

**L'Exécuteur
[277] – L'évadé
de Pelican Bay**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



L'ÉVADÉ DE PELICAN BAY

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**L'ÉVADÉ
DE PELICAN BAY**

Adapté de l'américain par
Philippe Merlot



PROLOGUE

Los Angeles

— Comme d’habitude, Vincie.

Installé à l’arrière de la Cadillac DTS, Giuseppe Moretti croisa le regard de Vincenzo Salito, son chauffeur et homme à tout faire. Cela faisait des années que Vincie travaillait pour lui. Des années aussi que tous les mardis, il amenait Moretti déjeuner chez Bonito, un restaurant napolitain de Las Palmas Avenue qu’un lointain cousin à lui avait ouvert dans les années 50. Moretti n’avait pas besoin de préciser où ils allaient. À la limite, il aurait même pu se passer du « comme d’habitude, Vincie ».

Moretti était un homme d’habitude. Un homme de tradition, aussi.

Trois ans plus tôt, après la mort de Salvatore D’Amato et l’arrestation spectaculaire de Bernardo Denaro, il avait repris les rênes de la Famille D’Amato. Il était l’arrière-petit-neveu de Carlo D’Amato, il était aussi le seul homme de la Famille en vie et en activité, et son intronisation s’était faite sans trop de heurts.

Dès son arrivée, il avait clairement établi qu’un certain nombre de choses allaient changer... pour mieux revenir à ce qu’elles étaient autrefois. Moretti était encore jeune, mais il avait eu le temps d’assister au déclin de nombreuses Familles américano-italiennes, parfois même à leur disparition. Les raisons de cette décadence étaient nombreuses : le travail de sape des autorités, les luttes intestines, la concurrence des gangs, blacks ou latinos, celle des mafias étrangères... Il y avait une autre raison, jamais évoquée, et qui était pourtant la plus importante aux yeux de Moretti : la perte de ces valeurs et traditions héritées de l’époque où la mafia italo-américaine avait pour ainsi dire la mainmise sur ce pays.

Moretti avait donc pris un certain nombre de décisions pour tenter de revenir à certains usages, certaines pratiques. Il avait aussi accru encore l’autorité du Parrain. Il savait que ce retour en arrière avait fait beaucoup de mécontents, des mécontents qui avaient déjà essayé à deux reprises de se débarrasser de lui. Antonio Rossi et trois de ses hommes. Silvio Pennacchioli et cinq de ses portes-flingues... Ils

avaient fini dans une usine d'équarrissage.

Mais derrière Rossi et Pennacchioli, il en restait encore qui supportaient mal le rigorisme et la poigne de Moretti. Aldo Paneta, par exemple. Cela faisait des années qu'il poussait pour ouvrir la Famille à de nouvelles activités, des marchés porteurs, comme il disait. Ces derniers temps, il ne parlait que du trafic de médicaments et de cybercriminalité. Moretti ne voulait rien entendre. Pour lui, il était dangereux de trop se disperser. Mieux valait en rester aux activités traditionnelles de la famille – à savoir le racket, la prostitution et le jeu.

— Toujours aucune nouvelle d'Aldo ? demanda Moretti à son chauffeur.

Vincie secoua la tête.

— Rien, patron. Il est sur la mission que vous lui avez confiée.

Un luxueux hôtel devait s'ouvrir dans Hammond Street. Moretti avait chargé Paneta de prendre contact avec les propriétaires, un petit groupe hôtelier français qui profitait de la faiblesse du dollar pour se lancer sur le sol américain. Il devrait leur faire comprendre qu'il était dans leur intérêt de verser à la Famille une petite taxe trimestrielle. Moretti lui avait fixé comme objectif entre 3 et 5 % du chiffre d'affaires, ce qui sur un an pouvait représenter d'après leurs estimations une somme avoisinant les 200 000 dollars.

Un beau coup.

— Et tu n'as eu vent de rien, sinon ? insista Moretti.

— Non, je vous assure. Les affaires et la concurrence sont rudes, et tout le monde est concentré sur le boulot. Vous n'avez rien à craindre pour l'instant, patron.

Pour l'instant.

Moretti n'avait que quarante-deux ans, mais il se sentait vieux, parfois, très vieux. Trop vieux pour ce monde, en tout cas. Il était possible qu'il ait tendance à idéaliser le passé ; pourtant, il lui semblait que tout était plus simple, autrefois, quand le respect des aînés et de l'autorité voulait dire quelque chose. Aujourd'hui, les deux choses qui permettaient de se faire respecter, c'étaient la violence et l'argent. Moretti recourait à la violence ; l'argent ne lui était pas indifférent. Mais quand tout reposait là-dessus, la civilisation laissait le pas à la barbarie.

Et Moretti ne se considérait pas comme un barbare.

La Cadillac s'arrêta. Ils étaient arrivés. Moretti attendit que Vincie vienne lui ouvrir la portière. Il faisait très chaud, un peu plus de 30°. Moretti était malgré tout resté fidèle à ses habitudes vestimentaires : il

était comme toujours vêtu d'un costume noir, d'une cravate assortie et d'une chemise blanche. Vincie alla stationner la voiture sur le parking voisin.

Le Bonito's était une petite adresse de quartier coincée entre un parking et un magasin d'audiovisuel. On y mangeait une vraie cuisine napolitaine qui attirait une clientèle d'habitues, des connaisseurs. Moretti y avait sa table réservée au déjeuner, le mardi. Et comme presque chaque fois, il mangerait aujourd'hui des *linguine alle vongole*, les meilleurs de la région.

Il était midi, et d'ordinaire, à cette heure, la salle était vide. Les gens arrivaient plutôt vers 12 h 30, 13 heures, et même plus tard. Cette fois, il y avait une table occupée par deux hommes et une femme, une jolie brune, qui devaient être là pour affaires à en croire les sacs posés par terre, à côté de leurs chaises. Il y avait aussi un type tout seul à une table, en train de lire la carte. Et un autre qui attendait au comptoir.

Gianni, le patron de chez Bonito, vint au-devant de Moretti. C'était une petite boule d'une cinquantaine d'années, avec une fine moustache au-dessus du sourire qu'il avait en permanence accroché aux lèvres. Il faisait ce qu'il pouvait pour coiffer en arrière les quelques cheveux qui lui restaient.

Les deux hommes s'étreignirent.

— Bonjour, Giuseppe, comment vas-tu ?

— Ça va. Et toi ?

Gianni hocha la tête.

— On ne va pas se plaindre, Giuseppe. On ne va pas se plaindre...

Ils bavardèrent un instant, de tout et de rien, puis Gianni se tourna vers le comptoir.

— Il y a quelqu'un pour toi, là. Un Français. Il dit qu'il a rendez-vous... J'avoue que ça m'a étonné, quand il m'a raconté ça. C'est bien la première fois que tu donnes un rendez-vous ici.

Moretti regarda l'homme qui attendait au comptoir. Brun, la quarantaine, en jean et veste de sport, il sirotait un verre de Lacryma Christi blanc en parcourant la carte. Moretti ne l'avait jamais vu. Et jamais il ne lui avait fixé de rendez-vous ici, chez Bonito.

— Je le connais pas, ce type, dit-il.

Il se tourna vers Vincie, qui venait de le rejoindre.

— Va voir ce qu'il veut.

Vincie opina du chef, et il transporta son quintal et son mètre quatre-vingt-quinze jusqu'au comptoir. Où qu'il aille, Vincie ne passait pas inaperçu.

Moretti l'observa tandis qu'il se penchait vers le Français et lui parlait. L'autre paraissait nerveux. Il répondit, risqua un coup d'œil vers Moretti, puis il sortit une feuille de sa poche de veste. Vincie s'en empara et lut le contenu.

Qu'est-ce qui se passait, bon sang ? Moretti n'aimait pas ça. Ce qu'il n'aimait pas, surtout, c'est que le rituel de ses *linguine alle vongole* du mardi soit perturbé. Ce connard de Français s'exposait à de gros ennuis.

Vincie revint.

— Il dit qu'il est le représentant des hôtels Triomphe, de Paris, ceux qui viennent de construire sur Hammond Street.

— Et alors ? C'est Aldo, qui s'occupe de cette affaire. Je n'ai rien à faire là-dedans. Fous-moi ce type dehors...

Moretti s'aperçut un peu tard qu'il avait trop élevé la voix. Le trio, à la table, avait cessé de parler, et ils regardaient tous dans sa direction.

— Laisse, dit-il en soupirant, je m'en occupe.

Il rejoignit à son tour le Français.

— Giuseppe Moretti, se présenta-t-il en tendant la main, un sourire affable aux lèvres. Mon assistant me dit que nous avions rendez-vous. Vous êtes certain de ne pas vous tromper de personne ?

L'autre fronça les sourcils.

— Je... je ne comprends pas. Nous nous sommes déjà parlé au téléphone.

— Au téléphone ? Vous rigolez, ou quoi ? Je ne vous ai jamais parlé. Je ne sais même pas comment vous vous appelez !

Moretti ne pigeait rien à cette histoire. Il avait l'esprit embrouillé. Il n'aimait pas être pris à l'improviste, par surprise.

— Mais si, insista l'autre. Vous m'avez appelé pour...

Il n'alla pas plus loin. La main droite de Moretti s'était fermée sur son cou, l'empêchant de prononcer un mot de plus.

— Écoute-moi bien, connard. Je ne veux plus rien entendre de tes salades. Tu dégages, maintenant, sinon je demande à Vincie de te raccompagner, et ça risque d'être désagréable pour toi. Je suis là pour déjeuner tranquillement, entendu ?

L'autre avait le visage écarlate, les yeux brillant de larmes, et Moretti desserra son emprise.

— Entendu ? répéta-t-il.

Le Français hocha la tête. Il ne regardait pas Moretti, il regardait derrière lui. Moretti se retourna et constata que le trio attablé s'était

levé. La femme se tenait devant lui et les deux hommes légèrement en retrait. Le type qui déjeunait tout seul s'était levé, lui aussi, et il se tenait au côté de Vincie.

La jolie brune sortit un porte-cartes de la veste de son tailleur et l'ouvrit.

— Estella Ramirez, F.B.I. Vous êtes en état d'arrestation, monsieur Moretti. Vous avez le droit de garder le silence. Dans le cas contraire...

Tandis que la fille lui débitait l'Avertissement Miranda, Giuseppe Moretti chercha confusément à comprendre ce qui lui arrivait. Il n'avait rien vu venir. Rien de rien. Il ne savait même pas de quoi on l'accusait...

Aldo.

Ça ne pouvait venir que de lui. C'était lui qui était censé travailler sur l'hôtel de ces Français – et c'était forcément à cause de cette raclure que le représentant de cet hôtel et quatre agents du F.B.I. se retrouvaient chez Bonito en même temps que lui.

Moretti était en colère. S'il avait eu cet enculé de Paneta sous la main, il lui aurait défoncé la tête à coups de marteau, jusqu'à ce qu'il ait réduit son cerveau de dégénéré à l'état de purée. Mais ce qui tuait vraiment Moretti, dans cette histoire, c'était qu'il ne pourrait pas manger ses *linguine alle vongole*.

CHAPITRE PREMIER

Depuis le toit de l'immeuble, on avait une vue imprenable sur les quatre entrepôts qui s'élevaient à chacun des coins de l'intersection de la petite zone industrielle située à l'ouest de Sacramento. Encore en construction, la terrasse offrait à qui se levait de bon matin un endroit idéal pour réaliser des affaires en toute discrétion.

Il était presque 6 heures, le soleil se levait. Mack Bolan était là depuis presque une heure, à scruter l'endroit avec ses Bushnell Ranger. Il n'avait remarqué aucun signe de vie. Jack Grimaldi était posté sur le toit d'un autre immeuble, à guetter lui aussi le moindre mouvement. Mais lui non plus n'avait rien remarqué.

C'était curieux.

Si tout se passait comme prévu, dans quelques minutes, à 6 heures précises, deux voitures se présenteraient à ce carrefour. L'une venant de l'est, l'autre de l'ouest. Dans la première, il y aurait un homme et son chauffeur. Dans l'autre, il y aurait un ou plusieurs hommes, et une jeune fille de dix-sept ans qui valait cinq millions de dollars.

Six mois plus tôt, Jessica, la fille unique du multimillionnaire Allan S. Travers, qui avait fait fortune grâce au laboratoire pharmaceutique du même nom, avait disparu. Impossible de savoir si elle avait fugué, si elle avait été enlevée, si elle avait eu un accident. Aucune demande de rançon n'avait été demandée. Travers avait offert une récompense d'un million de dollars à qui permettrait de retrouver l'adolescente, sans résultat.

Et puis, quatre mois après la disparition de la jeune fille, grâce à une application de reconnaissance de visage sur laquelle il travaillait, un informaticien avait fini par retrouver la trace de Jessica sur un certain nombre de sites porno. La piste, malheureusement, s'était transformée en impasse : impossible de retrouver l'origine des photos et des films. Il avait fallu attendre qu'un homme, un mois plus tôt, prenne enfin contact avec Travers et propose de lui rendre sa fille moyennant une rançon de cinq millions de dollars.

La police et le F.B.I. avaient conseillé au riche homme d'affaires de ne pas payer. Il avait accepté de les écouter, mais un peu trop facilement au goût du F.B.I., qui avait gardé un œil sur les comptes de

l'homme d'affaires. Des mouvements inhabituels avaient attiré l'attention des agents, et au vu des sommes, la conclusion s'était imposée d'elle-même : Travers était en train de réunir l'argent nécessaire à la rançon, pas de préparer ses prochaines vacances.

Hal Brognola, qui dirigeait la cellule ultrasensible du Black Warriors Ranch en plus d'exercer ses hautes responsabilités au *Justice Department*, connaissait bien la famille Travers, et il avait demandé à prendre les choses en main. Cette intervention avait fait grincer quelques dents, comme toujours, mais personne ne se serait risqué à émettre la moindre remarque : les relations privilégiées de Brognola avec le Président étouffaient net toute velléité de ce genre. Travers avait été mis sous haute surveillance. Les ravisseurs de sa fille, très prudents et très malins, n'avaient donné signe de vie que deux fois. La première pour avertir Travers que Jessica lui serait rendue cette nuit ; la seconde pour lui donner rendez-vous ici même, à 6 heures. Bolan et Grimaldi, tout juste arrivés la veille, avaient à peine eu le temps de rejoindre la zone industrielle et de trouver chacun un endroit stratégique où se poster en attendant l'échange entre Jessica Travers et la rançon.

— Ici Tango 2, fit une voix dans l'oreillette de Bolan. La voiture 1 est en vue. Arrivée estimée dans une minute.

— Bien reçu, Tango 2.

La voiture 1 était celle de Travers.

Par sécurité, Brognola avait préféré n'envoyer que Bolan et Grimaldi. Les deux hommes avaient carte blanche. Ils étaient équipés de la même arme, un Bravo 51, avec canon de vingt-deux pouces et une lunette Leupold Mark 4 M3. Un fusil de haute précision.

— Ici Tango 1, annonça Bolan. Voiture 0 en vue. Arrivée estimée dans 30 secondes. Attention, Tango 2. La voiture 0 n'est pas seule. Elle est suivie d'une voiture 0 bis.

— Bien reçu, Tango 1.

Bolan fronça les sourcils. Il n'aimait pas ça. Cela faisait plus de monde que prévu à neutraliser, surtout à distance et avec un fusil à rechargement manuel.

Quand les deux voitures s'immobilisèrent l'une en face de l'autre, éloignées d'une trentaine de mètres, juste au milieu du carrefour, Bolan et Grimaldi étaient en position, couchés, leurs fusils en joue.

Travers était venu à bord d'une Toyota Avensis dernier modèle, et les deux autres voitures étaient une Mustang et une Chevrolet, assez quelconques, qui pouaient la voiture volée. Personne ne descendit d'aucun des véhicules. Le Guerrier était prêt à parier que les deux parties étaient en train de communiquer par téléphone.

Soudain, la portière arrière de la Toyota s'ouvrit et une silhouette apparut. Pour avoir vu sa photo, Bolan reconnut Allan Travers. La cinquantaine bien entamée, les cheveux gris, le visage bronzé, il était le prototype du quinquagénaire encore séduisant. Sauf qu'en ces circonstances, il paraissait avoir pris dix ou quinze ans. Il semblait très vieux.

Il s'avança vers les deux voitures qui lui faisaient face. Il n'avait pas de grosse valise à la main. La remise de rançon allait donc s'effectuer par virement d'un compte à un autre compte, probablement par internet. Travers dépassa la première voiture, et une portière s'ouvrit à l'arrière de la Chevrolet. Il monta à bord.

L'Exécuteur, qui suivait toute la scène dans la lunette de visée de son fusil, n'avait aucune idée de ce qui allait se passer. La fille de Travers était-elle dans la voiture à bord laquelle il venait d'embarquer ? Se trouvait-elle dans l'autre ? À moins que les ravisseurs ne l'aient pas amenée. Il était malheureusement envisageable qu'elle soit même morte depuis un moment. Les autres salauds pouvaient aussi décider de flinguer Travers une fois le virement effectué.

Tout était possible.

Au même moment, le téléphone portable de Bolan se mit à vibrer, dans une des poches de sa combinaison. Il étouffa un juron. Mais pour que Hal Brognola le contacte en un tel moment, il fallait qu'il y ait une bonne raison.

— Striker ?

— Bon sang, Hal, tu as le chic pour m'appeler aux plus mauvais moments ! chuchota le Guerrier. Travers est dans la voiture des ravisseurs de sa fille, en train de payer la rançon.

— Entendu. Tu me rappelles dès que tu peux, alors. C'est important.

— Important ?

— *Très* important.

Le Guerrier raccrocha et colla de nouveau l'œil à la lunette de son fusil.

Au même moment, il vit Travers quitter la Chevrolet. Alors qu'il arrivait à hauteur de l'autre véhicule, la portière s'ouvrit, et une jeune femme blonde vêtue d'un imper trop grand pour elle en sortit. La portière se referma aussitôt. Travers et la blonde, sa fille sans aucun doute, s'étreignirent un instant. Puis, comme si Travers se rappelait soudain où ils étaient, il entraîna en hâte sa fille vers sa voiture.

Bolan s'attendait à tout, sauf à ce qui arriva alors.

Une double explosion, terrible, fit trembler l'immeuble en haut duquel le Guerrier était posté. Il fut projeté en arrière et laissa échapper son fusil. Le souffle coupé, il resta un instant sur le dos, sans bouger. Il leva le bras, lentement, et porta la main à son œil droit, dans lequel la lunette était violemment rentrée. La douleur était là, mais il décida qu'il n'y avait pas trop de dommage. Il se redressa et alla regarder ce qui se passait en bas.

Les deux voitures des ravisseurs avaient pour ainsi dire disparu. À leur place, il y avait à présent une espèce de cratère, peu profond, dans lequel deux carcasses dévorées par de hautes flammes se consumaient en laissant échapper une fumée noire épaisse. Les deux entrepôts entre lesquels les véhicules se trouvaient étaient eux aussi en feu. Un nuage de poussière avait envahi toute l'intersection.

Le Guerrier reporta son attention vers la voiture de Travers. À cause du mélange de fumée et de poussière, il ne distinguait presque rien.

— Ici Tango 1, appela-t-il. Tango 2, tu me reçois ? Pas de dommage ?

— Je te reçois quatre sur cinq, Tango 1, répondit aussitôt Grimaldi. On n'a pas eu le spectacle qui était prévu...

— En effet. Tu es plus près de moi de la voiture 0. Tu vois quelque chose ?

— Affirmatif. Le véhicule n'a pas de vitres ni de pare-brise. J'ignore dans quel état se trouve le conducteur. Pour les deux autres, ils sont au sol et ne bougent plus.

— Bien reçu, Tango 2. Je descends en repérage. Tu restes en haut et tu me couvres.

— Bien reçu, Tango. Terminé.

Bolan posa le fusil dans la mallette qui le contenait, et il récupéra le Beretta 93-R et le gros Desert Eagle, qu'il glissa dans son holster de ceinture. Il n'y voyait plus que de l'œil gauche, et avait perdu une partie de sa vision périphérique, mais il avait la certitude que tout danger était écarté. Il courut jusqu'à l'escalier métallique en colimaçon qui donnait accès au toit. Une fois au troisième étage de l'immeuble de bureaux, il emprunta l'escalier pour rejoindre le rez-de-chaussée.

Dehors, l'air était saturé de fumée et de poussière. Le Guerrier courut jusqu'à l'intersection et s'approcha des deux carcasses de voitures. Leur état témoignait de la violence de l'explosion. Ceux qui les avaient fait sauter n'avaient pas lésiné sur la quantité. Il n'y avait évidemment aucun survivant possible.

Bolan courut de l'autre côté, vers la Toyota de Travers, qui avait reculé de deux ou trois mètres. Il n'y avait plus de pare-brise. Par

l'ouverture, Bolan vit la silhouette du chauffeur, affalé sur le volant. Il était immobile. Des yeux, il se mit alors à chercher Travers et sa fille.

— Tango 1 ? appela la voix de Grimaldi.

— Je te reçois, Tango 2.

— Sur ta gauche, à 9 heures. À cinq ou six mètres, je dirais.

Bolan suivit les instructions du pilote des Black Warriors et il aperçut les deux corps, l'un à côté de l'autre. Il s'approcha. Se penchant sur la jeune fille, il lui posa le pouce dans le cou et sentit un pouls, faible mais constant. Il fit de même avec Alan S. Travers. Pour lui, en revanche, c'était terminé.

— Tango 2 ? appela-t-il.

— Je t'écoute.

— La jeune fille est vivante. Pas le père. Fais venir des secours, d'urgence. Un hélico, si c'est possible. Je vais récupérer mon fusil et on lève le camp.

Le Guerrier n'aimait pas abandonner cette gamine ici, mais il n'avait pas le choix. Elle était sans doute intransportable. Quant à rester ici à attendre les secours, c'était évidemment impossible. Rien ne justifiait sa présence.

Sa présence...

Au vu de ce qui s'était passé, il aurait pu aussi bien ne pas venir. Il ne comprenait pas ce qui était arrivé. Et ça, il n'aimait pas.

— Les secours sont arrivés il y a quelques minutes, annonça Hal Brognola. Jessica Travers devrait s'en sortir. Pour son père, en revanche... il était vraiment trop tard.

Mack Bolan avait rejoint la *safe house* dans laquelle Grimaldi et lui étaient hébergés durant leur séjour à Sacramento. Il lui avait fallu un peu plus d'une demi-heure pour rouler jusqu'à cette petite maison de Bryte, à l'ouest de Sacramento. Dès leur arrivée, Grimaldi s'était rué dans la cuisine pour leur préparer du café tandis que Bolan s'installait dans l'unique canapé du salon et appelait le Black Warriors Ranch, en Virginie, où se trouvait Brognola.

— Désolé, Hal..., murmura le Guerrier.

— À croire qu'une malédiction pèse sur cette famille. Le grand-père est mort en 1920 dans l'attentat de la banque Morgan, à Seattle. Ses parents faisaient partie des victimes de l'attentat de l'ambassade américaine à Nairobi. Et maintenant, ce pauvre Allan... Mais qu'est-ce qui s'est passé, Mack ?

Durant le trajet de retour jusqu'à la *safe house*, Bolan n'avait cessé

d'y penser. Il avait comparé son point de vue avec celui de Grimaldi, qui conduisait leur Toyota de location, et ils en étaient arrivés à la même conclusion.

— Ce n'étaient pas les ravisseurs, qui se trouvaient à bord de la Mustang et de la Chevrolet, expliqua-t-il à Brognola. Ces types sont décidément des malins. Plutôt que de venir eux-mêmes, ils ont envoyé des gus se charger du sale boulot – en tout cas, de la partie la plus délicate de l'histoire. Telles que je vois les choses, l'un des hommes qui étaient à bord de la Chevrolet devait avoir un ordinateur portable avec une clé de connexion internet. Travers est monté, ils ont effectué le ou les virements, puis Travers a quitté la voiture, il a récupéré sa fille et ils sont retournés vers sa voiture. Une fois l'argent sur leur compte, les ravisseurs n'avaient plus besoin de leurs émissaires. Ils les ont fait sauter.

— Comment ?

— Ça, je n'en sais rien. Les carcasses des deux voitures devraient livrer leurs petits secrets, j'imagine... Mais dis-moi, Hal, tu m'as appelé, tout à l'heure. Tu n'avais pas quelque chose d'important à me dire ? Même si c'est passé au second plan, maintenant...

— Malheureusement, non. Le nom de Giuseppe Moretti te rappelle quelque chose ?

Moretti... le Parrain de la Famille D'Amato. Bolan n'avait jamais eu affaire personnellement à lui, mais il avait éliminé quelques pourris qui travaillaient pour lui. C'était lui, aussi, qui avait éliminé Salvatore D'Amato, alors qu'il dirigeait la Famille depuis un mois seulement. On avait cru à l'époque que c'en était fini du clan D'Amato. Mais les Familles mafieuses étaient comme une hydre : il suffisait qu'on coupe une tête, pour qu'une autre repousse presque aussitôt.

— Il n'était pas dans une cellule de Pélican Bay, aux dernières nouvelles ? demanda le Guerrier.

C'est la voix d'Herman « Gadgets » Schwarz, le spécialiste des réseaux et de l'informatique au Ranch, qui lui répondit.

— Aux dernières nouvelles, qui datent de ce matin, Moretti s'est fait la malle – alors qu'il devait sortir dans une semaine. Il avait écopé de six ans de prison, avait fini par obtenir une réduction de peine d'un an pour bonne conduite. Il avait donc presque entièrement purgé ses cinq années...

— Mais comment a-t-il fait pour s'évader ? Je connais Pélican Bay de réputation, et je sais qu'on ne s'en échappe pas. Alcatraz, à côté, c'était une colonie de vacances.

— Je dois avouer que le plan mis en œuvre est digne d'un excellent scénario. Pour résumer, il a échangé sa place avec un agent

d'entretien, qui lui ressemblait trait pour trait – et qui camouflait la chose avec moustache, lunettes, lentilles colorées, prothèse dentaire et autres. Il a dû falloir des mois, voire des années, pour préparer un truc pareil. Ils avaient juste oublié un détail : Moretti était droitier et son remplaçant gaucher. Il a commis quelques petits impairs, ce matin, au petit déjeuner. Un gardien a aussitôt remarqué la chose, a commencé de le surveiller, et il a donné l'alerte. Mais Moretti, lui, était déjà loin.

— Mais pourquoi se faire la belle à une semaine de sa libération ?

— On a notre petite idée sur la question, répondit Brognola. Pour commencer, il faut se rappeler que Moretti ne s'est pas retrouvé par hasard à Pélican Bay. Comme son procès avait tourné à la catastrophe – entre les témoins qui se rétractaient, les preuves qui disparaissaient et autres –, certaines personnes, tout en haut des autorités californiennes, ont eu l'idée de lui faire purger sa peine à Pélican Bay. L'endroit n'a pas la réputation d'accueillir des enfants de chœur. Ses pensionnaires sont essentiellement des hommes de la mafia mexicaine. On ne donnait pas un an d'espérance de vie à Moretti, là-bas.

— Il semblerait que tout le monde se soit trompé...

Bolan hocha la tête à l'intention de Grimaldi, qui venait de déposer devant lui un mug de café. Il y avait aussi une assiette de biscuits nutritionnels à la figue, mais le Guerrier les laissa de côté.

— Je vais prendre l'ordinateur et te rappeler via Skype, dit-il à Brognola. Jack pourra profiter de la conversation...

— Entendu, à tout de suite.

Tout en récupérant son ordinateur portable et en l'allumant, Bolan expliqua au pilote les éléments que Brognola venait de lui livrer.

Moins d'une minute plus tard, Hal Brognola se trouvait en face d'eux, sur l'écran, et la conversation reprit.

— Donc, rappela Grimaldi, notre ami Moretti a quitté prématurément sa location de Pélican Bay et vous avez peut-être une explication.

— Si Moretti est tombé, il y a cinq ans, c'est parce qu'il y a eu un cafouillage, et des fuites, dans une affaire d'extorsion de fonds. Durant le procès, Moretti et ses avocats ont tout fait pour charger Aldo Paneta, qui dirigerait aujourd'hui le clan D'Amato – qui n'a d'ailleurs plus rien d'un clan, puisqu'il n'y a plus personne de la Famille D'Amato au sein de l'organisation. Et de son côté, Paneta s'est logiquement défendu de toute participation à des activités mafieuses. Il n'a convaincu personne, mais rien n'a pu être retenu contre lui. Il est dans le cinéma, depuis quelques années... Pour en revenir à Moretti, mon idée, c'est qu'il devait se douter qu'il serait attendu, à sa

sortie. Beaucoup de gens, dont Paneta, ne peuvent évidemment pas se permettre de le voir revenir.

— Et donc, il a pris tout le monde par surprise, continua Bolan. Ses anciens amis et ennemis se concentraient sur le jour de sa sortie, sur la façon dont ils allaient le buter. Et voilà que le bonhomme se fait la belle avec une semaine d'avance.

Grimaldi but une gorgée de café et grimaça.

— Pas très bon, ce café...

— Je n'osais pas te le dire, maugréa Bolan. Si je te suis, Hal, il se pourrait que Moretti nous joue le grand air de la vengeance. Il n'y a qu'à faire surveiller Paneta et cueillir Moretti quand il viendra lui rendre visite.

— Si seulement c'était aussi simple... Quand il a été arrêté, Moretti a juré à l'agent du F.B.I. chargé de l'intervention qu'elle regretterait ce qu'elle était en train de faire. Et lors du procès, lorsqu'elle est venue témoigner, il lui a promis que sa première visite serait pour elle, quand il sortirait. Promesse lourde de sous-entendus.

— Elle ? Tu veux dire que c'est une femme, qui l'a arrêté ?

— Oui, Estella Ramirez. Elle travaille au bureau local du F.B.I. et vit dans le sud de San Francisco, avec ses enfants et son mari. Un officier des Marines, il est en Afghanistan.

— Donc, il faut aussi la faire surveiller, dit Bolan.

— Il y a aussi le juge qui a prononcé la peine. Il a pris sa retraite et habite Los Angeles. Moretti lui a aussi donné rendez-vous – pour les gens présents, l'objet de sa visite était assez clair...

— Ça commence à faire du monde, observa Grimaldi. D'autant qu'il y en a peut-être d'autres. Moretti va avoir un emploi du temps chargé...

Bolan réfléchissait.

— Striker ?

— Un instant, Hal.

Le Guerrier tentait de se mettre à la place de Moretti. Si, après avoir purgé cinq ans de prison, il avait décidé de se venger de ceux qui étaient, selon lui, à l'origine de sa perte, dans quel ordre agirait-il ? Il y avait l'homme qui l'avait trahi, piégé et avait pris sa place. Le juge qui l'avait fait incarcérer dans la pire prison qui soit, où il avait toutes les chances d'être exécuté par les autres prisonniers. La femme du F.B.I. qui l'avait arrêté. Et d'autres, sans doute...

Une chose était certaine, pour Bolan : à la place de Moretti, il ne commencerait pas sa *vendetta* par l'homme qu'il avait le plus envie de punir. Au contraire, il le laisserait attendre, mariner. Il prendrait son

temps. Il tuerait les autres, ferait en sorte que l'autre le sache et comprenne que son heure approchait, inexorablement.

Dans ces conditions, Moretti terminerait par Paneta. Pour les autres, difficiles de trancher.

— Tu m'as bien dit que l'agent du F.B.I. est à San Francisco ? Et que Moretti avait promis que sa première visite serait pour elle ?

— Exact.

— Dans ces conditions, conclut Bolan, je suis prêt à parier que c'est là-bas que vont débiter les festivités. Et, galanterie oblige, je vais aller rencontrer Mme Ramirez.

CHAPITRE II

Giuseppe Moretti regardait le paysage par la fenêtre du gros Nissan Murano. C'était incroyable de revoir le monde extérieur après en avoir été coupé pendant toutes ces années. Et le spectacle était de toute beauté, puisqu'ils roulaient sur la Highway 1, qui traversait une grande partie de la Californie en longeant l'océan Pacifique. Ils roulaient dans une portion de route enfouie au milieu des séquoias.

Vincie était au volant du SUV, concentré sur la conduite. Ils avaient encore plusieurs heures de route devant eux, pour parcourir les quatre cent cinquante kilomètres séparant Crescent City de San Francisco. À côté de Moretti, il y avait John Redbull, un des hommes qui lui avaient permis de réaliser l'impossible : s'échapper de l'enfer.

Les quatre années passées à Pélican Bay avaient changé Moretti. Rien de ce qu'il avait pu entendre sur cet endroit avant d'y entrer n'était vrai ; la réalité était bien pire que tout ce qu'on racontait. Il avait rapidement compris pourquoi on l'avait envoyé là, dans cette prison qui était la plus moderne, la plus dure, mais aussi la plus dangereuse qui soit. Des consignes avaient été données pour que d'une manière ou d'une autre, il soit liquidé. Les trois premiers mois avaient été terribles. Il se réveillait chaque matin persuadé que c'était sans doute son dernier jour. Et puis, peu à peu, il avait trouvé le moyen de gagner la confiance des malades mentaux qui régissaient cet enfer peuplé des pires criminels du pays.

Pour survivre, il avait dû tuer deux hommes.

Il avait sauvé sa peau en faisant couler le sang. Puis l'argent avait accompli le reste.

C'était l'argent qui lui avait permis d'acheter John Redbull, un des gardiens de Pélican Bay.

Il avait eu l'idée de son évasion en regardant un jour un vieil épisode de la série *Mission Impossible*. Sur fond de guerre froide, les héros parvenaient à faire sortir d'une prison bien gardée un prisonnier politique en donnant son visage à un des gardiens et en lui donnant le visage du gardien. C'était assez invraisemblable, pourtant Moretti y avait pensé, encore et encore, jusqu'à décider qu'il fallait tenter le

coup.

Lors d'une des visites mensuelles que lui rendait Vincie, il lui avait expliqué les premières étapes de son plan. D'abord, Vincie allait devoir lui trouver un sosie, ou au moins un type qui lui ressemblerait le plus possible – brun, les yeux marron, mince, un mètre soixante-dix-sept pour soixante-dix kilos. Il lui collerait quelques signes distinctifs pour le différencier de Moretti : des lunettes, des lentilles colorées, une tache sur le visage. L'étape suivante consisterait à convaincre le type en question de réaliser un truc fou : aller prendre la place de Moretti pour la dernière semaine qu'il lui restait à purger à Pélican Bay. Il aurait pour cela un argument de poids : un million de dollars qui lui seraient versés à l'avance sur le compte de son choix.

Une fois ce « détail » réglé, il fallait faire entrer le remplaçant de Moretti dans la prison. Là encore, Moretti avait pris le temps de réfléchir aux diverses façons de procéder. Il avait fini par trouver la solution : il avait besoin de la complicité de quelqu'un à l'intérieur.

John Redbull avait trente-cinq ans, et il travaillait comme gardien à Pélican Bay depuis cinq ans. Il venait de la réserve indienne de la Hoopa Valley. C'était un type renfermé, solitaire, souffrant d'un évident manque de reconnaissance. Moretti n'avait eu aucun mal à le persuader de rentrer dans la combine. Il avait un rôle assez simple : les aider à faire entrer Renato Moro, le « double » de Moretti, à Pélican Bay. C'est grâce à son appui que Moro avait pu trouver un poste d'agent d'entretien.

À ce moment-là, Moretti avait encore quelques mois à tirer. Il aurait pu organiser tout de suite son évasion, et échanger sa place avec Renato Moro. Mais il avait préféré attendre, faire ça au moment où les autres s'y attendraient le moins.

— On arrive, Giuseppe, annonça Vincie.

Moretti se tendit légèrement. C'était la seconde étape de son plan. Son chemin et celui de Redbull allaient se séparer. Les deux cent cinquante mille dollars que Moretti avait promis à son complice d'évasion marqueraient la fin de leur histoire.

La voiture quitta la Highway 1 sur une aire de repos, à une vingtaine de kilomètres de Trinidad. L'endroit s'étalait à l'ombre d'impressionnants séquoias qui culminaient à plusieurs dizaines de mètres. L'océan, pourtant tout proche, était invisible. Comme si les cinq ans que Moretti avait passés à Pélican Bay n'avaient été qu'une parenthèse déjà oubliée, Vincie retrouva les vieilles habitudes et il vint lui ouvrir sa portière. Moretti réprima un sourire. Oui, tout allait bien se passer.

Redbull, qui était sorti de la Nissan, regarda autour de lui. Moretti

sentit chez lui une vague appréhension.

— Pourquoi on s'arrête ici ?

— On va te donner l'argent maintenant, expliqua Vincie. Et on te laissera à Trinidad. C'est à vingt kilomètres environ.

Le rappel des deux cent cinquante mille dollars effaça tous les doutes que pouvait avoir Redbull. Il hocha simplement la tête.

— C'est par-là, indiqua Vincie.

Il désigna une table de pique-nique de bois et alla ouvrir le coffre de la Nissan. Il en sortit une grosse mallette en cuir.

— C'est chouette, ici, lança Redbull en s'asseyant d'un côté de la table.

Il semblait sûr de lui, à présent. Il devait déjà se voir en possession d'une serviette contenant deux cent cinquante mille dollars. Ils étaient seuls, perdus au milieu des arbres qui grinçaient dans la brise légère venue de l'océan. Une voiture passait de temps à autre sur la route.

Vincie vint déposer la mallette sur la table. Moretti, qui s'était assis en lace de Redbull, ouvrit l'attaché-case et sourit en découvrant l'intérieur. Il leva les yeux.

— Une dernière fois, je te fais ma proposition. Reste avec moi, travaille avec moi, et je peux te promettre que tu gagneras encore plus d'argent. Réfléchis bien...

— Non, je te l'ai déjà expliqué, Giuseppe. On n'est pas de la même culture, toi et moi. Et puis, je te l'ai dit, tout ce que je veux, c'est une vie tranquille. Ouvrir une petite boutique, me trouver une femme, fidèle évidemment, et...

La suite resta prisonnière de sa gorge. Bouche bée, les yeux écarquillés, il fixait le canon du Smith & Wesson 1911 stainless que Moretti avait sorti de la mallette et braquait sur lui.

— J'espère que tu trouveras tout ça là-haut, John.

Et il pressa la détente du pistolet. L'ogive blindée de la .45 ACP traversa le crâne de Redbull, pénétrant juste au-dessous de l'œil droit, qu'elle fit éclater, et ressortant proprement de l'autre côté. L'Indien partit vers l'arrière et s'écrasa au sol, sur le dos.

Une voiture passa, sur la route.

Avant Pélican Bay, Moretti n'avait tué qu'un homme de ses propres mains. Il était tout jeune et avait reçu pour mission d'éliminer un traître, afin de faire ses preuves. Ses preuves, il avait dû aussi les faire à Pélican Bay, et deux prisonniers, deux Mexicains, avaient compris un peu tard qu'ils l'avaient sous-estimé. Il n'en avait retiré aucune fierté, aucun sentiment particulier, sinon du soulagement.

En cet instant, au contraire, il éprouvait un mélange débordant

d'ivresse et de rage, de puissance.

Il se leva, contourna la table et vint se tenir au-dessus du cadavre de Redbull. Il braqua de nouveau son arme sur le visage sanguinolent de l'Indien, et il tira encore, encore, sept fois, jusqu'à ce que le percuteur de son arme claque sur une chambre vide. La fumée, l'odeur de poudre lui piquèrent soudain les yeux, la gorge, tandis que le corps pratiquement décapité lui apparaissait, environné de sang et de matière cérébrale.

Dans le silence irréel qui régnait soudain au milieu des arbres, il resta un moment à contempler ce carnage. Puis il tourna la tête vers Vincie, qui n'avait pas bougé, pas bronché. Mais dans les yeux de son fidèle homme à tout faire, Moretti vit qu'il pensait comme lui. Il n'était plus le même, après ces cinq ans de prison. Il avait changé, beaucoup changé.

Et un certain nombre de personnes n'allaient pas tarder à s'en rendre compte.

Hollywood, Californie

— Qu'est-ce que tu as, mon chou ? Tu ne manges rien. Et tu n'es pas très bavard, ce soir... Tu n'aimes pas cet endroit ?

Aldo Paneta ramena son regard vers Belinda. Ils dînaient au Coupole's, le dernier restaurant à la mode d'Hollywood. Belinda avait insisté pour y aller dès la première semaine d'ouverture, sous peine de passer pour des ploucs. Paneta se contrefoutait de passer pour un plouc, mais il aimait bien faire plaisir à Belinda.

Cela faisait maintenant quatre mois qu'il sortait avec elle. Il l'avait remarquée au défilé Victoria's Secret de l'hiver dernier. Il lui avait ensuite fallu presque un mois pour amener dans son lit cette blonde aux yeux bleus d'un mètre soixante-douze, aux proportions parfaites : 85-61-85. Elle avait très vite compris les règles du jeu : elle ne lui posait pas trop de question sur certaines de ses affaires et elle obéissait au doigt et à l'œil. En échange, elle avait tout ce qu'elle voulait, à commencer par leur somptueuse villa de Bel Air.

Mais ce soir, Paneta n'était pas d'humeur.

— Quelque chose te tracasse ? demanda Belinda à tout hasard.

Paneta la fixa sans répondre.

Si quelque chose le tracassait ? Bon sang ! Si elle savait... Il avait reçu un coup de fil en fin d'après-midi : Moretti s'était envolé de Pélican Bay. Alors que sa sortie était prévue dans une semaine, ce fils de pute avait réussi un truc fou, impensable. Paneta l'avait appris par

un type qui travaillait à la direction de la prison et qu'il payait depuis plus de trois ans pour garder un œil sur Moretti. La consigne avait été donnée de ne rien laisser filtrer de l'évasion : Pélican Bay devait rester un modèle carcéral aux yeux du pays. Seule une poignée de personnes étaient au courant, là-bas.

Pour Paneta, cette sortie avant l'heure était une catastrophe. Il savait que, sitôt dehors, Moretti allait vouloir régler ses comptes avec un certain nombre de personnes – la fille du F.B.I. qui avait procédé à son arrestation, le juge qui l'avait envoyé à Pélican Bay... et lui, Aldo Paneta, qui l'avait remplacé à la tête de la Famille D'Amato. Il avait depuis longtemps pris ses dispositions : une troupe de quinze hommes avait été armée et entraînée pour transformer en passoire la voiture avec laquelle le fidèle Vincie viendrait chercher Moretti. Ou pour les liquider plus tard.

Sauf que Moretti avait été plus malin que tout le monde. Beaucoup plus malin.

Les rôles, soudain, étaient comme inversés : c'était Paneta qui se trouvait en mauvaise posture. Personne ne savait où était Moretti. Et Vincie avait disparu dans la nature, lui aussi. Il était évident que cette évasion n'était pas un accident, une action improvisée, mais un projet bien préparé et prévu de très longue date.

Paneta sentit la main de Belinda qui se posait sur la sienne.

— Si tu veux, on peut rentrer à la maison...

Une nouvelle fois, Paneta fixa la jeune femme sans répondre. Il ne la voyait même plus. Belinda, pourtant, ne laissait personne indifférent : quand ils étaient arrivés dans ce foutu restaurant, tout à l'heure, il avait surpris plus d'un regard, des regards aussi bien masculins que féminins, suivre cette spectaculaire blonde vêtue d'une robe noire Valentino qui ne cachait rien de sa plastique irréprochable. Quelques semaines plus tôt, elle avait d'ailleurs fait sa première couverture de magazine.

— Ouais, tirons-nous, fit soudain Paneta.

Il claqua des doigts pour attirer l'attention d'un serveur qui passait et demanda l'addition. Puis, se ravisant, il sortit une liasse de billets de cent dollars de sa poche de veste, effectua un rapide calcul et en laissa trois sur la table. C'était beaucoup trop, mais il n'avait pas envie d'attendre.

Il se leva, tira la table et tendit la main à Belinda. Au sourire qu'elle lui adressa, il comprit qu'elle avait déjà digéré sa déception. Ils traversèrent la grande salle bruyante, où le brouhaha des conversations luttait avec la musique *lounge* que mixait un DJ, sur une estrade. Belinda lui avait expliqué que la décoration du restaurant

était une « réinterprétation design » d'un restaurant parisien qui s'appelait La Coupole. Paneta ne savait pas à quoi ressemblait le modèle français, mais le Coupole's hollywoodien était trop moderne à son goût.

Sergio et la Mercedes les attendaient un peu plus loin. Ils s'installèrent à l'arrière et Belinda se blottit contre Paneta. Il avait de la chance de l'avoir trouvée. Dans cette voiture, avec ce corps chaud et ferme plaqué contre le sien, il se sentait en sécurité. Il avait l'impression que rien ne lui pouvait lui arriver.

— Tu sais ce qu'on va faire ? lui glissa-t-il à l'oreille. On va rentrer à la maison, on va s'ouvrir une bouteille de champagne et on va aller se coucher.

— Mais il est un peu tôt, non ? minauda Belinda en se pelotonnant contre lui.

— Si tu veux, on passera un moment dans le Jacuzzi...

Belinda ronronna et passa la main sous la chemise de soie de Paneta, lui caressant le torse de ses ongles longs. Il se penchait vers elle pour l'embrasser quand son téléphone portable vibra dans sa poche. La main de Belinda s'était immobilisée. Paneta s'accorda une seconde d'hésitation. Il savait qu'il allait vexer Belinda, s'il répondait ; tous les projets qu'il avait en tête pour leur fin de soirée risquaient d'être compromis. Mais l'appel concernait peut-être Moretti...

— Excuse-moi, bébé, dit-il en lui déposant un baiser dans les cheveux, avant de se redresser. Tu l'as compris : j'ai quelques soucis... Mais je vais régler ça rapidement, je te le promets.

Il récupéra son portable dans sa poche de veste. C'était Romano, un de ses lieutenants.

— J'espère que c'est important ! fit-il d'un ton rude. Je suis occupé.

Il se tourna vers Belinda, mais elle s'était redressée et regardait droit devant elle, l'air buté.

— C'est à propos de Giuseppe, Aldo.

— Qu'y a-t-il, encore ? lança Paneta en luttant contre la peur qui l'envahissait soudain.

— On a retrouvé l'un des types qui l'ont aidé à s'évader. John Redbull.

— Excellent ! Et vous avez pu le faire parler, ce connard ?

— Pas vraiment...

Paneta connaissait assez son lieutenant pour comprendre à sa voix que l'autre louvoyait, qu'il n'allait pas droit au fait.

— Accouche, bon sang ! gronda-t-il. Je te l'ai dit : je suis occupé.

- Eh bien, il y a un problème : il est mort.
- Comment ça, mort ?
- Son corps a été retrouvé sur la Highway 1.
- Giuseppe ?
- C'est probable. Et...
- Quoi ? fit Paneta avec impatience.
- Eh bien, vu le portrait qu'il a tiré à ce pauvre type, je dirais qu'il est en colère, Giuseppe. Très en colère...

CHAPITRE III

Pacifica, Californie

La maison était située à dix kilomètres de l'Océan, dans un quartier de petites rues loties d'habitations de bois disparates, plus ou moins grandes, à un étage ou de plain-pied, serrées les unes contre les autres. On était à Pacifica, une ville côtière bien connue des surfers, située au sud de San Francisco.

Estella Ramirez habitait au numéro 59 une maison blanche au toit gris, devant laquelle s'étendait un carré de pelouse bien entretenue. Rien ne la démarquait des autres habitations voisines, sauf les trois jacarandas qui s'élevaient devant. Il y avait aussi la Toyota rangée presque en face, de l'autre côté de la rue. L'œil exercé de Bolan identifia aussitôt la voiture banalisée qu'on avait dû envoyer pour surveiller Estella Ramirez après l'évasion de Moretti. Le Guerrier fit comme s'il était un habitué : il vint s'arrêter à côté de la Coccinelle stationnée devant la double porte du garage, sur la gauche de la maison. Il descendit du véhicule et suivit une allée ombragée par les jacarandas, jusqu'à la porte. Il sonna.

La porte s'entrouvrit au bout d'une dizaine de secondes, laissant apparaître le visage méfiant d'Estella Ramirez.

— Oui ?

— Bonjour, madame Ramirez. J'aimerais m'entretenir avec vous. C'est important.

— À quel sujet ?

— Giuseppe Moretti.

Le visage de la jeune femme se ferma un peu plus.

— Qui êtes-vous ?

Plutôt que de répondre, Bolan sortit son téléphone portable et composa un numéro.

— Hal ?

— Striker ? Que se passe-t-il ?

— J'aimerais que tu expliques à Mme Ramirez qu'elle peut m'ouvrir sa porte. Je te la passe...

Il tendit le téléphone à Estella Ramirez, qui regarda l'appareil sans bouger, puis finit par s'en emparer, du bout des doigts. Elle l'approcha de son oreille.

Son expression méfiante ne se modifia pas tandis qu'elle écoutait son interlocuteur. Puis elle se fit incrédule. Et soudain, Ramirez parut presque se mettre au garde-à-vous quand elle comprit qu'elle avait en ligne le numéro Un du *Justice Department*.

— Bien, monsieur. C'est compris, monsieur. Moi aussi, monsieur.

Et elle rendit son téléphone à Bolan en même temps qu'elle ouvrait sa porte.

L'intérieur de la maison était chaleureux et confortable. Ramirez le fit entrer dans un salon joliment décoré dans un style maritime.

Bolan savait qu'elle avait deux enfants, de trois et sept ans, et que son mari, un officier des Marines, se trouvait depuis deux mois en Afghanistan. Elle avait demandé, et obtenu, un allègement de son poste pendant toute la durée de sa mission là-bas.

— Vos enfants ne sont pas ici ? demanda Bolan.

— Si, dans le jardin, derrière. Je...

Elle se précipita vers l'arrière de la maison. Le Guerrier, lui, s'approcha des grandes fenêtres qui donnaient sur l'avant et écarta légèrement les voilages. Il vit la voiture qu'il avait déjà remarquée. Il devina la silhouette de deux hommes, immobiles, qui regardaient droit devant eux. Il n'y avait rien d'autre d'anormal. En face, la maison semblait fermée. Ce qui n'avait rien d'anormal en soi. On était en période de vacances scolaires, et le quartier était calme, si calme que tout devenait suspect.

Estella Ramirez revint avec son fils et sa fille. Le premier, l'aîné, était tout le portrait de sa mère. Un petit garçon très brun, avec de grands yeux noirs frangés de longs cils. La fille, elle, tenait plus du père, dont le portrait trônait dans le salon, en uniforme. Un grand brun, de type latin, avec un nez busqué et un visage couleur cuivre.

— Et maintenant ? demanda Ramirez.

— Vos voisins, en face, ils sont en vacances ?

Elle sembla ne pas comprendre la question, comme si celle-ci était incongrue.

— Les Davis ? Eh bien, je crois, oui. Ils vont tous les ans voir leur famille, à San Antonio.

— Vous n'avez rien remarqué d'anormal ?

— Je ne crois pas, non. À part cette voiture, celle qui est

stationnée en face. Elle est arrivée ce matin. Il y a deux hommes à bord et... En fait, comme Moretti était censé sortir la semaine prochaine, j'ai pensé que c'était la surveillance qui commençait avec un peu d'avance.

Bolan se contenta de hocher la tête.

— Allez prendre quelques affaires pour vos enfants et pour vous. Vous ne les mettez pas dans une valise : plutôt deux sacs, comme si vous partiez à la piscine ou à la plage.

— Mais...

— Et surtout, vous faites ce que je vous dis sans poser de questions.

Estella Ramirez fixa le Guerrier du regard, puis elle se tourna vers ses enfants.

— Allez, vous deux, on va préparer nos sacs ! lança-t-elle en les entraînant vers l'escalier.

De nouveau seul, Bolan alla encore jeter un coup d'œil par les fenêtres. Quelque chose le troublait, sans qu'il arrive à mettre le doigt dessus. Il avait aussi la certitude que la maison d'en face n'était pas aussi vide qu'elle en avait l'air. Il le sentait. Elle offrait en tout cas un poste d'observation unique pour qui voudrait surveiller Ramirez.

À moins qu'il ne prête à Moretti et ses complices des ambitions et des moyens qu'ils n'avaient absolument pas.

Il attendit patiemment que les trois autres descendent de l'étage. Estella Ramirez avait trente-sept ans, et c'était une belle femme, vraiment. Il fallait une silhouette irréprochable pour ne pas paraître ridicule dans l'ensemble jogging moulant rose qu'elle avait enfilé.

— Nous sommes prêts, annonça-t-elle en soulevant le petit sac qu'elle portait. Les enfants aimeraient savoir... comment doivent-ils vous appeler ? Je crois que ça les impressionne de ne pas connaître votre nom.

— Appelez-moi simplement Mack, dit le Guerrier en regardant tour à tour le garçon et sa petite sœur. Il faut y aller, maintenant. Nous prendrons ma voiture. Nous allons faire semblant de parler, comme si nous étions de vieux amis.

Dehors, ils retrouvèrent le parfum des jacarandas. Alors que Martinez fermait la porte de la maison, le petit garçon, Tony, se tourna soudain vers Bolan.

— Tu as des enfants ? demanda-t-il.

— Tony ! intervint Ramirez. On ne pose pas des questions comme ça, voyons ! C'est indiscret.

— Laissez, ce n'est pas grave. Non, je n'ai pas d'enfants, répondit

Bolan à Tony.

— Et tu aimerais en avoir ?

— Tony ! s'exclama de nouveau Ramirez.

— Je n'ai pas une vie qui me permette d'avoir des enfants et de bien m'en occuper. Toi, tu as de la chance : tu as un papa et une maman formidables.

Le visage du gamin se rembrunit.

— Mon papa, il est à la guerre. Très loin. Chez les terroristes. Mes copains, ils disent que c'est super, qu'il peut tirer avec des pistolets et des fusils, comme dans les jeux, mais moi je sais que ça ne me plaît pas. Je préférerais qu'il soit avec moi. Tu comprends ?

— Oui, je comprends.

— Pourquoi on doit venir avec toi ?

Bolan croisa le regard de Ramirez.

— Cesse de poser des questions à Mack, veux-tu ? Il est venu nous chercher pour nous montrer quelque chose. Nous allons dormir dans une autre maison, ce soir. Vous verrez, ce sera drôle. Et si vous êtes sages, nous commanderons des pizzas, d'accord ?

— Je pourrai choisir ? demanda aussitôt Tony.

— Tu pourras, oui.

Ils rejoignirent la voiture de Bolan, qui guetta du coin de l'œil la maison d'en face et la voiture stationnée de l'autre côté de l'avenue.

Soudain, il comprit ce qui clochait.

— Vite, vite, dit-il d'un ton pressant à Ramirez en déverrouillant les portières, on monte. Et on fiche le camp d'ici.

— Que se passe-t-il ?

Le Guerrier pesa rapidement le pour et le contre. Avant de décider de ne rien lui dire dans l'immédiat.

— Rien. Une impression. Je préférerais ne pas trop m'attarder.

— Ne me prenez pas pour une imbécile ! dit Ramirez en attachant ses enfants à l'arrière. Je sais très bien que vous avez remarqué quelque chose...

— Dépêchez-vous, bon sang !

Dès qu'elle se fut installée à côté de lui et eut bouclé sa ceinture, il recula dans l'allée, doucement, sans se presser. En les observant, on devait penser qu'il était un ami venu chercher les Ramirez pour passer l'après-midi à la plage.

— Oh ! mon Dieu !

C'était Ramirez.

— Les deux hommes, dans la voiture. Ils sont...

Bolan lui répondit d'un mouvement de paupières.

Oui, les agents qui se trouvaient dans la voiture stationnée en face, envoyés par le F.B.I. pour surveiller la maison de Ramirez, étaient morts. Ils regardaient droit devant eux, sans bouger, dans une immobilité absolue qui ne pouvait avoir qu'une seule explication.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? chuchota la jeune femme.

— Cela veut dire que les autres sont là, quelque part, prêts à intervenir. On va d'abord quitter votre quartier et ensuite...

— Ensuite quoi ?

— Ensuite... on avisera.

— Qui c'est, celui-là ? demanda Juan « Billar » Delgado.

Son surnom lui venait du crâne lisse et rasé qu'il entretenait avec soin. Quand il faisait trop chaud, il se passait sans arrêt un mouchoir dessus, comme un joueur de snooker avec sa bille blanche. Franco, son coéquipier, qui buvait son dixième Diet Coke de la journée, leva les yeux du dernier numéro de *Busty*. Vince et Dizzie, les deux autres, étaient en bas, dans la cuisine.

— Qui ça ? demanda Franco.

— Le type qui vient de se garer à côté de celle de la gonzesse.

Le cerveau visiblement ralenti par la contemplation des filles XXL de son magazine, Franco répéta bêtement :

— En voiture ?

Delgado réprima un soupir. Les planques, ça n'était pas le truc de Franco. Son truc, c'était plutôt de se retrouver en tête à tête avec un client récalcitrant, avec un type qui avait des choses à avouer ou un autre qui avait une dette à payer. Dans les trois cas, son absence de sensibilité et ses mains pareilles à des battoirs faisaient de gros dégâts.

Ils étaient arrivés dans la nuit et s'étaient installés dans la maison située juste en face de celle de la fille. On était en période de vacances scolaires, et beaucoup des villas du quartier étaient vides. Celle-ci offrait un point de vue idéal. Leur employeur les avait prévenus une semaine plus tôt. Leur mission consistait à enlever la fille qui habitait là, avec ses deux gosses. Elle faisait partie du F.B.I., avait sans doute une arme et savait aussi probablement se défendre. Mais il y avait les gosses : il n'existait pas de meilleur moyen de pression pour obliger une femme à obéir.

Ils ignoraient qui était leur client, et ils s'en foutaient. L'important, dans l'histoire, c'était les deux cent mille dollars qu'ils toucheraient

pour lui remettre la fille et les deux moufflets.

Delgado sentit l'odeur de transpiration de Franco quand celui-ci le rejoignit à la fenêtre d'une des chambres de l'étage, où il s'était posté.

— Où tu vois une voiture ? demanda-t-il.

Sans avoir besoin de lui passer ses jumelles, Delgado désigna la Toyota qui s'était arrêtée derrière la Coccinelle de la fille. Puis le type qui venait de s'arrêter devant la porte d'entrée.

— J'espère qu'il va pas rester longtemps, observa Franco.

Là-dessus, Delgado ne pouvait pas le contredire. Ils avaient prévu de passer à l'action dans un peu moins d'une heure, au moment du déjeuner. Leur client voulait qu'on lui livre le colis en fin d'après-midi. Le moindre contretemps pouvait être fâcheux : ils risquaient de ne pas être à l'heure et de mécontenter leur commanditaire. C'était la raison pour laquelle ils avaient prévu de se débarrasser d'abord des deux types qui avaient été envoyés dans la matinée pour surveiller la maison.

Une demi-heure plus tôt, Franco était descendu s'occuper d'eux. Il avait pris dans la maison une espèce de cabas à provisions et enfilé une tenue de jogging qui lui allait à peu près, trouvée dans le dressing-room. Jouant le rôle du voisin qui s'inquiète de voir une voiture inconnue stationnant dans le quartier, il s'était approché des deux types pour leur demander ce qu'ils attendaient. Ils n'avaient pas été très aimables. L'un d'eux avait sorti sa carte du F.B.I. et lui avait dit de ne pas s'inquiéter. Franco avait demandé à voir la carte de l'autre, et profitant de ce qu'ils avaient tous les deux les mains occupées, il avait sorti de son cabas son Walther P99 équipé d'un réducteur de son et il leur avait vidé son chargeur dans le bide. Une vraie boucherie intestinale, heureusement invisible de l'extérieur. Il avait passé les cravates des deux crétins dans les appui-tête pour qu'ils se tiennent droit.

Il fallait faire vite. Car si les supérieurs des deux hommes les appelaient, leur silence risquait de donner l'alerte. La fille serait prévenue, et leurs affaires allaient se compliquer.

Le type qui venait d'entrer chez Ramirez pouvait aussi être une source de complication. Delgado n'aimait pas son allure.

— Va chercher la voiture, ordonna-t-il à Franco.

— On a pas dit qu'on attendait l'heure du déjeuner ?

— Grouille-toi. Ça pue. J'ai de mauvaises vibrations...

Ils avaient laissé les deux voitures dans une petite rue transversale située à moins d'une minute à pied.

— Tu attends au croisement, tu t'avances assez pour voir ce qui se

passé. Grouille-toi, je te dis.

— Oui, c'est bon, c'est bon.

Franco vida sa canette de Coca et il quitta la chambre. Delgado resta à scruter la maison. Il vit qu'on écartait les rideaux d'une des fenêtres du salon, et instinctivement, il eut un mouvement vers l'arrière.

Il n'aimait pas ça, bon sang. Il n'aimait pas ça !

Et les choses ne s'arrangèrent pas quand, quelques secondes plus tard, il vit la porte d'entrée s'ouvrir, laissant passer le type, les deux gamins et la fille. Elle avait un petit sac, comme si l'homme était venu les chercher pour les emmener à la plage. Les gosses semblaient le connaître : ils lui parlaient, il leur répondait. Le garçon se mit même à taper dans ses mains, ravi.

Delgado se leva. Il hésita un instant, puis il prit les sacs qui contenaient chacun deux mini-Uzi et des chargeurs. Il récupéra aussi le holster et le Walther P99 glissé dedans. S'ils avaient le temps, ils reviendraient nettoyer la maison plus tard. Il gagna rapidement le rez-de-chaussée. Passant par la cuisine, il y trouva Vince et Dizzie qui regardaient un match de hockey sur glace sur une minuscule télévision en plongeant à tour de rôle la main dans un paquet de chips allégées. Même si ça ne se voyait pas, Vince et Dizzie Dawson étaient frères, deux petites frappes qui vivotaient des boulots qui se présentaient. Ils n'avaient rien de génies, mais ils avaient le triple avantage de ne pas coûter cher, d'être disponibles et, aussi, polyvalents.

— Tenez-vous prêts, leur lança Delgado. On dirait que ça bouge.

Il posa un des sacs contenant les Uzi à côté du téléviseur et quitta la maison. En face, la voiture finissait de sortir dans l'allée en marche arrière.

La Datsun que conduisait Franco arriva. Sans trop se soucier d'être discret, Delgado fonça. Il balança son sac sur la banquette arrière, puis rejoignit Franco à l'avant.

— Et maintenant ? demanda Franco.

La réponse était évidente, et il avait posé la question pour la forme. Il laissa la Toyota prendre de l'avance, puis s'éloigna à son tour.

Les yeux fixés sur le véhicule qu'ils suivaient, Delgado se passa son mouchoir sur le crâne. Il essayait d'envisager toutes les possibilités, d'imaginer ce qui allait se passer, mais rien de ce qui lui venait à l'esprit ne lui plaisait.

CHAPITRE IV

Mack Bolan se tourna vers Estella Ramirez.

— Il y a un endroit, près d'ici, où il est possible de laisser vos enfants ? Un endroit où ils seraient en sécurité.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Mais je ne veux pas laisser mes enfants ! Vous me dites que Moretti est dehors et que je fais partie du tableau de chasse qu'il compte s'offrir pour célébrer sa liberté. Raison de plus pour que je sois auprès de mes enfants. Conduisez-moi au bureau local du F.B.I., et ils s'arrangeront pour assurer ma protection.

— C'est vrai que les deux types postés devant chez vous ont été particulièrement efficaces...

— Mais rien ne prouve qu'ils étaient du Bureau !

— Je vous le dis, moi. De toute façon, il est trop tard pour aller vous mettre tous les trois à l'abri. Jetez un coup d'œil dans votre rétroviseur. La Datsun marron.

Ramirez obéit et elle dut voir ce que Bolan voyait dans son propre rétroviseur. Une vieille Datsun qui avait calqué son allure sur la leur. Le Guerrier avait repéré le véhicule peu après s'être engagé sur Océan Boulevard, sur lequel donnait Brighton Road, la rue où habitait Ramirez. Il avait ralenti. La plupart des autres voitures le doublaient, pas la Datsun.

— Alors, cet endroit ?

Sa question fit sursauter Ramirez.

— Je... d'accord. On va aller au Pacifico. C'est un restaurant, au bord de l'océan. On a l'habitude d'y déjeuner le week-end, avec mon mari et les enfants. Maria, la patronne, sera ravie de les accueillir. Elle a un garçon et une fille du même âge.

— On va au Pacifico ? demanda Tony, à l'arrière.

Ramirez se tourna vers lui.

— Oui, mon poussin. C'est Mack qui a eu cette idée...

Elle expliqua à Bolan comment rejoindre le restaurant, qui se

trouvait à quelques kilomètres à peine. La Datsun suivit le mouvement.

— On va vous laisser là-bas, expliqua-t-il aux enfants. Votre maman et moi, on a une course à faire. Dès qu'on aura terminé, on vous rejoindra pour le déjeuner ou le goûter. Vous jouerez avec Tom et Maya, en attendant.

Le Guerrier croisa le regard de la jeune femme. Elle avait compris qu'il souhaitait mettre les enfants en sécurité le plus rapidement possible. Pour la suite, on verrait bien.

Moins de dix minutes plus tard, il s'engagea sur le parking du Pacifico. C'était un grand bâtiment de plain-pied, blanc, surmonté d'une immense enseigne figurant des vagues. Bolan alla s'arrêter devant la porte d'entrée du restaurant. Il laissa Ramirez accompagner ses enfants à l'intérieur, tout en surveillant ses arrières dans les rétroviseurs.

La Datsun était toujours là, rangée au bord de la route.

— Qu'est-ce qu'ils foutent, bordel ? s'exclama Delgado en passant son mouchoir sur le crâne. C'est pas encore l'heure d'aller au restaurant !

— Ils vont peut-être manger une glace, ou un truc de ce genre, suggéra Franco.

Ils avaient arrêté la Datsun sur le bas-côté de la route qui longeait l'océan, juste après l'entrée du parking du Pacifico. Sur la trentaine d'emplacements de stationnement, quatre seulement étaient occupés par des voitures.

— Je le sens pas, ce type, maugréa Delgado.

— Tu veux que j'aille voir ce qu'ils fabriquent ?

— Non, non, on attend.

Delgado était énervé. Sur le papier, cette histoire était du gâteau. Enlever une femme et ses deux gamins, puis les amener jusqu'à San Francisco. Une journée de travail et deux cent mille dollars à se partager avec Franco et les deux crétins. C'était autre chose que les petites combines minables qui lui permettaient de gagner honnêtement sa vie, sans plus. Le fait que la fille soit du F.B.I. ne changeait rien à l'affaire : la présence de ses deux marmots l'empêcherait de tenter quoi que ce soit qui puisse leur faire courir le moindre risque. Ce qu'il adviendrait d'eux après, ça n'était pas le problème de Delgado. Deux cent mille dollars avaient raison de tous les scrupules. De toute façon, les scrupules ne faisaient pas partie de son fonctionnement.

Mais la présence de ce type le mettait mal à l'aise, sans qu'il sache

trop pourquoi.

— Les revoilà !

La voix de Franco le sortit de ses pensées. Il fixa l'entrée du restaurant : le type et la fille venaient en effet de ressortir. Sauf qu'ils étaient seuls. Les deux gamins n'étaient plus avec eux.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait des gosses ? interrogea-t-il.

Le rire gras de Franco retentit à l'intérieur de la Datsun.

— Hé, réveille-toi un peu, Juan ! Son mari, le mari de la fille, il est parti depuis des semaines se battre à l'autre bout du monde. Alors, forcément, elle commence à se sentir un peu seule... Et son bon ami, là, il est gentiment venu l'aider à combler sa solitude. Cette salope, elle laisse ses mouflets à des amis, et elle va aller se faire foutre un bon coup pendant que son jules, il se bat pour le pays. Franchement, ça me dégoûte !

— Bon sang, j'y avais pas pensé... Les enfoirés !

Soudain, Delgado retrouvait la niaque. Les deux autres allaient sans doute chercher un motel pour s'envoyer en l'air, et ils reviendraient ensuite chercher les enfants, c'était aussi simple que ça. Du coup, les choses redevenaient simples.

Delgado et Franco n'avaient qu'à continuer de suivre les deux tourtereaux jusqu'à leur petit nid d'amour. Et ils viendraient les surprendre en pleine bourre, nus comme des vers, incapables de leur opposer la moindre résistance.

C'était pas ça qu'on appelait un *coïtus interruptus* ?

Au bout de quelques minutes, Bolan quitta la Coast Highway, et s'engagea sur une petite route qui serpentait dans un paysage vallonné et désolé. Malgré tous les efforts des autorités locales, des incendies avaient ravagé de centaines d'hectares l'année précédente. Cela donnait un site presque lunaire, roussi, coïncé entre l'océan et la faille de San Andréas.

C'était Ramirez qui lui avait suggéré de passer par-là. Le Guerrier lui avait demandé de réfléchir à un coin tranquille où entraîner la Datsun et ses occupants pour une embuscade. Elle ne lui avait posé aucune question. Bolan ignorait ce que Hal Brognola avait pu lui dire, mais elle avait confiance.

Un silence pesant s'était installé, qu'elle brisa soudain en demandant :

— Je n'ai pas d'arme...

— Ne vous inquiétez pas pour ça, répondit-il en jetant un coup

d'œil dans son rétroviseur. J'ai ce qu'il faut sur moi, plus un sac dans le coffre.

Il se pencha et ouvrit la boîte à gants, devant la jeune femme.

— Vous n'avez qu'à prendre ça, si vous voulez.

Un Glock 17 se trouvait au milieu des cartes et des papiers de la voiture, avec deux chargeurs.

— Mais je préférerais que vous me laissiez faire, ajouta Bolan.

— Je sais me servir d'une arme, répliqua Ramirez, sur la défensive.

— Je n'en ai jamais douté.

— Et j'ai eu quelques missions dangereuses, au cours desquelles j'ai risqué ma vie...

— Là aussi, je veux bien vous croire. Mais je suis ici pour vous protéger et vous débarrasser des hommes qui nous suivent. Dans notre intérêt à tous les deux, je préférerais que vous me laissiez faire et que vous m'obéissiez.

— Mais...

— S'il vous plaît. Pensez à vos enfants.

Bolan avait mis ce qu'il fallait d'autorité dans sa voix pour que Ramirez s'en tienne là. Sans un mot, elle prit le Glock, éjecta le chargeur, le remit en place et fit jouer le bloc culasse. Elle posa l'arme sur ses cuisses.

— On y est presque, annonça-t-elle au bout d'un moment. Sur la droite, là-bas.

Un peu plus haut, sur le bord de la route, au milieu d'une grande surface dégagée, on devinait les restes noircis d'un bâtiment. Comme la nature environnante, il n'avait pas échappé aux flammes.

— C'était un centre d'animation sur la nature destiné aux enfants et aux familles, expliqua Ramirez. Heureusement, tout le périmètre avait été évacué, quand le feu est arrivé. Ce jour-là, le vent soufflait à plus de cent vingt kilomètres à l'heure.

Ce n'était pas un, mais deux bâtiments qui avaient brûlé, dont il ne restait que deux pans de murs noircis et à moitié écroulés. Sur le côté, un énorme tas de gravats faisait comme une pyramide.

Parfait, songea l'Exécuteur. Cela ferait un tombeau de choix pour les pourris qui le filaient dans leur Datsun.

Les doutes de Delgado refluèrent quand il vit la Toyota s'enfoncer dans le paysage dévasté par les incendies. Ça n'était pas franchement le genre d'environnement auquel il aurait pensé pour aller s'envoyer

une fille. Un petit motel discret, avec éventuellement un Jacuzzi, pourquoi pas ? Mais là, pour autant qu'il sache, il n'y avait que des centaines d'hectares en grande partie rasés par les flammes des incendies de l'année précédente. Il n'y avait plus rien à brûler, et il n'y avait certainement rien qui puisse faire un nid douillet pour deux tourtereaux avec le feu au cul.

— Où ils vont, bordel ? se demanda-t-il à voix haute.

— Hein ?

Il avait visiblement sorti Franco de ses pensées – à condition d'imaginer que Franco avait des pensées quand il restait silencieux.

— Je disais : où est-ce qu'ils vont ?

— Je sais pas, moi. Ils doivent avoir un endroit tranquille où ils pourront baiser sans être dérangés.

— Il y a rien, ici. Tout a cramé. Je le sais bien. À moins qu'ils connaissent un coin, plus loin... Et puis, c'est peut-être leur pied d'aller dans des endroits bizarres. J'avais un copain, il avait rencontré une fille qui aimait faire ça dans des endroits bizarres : les cimetières, les décharges... ce genre de trucs.

Delgado n'était pas convaincu. La fille, avec ses deux gamins, n'avait l'air du genre à se faire troncer dans les décharges. Même si, avec les bonnes femmes, on ne pouvait jamais savoir. Et puis, il y avait le type. Delgado n'avait pas oublié la première impression qu'il lui avait faite. Il n'avait peut-être pas l'intelligence d'un Prix Nobel, mais il sentait les choses, un peu comme un animal. Et l'homme qui conduisait la Toyota dégageait une forte odeur de danger.

— Passe-moi ton portable.

— Hein ?

Delgado commençait à en avoir marre de devoir tout répéter.

— Passe-moi ton portable. Je vais appeler Dizzie. J'ai laissé le mien là-bas.

Il tendit la main et composa le numéro abrégé de Dizzie. L'autre répondit tout de suite.

— J'ai besoin de toi et de Vince. Tout de suite. Avec les armes. Magnez-vous, surtout.

Il lui donna les indications, pour les rejoindre. Ça n'avait rien de compliqué. Estella Ramirez et son copain avaient fait un détour, pour aller accompagner les deux gamins dans le restaurant. La route sur laquelle ils roulaient à présent n'était qu'à quelques minutes à peine de chez la fille. Dizzie et Vince auraient donc vite fait de les retrouver.

Delgado raccrocha et rendit son portable à Franco. Les yeux fixés devant lui, il continuait de cogiter. Une idée désagréable venait de lui

traverser l'esprit : les autres les avaient repérés et avaient décidé de les entraîner à l'écart. Un piège, un guet-apens... Merde ! Delgado était tellement sûr de lui dans cette affaire, que pas un instant il n'avait imaginé que les rôles puissent s'inverser, que le gibier devienne chasseur. Peut-être que les deux enfoirés les attiraient vers un endroit où les attendaient une cinquantaine de fédéraux.

Deux cents mètres devant lui, il vit la Toyota ralentir et tourner sur la droite, s'engageant sur une espèce d'aire de repos où l'on devinait les restes d'une ou deux bâtisses. S'il y avait une cinquantaine de fédéraux ici, ils avaient dû venir à pied : il n'y avait pas d'autre voiture, et aucun moyen d'en planquer ne serait-ce qu'une. Et à part un tas de gravats et des bouts de pans de mur écroulé, il n'y avait pas moyen non plus de planquer une cinquantaine de fédéraux. Franco avait peut-être raison, tout compte fait : la dame aimait peut-être l'insolite, les parties de baise pas communes.

Question surprise, elle allait être servie.

— Et maintenant ? interrogea Ramirez.

Bolan venait de stationner la Toyota devant les vestiges des bâtiments. Il visualisa rapidement les lieux : une aire dégagée d'un peu moins d'un hectare, presque circulaire, délimitée par un petit muret de quatre-vingts centimètres de haut. À l'origine, deux grandes bâtisses devaient s'élever au milieu, autour desquelles s'articulaient un parking, une aire de pique-nique et des jeux pour les enfants. Des circuits pédestres partaient de l'arrière. Il ne restait pratiquement plus rien de tout cela, hormis quatre bouts de murs calcinés, le fantôme d'une table de pique-nique et, à la place des jeux pour les enfants, une pyramide de gravats que personne ne s'était donné la peine de venir chercher.

Ça ne laissait pas beaucoup de lieux où s'abriter. Le Guerrier pensa demander à Ramirez de trouver un autre endroit, avant d'avoir l'idée qu'il cherchait. C'était risqué, mais il ne voyait pas de meilleure solution. Il fallait absolument que les autres s'approchent.

— Je vous laisse ici. Je vais faire semblant de m'éloigner, et on verra ce qui se passe. Je vais quitter l'aire par l'arrière, puis longer le muret jusqu'à l'entrée. Ça devrait me permettre de prendre nos amis à revers. Selon moi, vous n'avez rien à craindre : ils vous veulent vivante.

Elle le fixa un instant, silencieuse. Il sentit qu'elle avait confiance en lui.

Il quitta la voiture et contourna les bâtiments en ruine pour rejoindre l'arrière. Bien que l'endroit ait été ravagé plusieurs mois

auparavant, il flottait toujours sur les lieux une odeur de brûlé, âcre, que le vent léger n'arrivait pas à dissiper.

Bolan traversa l'aire de pique-nique, où quelques herbes avaient timidement repoussé, puis il marcha jusqu'au muret qui ceinturait la grande aire de repos. Il y avait une ouverture, et ensuite, un sentier qui descendait et remontait au gré du relief doucement vallonné. La terre rougeâtre, parsemée ici et là de bois calciné, donnait l'impression de se trouver sur une planète dévastée par une guerre ou une bombe atomique.

Bolan descendit le sentier sur quelques mètres, puis il le quitta et commença de remonter en direction du muret en restant le plus longtemps possible hors de vue de la route. Il fut contraint de se pencher, peu à peu, et il dut bientôt poursuivre en marchant à quatre pattes derrière le parapet. Le sol caillouteux, irrégulier, ne facilitait pas la chose.

Il lui fallut plus de cinq minutes pour arriver presque au niveau de la route. Il s'arrêta un peu avant. Il était essoufflé, et surtout, il avait la gorge affreusement sèche à cause de la poussière et de la chaleur. Il aurait donné cher pour une gourde d'eau.

Il s'accorda quelques secondes, puis jeta un coup d'œil par-dessus le muret. Il se trouvait au niveau du parking, à gauche quand on entrait sur l'aire de loisirs. La Toyota était toujours là, à cinquante mètres de lui.

Et sur la route, à environ trois cents mètres, il vit la Datsun.

Les pièces étaient désormais en place sur l'échiquier. C'était à l'ennemi de faire le premier mouvement.

CHAPITRE V

En voyant le type sortir de la voiture, seul, Delgado n'avait plus rien compris. Qu'est-ce qu'il allait foutre ?

Pisser, avait suggéré Franco.

C'était une possibilité.

Sauf que cela faisait presque cinq minutes, maintenant, qu'il avait laissé la fille. Et à moins que le type ait de gros soucis de vessie ou de prostate, Franco n'avait pour une fois aucune explication à livrer.

Delgado n'aimait pas ça. Cela sentait l'embrouille à plein nez. Il était à présent certain que les deux autres les avaient repérés et qu'ils s'étaient débarrassés des gamins de la fille pour les entraîner ici, dans un traquenard. Il avait tout de suite compris, en voyant le type, qu'il risquait de leur poser des problèmes. Il devait probablement travailler au F.B.I., lui aussi.

À deux contre deux, la partie était beaucoup trop risquée. En revanche, à quatre contre deux, le rapport de force penchait soudain nettement en leur faveur. Delgado ne put s'empêcher de sourire en voyant dans son rétroviseur l'Imperial de Vince et Dizzie qui s'arrêtait derrière lui.

Il descendit aussitôt de voiture et rejoignit les deux autres, pour leur expliquer la situation. Il avait une poignée de secondes pour trouver un plan.

Bolan vit un homme quitter la Datsun et aller échanger quelques mots avec les passagers de l'Imperial – le Guerrier était à peu près certain de ne distinguer que deux silhouettes à bord. Le type regarda vers la Toyota, puis il bavarda encore avec les autres. Il revint vers la Datsun, sans se presser, tandis que l'impérial reprenait sa route en direction de la base de loisirs.

Le Guerrier se prépara.

Il ignorait avec certitude si les occupants de la deuxième voiture avaient le moindre rapport avec ceux de la Datsun. Si c'était le cas, c'était fâcheux. Dans la négative, il n'avait qu'à attendre qu'ils s'en

aillent.

L'Impérial arriva à hauteur de l'aire de loisirs, mais au lieu de ralentir et de s'y engager, elle passa devant. Bolan savait que s'il restait là où il se trouvait, les autres le verraient. Il n'eut qu'une seconde pour réagir : il se plaqua au sol et roula sur lui-même pour rejoindre le fond du petit talus qui bordait la route. Il entendit la voiture qui passait à sa hauteur et poursuivait son chemin, puis disparaissait dans un virage.

On en revenait à la situation préalable.

Ou presque. Car si la route devenait invisible après le virage, elle reparait peu après. Et curieusement, la voiture, elle, ne reparait pas. Comme si elle s'était arrêtée. Le Guerrier comprit ce que les autres projetaient en voyant les occupants de la Datsun quitter leur véhicule. Les salauds allaient profiter de leur supériorité numérique pour attaquer sur deux fronts.

L'Exécuteur décida de faire les choses dans l'ordre et de se débarrasser d'abord des flingueurs de l'Imperial. Ils ignoraient où il était, et il avait donc une chance de les prendre par surprise. Il sortit le Desert Eagle et le Beretta 93-R, tout en s'interrogeant : comment aurait-il procédé, à la place des autres ? Il aurait probablement fait passer un homme par la route, pour profiter d'une bonne vue sur la base de loisirs, et l'autre par en dessous.

Le Guerrier n'eut pas le temps de cogiter plus longtemps. Il aperçut une silhouette qui progressait sur le terrain caillouteux, le buste penché en avant. Il devina un type assez grand, brun, les cheveux curieusement ébouriffés. Il se trouvait à environ cent cinquante mètres.

Bolan remit le Beretta dans son holster d'épaule et il fixa l'autre qui s'approchait, son Walther P99 à la main. Il scrutait le paysage, à la recherche de Bolan, mais il regardait surtout ses pieds. Le sol était jonché de pièges en tout genre, gros cailloux, vieux bouts de bois calciné, touffes de végétation et autres. Il ne devait pas être habitué à se battre sur ce genre de terrain.

Il vit l'Exécuteur, soudain, alors qu'ils se trouvaient à un peu moins de cent mètres l'un de l'autre. Le type écarquilla les yeux, visiblement pris au dépourvu. Bolan, lui, l'attendait. Il visa et pressa la détente du Desert Eagle qui fit entendre un coup de tonnerre dans le paysage calciné. La .50 Action Express transperça l'air chaud et cisaila le haut de l'oreille du pourri, qui porta la main à sa tête en poussant un glapisement.

Son P99 laissa partir un coup, inutile, qui se perdit dans la nature. Le Desert Eagle tonna de nouveau, et cette fois, Bolan atteignit

vraiment sa cible. Le type s'arrêta net. Il avait comme un trou, sous l'œil droit, qui se mit à pisser le sang. Il s'effondra.

Du regard, Bolan cherchait déjà son copain, sur la route. D'où il était, légèrement en contrebas, il ne l'apercevait pas. Au comportement du premier, il décida que ces deux abrutis n'étaient pas habitués aux affrontements armés, que ce soit en ville ou en pleine cambrousse. Il se redressa d'un bond et s'élança. Il finit par repérer le copain du flingueur aux cheveux ébouriffés. Il était toujours sur la route, un mini-Uzi en main, cherchant visiblement à piger d'où venait le danger.

Il comprit en voyant Bolan. Il comprit aussi qu'il risquait d'être le prochain à y passer. Il se mit alors à rafaler comme un fou en direction du Guerrier. L'Exécuteur se jeta au sol, sur la droite, roula sur lui-même sur le sol pierreux et il se redressa dans le mouvement, les deux bras tendus en direction du pourri. Celui-ci avait déjà cessé de tirer : il ne lui avait fallu que trois secondes pour vider son chargeur. Il se trouvait à plus de cent mètres de Bolan, mais avec les .50 Action Express, la portée effective du Desert Eagle était de près de 200 mètres. L'arme tressauta entre les mains du Guerrier, deux fois, et sur la route, le flingueur s'écroula, lesté de deux balles mortelles dans le torse.

Ça n'était pas possible ! Delgado vivait un cauchemar... Il était en plein cauchemar et il allait se réveiller.

Alors qu'il progressait sur la route en direction de l'ancienne base de loisirs, Franco marchant en parallèle à une trentaine de mètres du bitume, il avait aperçu Vince et Dizzie qui avançaient dans une formation symétrique à la leur. Delgado n'était pas coutumier de ce genre d'affrontement, mais il était assez fier de la stratégie qu'il avait établie. Un militaire n'aurait sans doute pas choisi autre chose.

Sauf que, soudain, venu de nulle part, il avait entendu comme un coup de tonnerre, puis un autre, et il avait vu ce grand crétin de Dizzie qui s'écroulait. Delgado avait alors aperçu une silhouette qui se dressait soudain, se mettait à courir et s'éloignait de la route. Il avait aussitôt reconnu l'autre enculé. Bon sang, il avait su depuis le début que ce type puait les emmerdes !

Et ce n'était probablement que le commencement. Quand Vince s'était mis à lui tirer dessus avec son Uzi, pas une de ses balles n'avait atteint l'autre salaud. Il s'était jeté au sol, il avait roulé sur lui-même et il s'était redressé, tout ça dans un même mouvement, à la manière d'un cascadeur de film. Il s'était tourné vers Vince. Au bout de son bras, il avait toujours ce gros flingue qui avait tonné, deux fois. Et sur

la route, c'était Vince, qui s'était effondré.

À présent, on se retrouvait dans la situation que Delgado avait tant redoutée au départ : deux contre deux. Sauf que cet enfoiré, l'homme qui était venu chercher la fille Ramirez, il comptait double. Il était armé, très bien armé même, et il savait utiliser son putain d'arsenal.

Quand Delgado avait accepté ce contrat, on lui avait parlé d'une femme à enlever, seule – les mioches ne comptaient pas. Du gâteau. Il avait pensé que quatre hommes suffisaient amplement.

L'idée de laisser tomber l'effleura... aussitôt balayée par la pensée des deux cent mille dollars promis par son client. D'autant que Vince et Dizzie morts, la part du gâteau venait de s'agrandir, pour Franco et lui, des cinquante mille dollars qu'il leur avait promis. Mais pour avoir droit au gâteau, il fallait livrer la fille au commanditaire de l'enlèvement. Et pour récupérer la fille, il fallait se débarrasser de l'autre enflure.

Comment faire ?

Il sortit son téléphone portable et composa le numéro de Franco.

Estella Ramirez sursauta en entendant le premier coup de feu par la fenêtre de sa portière. Il y eut une autre détonation, moins puissante, puis de nouveau ce claquement qui rappelait un peu la foudre. Elle s'y connaissait assez en arme pour savoir que ces coups de tonnerre provenaient d'un des pistolets de Mack, le gros Desert Eagle.

Quand cet homme dont elle ne connaissait que le prénom lui avait dit de rester dans la voiture, elle n'avait pas discuté. Pas simplement parce que le numéro Un du *Justice Department* lui avait ordonné de le suivre et de lui obéir ; elle avait confiance en lui, une confiance absolue.

Même si elle aurait préféré ne pas avoir à rester dans la Toyota et servir d'appât. Cela n'avait rien d'agréable.

Les yeux fixés devant elle, elle ne cessait de jeter des coups d'œil furtifs dans ses rétroviseurs, intérieur et extérieur, pour surveiller autant que possible l'arrière de la Toyota. Soudain, une interminable rafale de pistolet-mitrailleur la fit tressaillir. Elle se tendit, retenant son souffle, et quand elle entendit les deux bangs retentissants à la suite du jacasement hideux, elle sentit un courant de soulagement la traverser.

Mack était toujours en vie.

Bolan revint vers la base de loisirs. Éliminer les deux flingueurs

n'avait pas vraiment posé de problèmes. Si ceux qui restaient lui opposaient aussi peu de résistance, la partie semblait jouée d'avance.

Il arrivait à hauteur du muret qui ceinturait tout le centre et s'apprêtait à passer par-dessus, quand le jacassement d'un P.-M. précéda d'une fraction de seconde l'essaim de 9 mm Parabellum qui déferla sur sa position. Il se jeta sur la gauche en même temps que les balles cisaillaient le haut du petit mur.

Il s'avança à quatre pattes, puis en rampant, en suivant le mur, et il se retrouva à trois ou quatre mètres de la position qu'il occupait dix secondes plus tôt. Il n'avait pas eu le temps de voir d'où provenait le tir. Il risqua un coup d'œil. Il n'y avait que deux possibilités : ou bien le tireur était embusqué derrière la Toyota, ou bien il se cachait derrière l'énorme tas de gravats, derrière les vestiges des bâtiments détruits par les incendies. Il penchait plutôt pour la seconde solution – dans le premier cas, il aurait vu le flingueur approcher.

Soudain, le Uzi crépita encore, et, en se repérant au son, Bolan comprit qu'il avait vu juste. Mais le type était invisible, hors de portée de ses balles. Quand l'autre rafala de nouveau, au hasard, sans doute pour l'obliger à se montrer, le Guerrier décida que le mieux était de le prendre à revers. Il se mit de nouveau à longer le mur pour rejoindre l'arrière de l'aire de repos.

Il était à mi-chemin, au niveau de l'ancienne aire de pique-nique, quand il entendit le moteur d'une voiture. Il aperçut alors la Datsun qui roulait en direction de la base de loisirs.

Il réprima un juron.

Sauf erreur, il venait de se faire posséder : une manœuvre de diversion en bonne et due forme.

Quand Franco balançait une nouvelle rafale, Delgado était au volant de la Datsun et mettait le moteur en marche. La voiture s'élança sur la route en direction de l'ancien centre. Il entendit un nouveau crépitement d'arme automatique et il aperçut Franco, embusqué derrière un reste de mur.

Il ne ralentit même pas quand il arriva sur l'aire de loisirs. Il roula jusqu'à la Toyota et vit distinctement la fille qui le regardait, affolée, alors qu'il donnait l'impression de lui foncer dessus.

Il freina au dernier moment et fit partir la voiture en tête-à-queue en jouant avec le frein à main. L'arrière de son véhicule alla percuter la portière avant de la Toyota, côté conducteur, et la Datsun s'immobilisa. Se retournant, il vit Franco qui se précipitait côté passager et ouvrait la portière pour tirer la fille hors de la voiture. Ramirez tenait à peine sur ses jambes, étourdie par la collision.

Tout se passait comme l'avait imaginé Delgado.

Sauf que Franco commit une erreur : au lieu de contourner la Toyota par l'avant, sans doute à cause de la Datsun qui lui aurait bloqué le passage, il passa par l'arrière. Et alors qu'il arrivait au niveau du coffre, portant la fille sous les aisselles, un coup de tonnerre claqua, et Delgado vit la tête de Franco partir vers l'arrière. La détonation se répéta, et du sang jaillit du crâne fracassé par les deux balles tandis que Franco s'écroulait.

Delgado sortit aussitôt de la voiture, son flingue à la main, et s'accroupit pour longer sa voiture.

Ramirez avait recouvré ses esprits. Ou du moins, une partie. Ne comprenant sans doute pas trop ce qui se passait, elle continua de contourner la voiture, en rampant, et elle s'arrêta net quand elle se retrouva devant Delgado, qui braquait son Walther P99 sur elle, un grand sourire aux lèvres.

Il avait de quoi sourire. À présent qu'il avait la fille, il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de l'autre enfoiré. Et maintenant que ce pauvre Franco y était passé, les deux cent mille dollars seraient pour lui tout seul. Des journées de boulot à deux cent mille dollars, il en voulait bien tous les jours !

Bolan passa par-dessus le muret au moment où la Datsun arrivait sur l'aire de repos. Elle roulait trop rapidement ; et surtout, elle fonçait droit sur la Toyota.

Les salauds !

Le Guerrier traversa en courant la zone de pique-nique, où une table et ses bancs avaient en partie survécu aux flammes, bizarrement. Il ne voyait plus le type qui l'avait canardé depuis l'amoncellement de gravats. En revanche, il vit la Datsun effectuer un tête-à-queue et percuter violemment la Toyota par l'arrière.

Tout alla très vite.

Il aperçut un des flingueurs qui courait vers la Toyota, ouvrait la portière avant côté passager et en sortait Ramirez, visiblement choquée par la collision. Le pourri l'avait prise par les aisselles et il se redressa pour la tirer vers l'arrière. Bolan s'arrêta net et tendit les bras, prolongés par le mécanisme du Desert Eagle.

Il pressa la détente et, à quarante mètres de lui, il vit la tête du flingueur projetée vers l'arrière. Il fit de nouveau feu, dans la foulée, et l'autre partit à la renverse. Il éjecta aussitôt le chargeur de son pistolet : en .50 Action Express, il ne contenait que sept cartouches.

Si Ramirez s'était remise du choc, elle n'avait sans doute pas tous

ses esprits. Au lieu de rester tranquille, elle se mit à avancer à quatre pattes, pas vers Bolan mais dans la direction opposée. Elle passa derrière la Toyota, hors de vue du Guerrier. Il s'approcha, lentement, mais fut stoppé dans sa progression quand il vit la jeune femme se redresser.

Un homme au crâne chauve se tenait derrière elle, la serrant contre lui et lui enfonçant le canon de son pistolet contre le cou.

Il croisa le regard de Bolan.

— Si tu tiens à ta copine, lança le pourri, tu restes où tu es et tu poses ton arme par terre.

Dans les yeux du flingueur, il y avait ce vide qu'on trouve chez les hommes habitués à la violence et à la mort. Il se contrefoutait d'avoir perdu trois de ses copains. Il avait un boulot à terminer, avec sans doute à la clé une jolie somme. C'était tout ce qui comptait.

— Pour qui tu travailles ? demanda le Guerrier.

L'autre fronça les sourcils.

— Mais qu'est-ce que tu viens m'emmerder avec tes questions, Ducon ? Tu poses ton flingue tout de suite, ou je vais être obligé de faire des misères à ta copine.

— Un, ce n'est pas ma copine. Deux, je ne pense pas que ton client sera satisfait, si tu lui amènes Estella en sale état. Trois, s'il lui arrive quoi que ce soit, tu es mort.

Le pourri resserra son étreinte sur la jeune femme, comme pour se rassurer.

— Écoute-moi, sale con. Ce genre de discussion m'ennuie. Si tu me crois assez abruti pour me laisser endormir par ton blabla, autant que tu saches tout de suite que tu risques d'être déçu. Et je vais te mettre à l'aise. Mon client, comme tu dis, m'a promis deux cent mille dollars pour que je lui amène ta cop... enfin, cette pute. Vivante. Morte, elle ne me rapportera que cent mille dollars. Mais ça me suffit. Bon, allez, grouille-toi, maintenant. Pose ton arme par terre.

Le flingueur fit alors ce que Bolan et Ramirez espéraient. Lâchant à moitié la jeune femme, il désigna le sol du canon de son P99 d'un geste légèrement agacé. De toutes ses forces, elle lui écrasa du talon le pied gauche. Il eut un sursaut de surprise, desserra son étreinte, et Ramirez se jeta sur le côté.

Bolan s'étonna presque de la confiance aveugle qu'elle lui témoignait ainsi, alors qu'ils se connaissaient à peine. Le canon du Desert Eagle se braqua sur le pourri. Mathématiquement, l'autre aurait peut-être eu le temps de lever son Walther et de tirer sur le Guerrier. Mais les .50 Action Express arrivèrent trop vite sur lui. La première lui

transperça le torse, la seconde traversa le cou au niveau de la pomme d'Adam et la troisième s'enfonça dans l'œil gauche, juste au-dessus de la pommette. Le sang gicla des trois blessures tandis que le type s'écroulait sans le moindre son, déjà mort quand il rebondit lourdement sur le sol desséché.

Bolan s'avança et rejoignit Ramirez, qui se redressait en fixant le cadavre du flingueur. Elle reporta son attention vers le Guerrier.

— Je ne savais pas qu'on utilisait ce genre de canon dans les agences fédérales...

— Ne vous occupez pas de ça, lui dit le Guerrier. Ça va ?

Elle hocha la tête et prit la main qu'il lui tendait.

— Ça va aller, oui. Et maintenant ?

— Maintenant ? Je crois que Giuseppe Moretti va être très en colère en apprenant que vous ne serez pas son invitée ce soir.

CHAPITRE VI

— Toujours pas de nouvelles, pour la fille ? interrogea Giuseppe Moretti.

— Rien, patron. Rien..., maugréa Vincie.

Moretti et lui se trouvaient dans le salon de l'appartement. Vincie se tenait devant le petit bar en train de lui préparer un bourbon, du single barrel Blanton, sa marque favorite.

Il fallait reconnaître que Vincie avait bien fait les choses. Il avait loué à San Francisco un vaste appartement en penthouse, avec deux grandes chambres et une immense terrasse. Il était situé sur la 32^e Avenue, au niveau de Clement Street, et de ses fenêtres, on avait une vue incroyable sur la ville. C'était autre chose que les cellules dans lesquelles il venait de passer quelques années. C'était d'une certaine manière une prison, puisqu'il était hors de question qu'il en sorte pour se promener, mais beaucoup de gens auraient volé ou même tué pour se retrouver dans ce genre de cachot.

Oui, Vincie avait bien fait les choses... sauf que les types qu'il avait engagés pour enlever la fille et l'amener ici se faisaient attendre. Le rendez-vous avait été fixé à 18 heures précises. Il était bientôt 19 heures. La vieille dame qui devait leur préparer les repas midi et soir n'allait pas tarder, et ils n'avaient aucune nouvelle des quatre gus.

Moretti voyait bien que Vincie était contrarié. Jusque-là, tout s'était passé comme prévu, il n'y avait pas eu le moindre accroc dans le plan incroyablement complexe qu'il avait élaboré et que son fidèle homme de main avait exécuté avec précision.

Vincie apporta son verre à Moretti. Il était assis dans un des trois grands canapés en cuir disposés devant la cheminée ultramoderne qui trônait au milieu du salon.

— Tu devrais peut-être appeler ? suggéra Moretti avant de boire une gorgée de whiskey.

Il ferma les yeux, appréciant la saveur de l'alcool et sa chaleur. Bon sang, que ça faisait du bien.

— J'ai déjà appelé il y a une demi-heure, mais ça ne répondait pas. Je n'aime pas ça.

Moretti goûta une nouvelle fois le whiskey. Il n'avait pas envie que des contrariétés, quelles qu'elles soient, viennent lui gâter ce premier jour de liberté. Il aurait préféré avoir dès aujourd'hui le plaisir de rencontrer comme prévu la salope qui l'avait arrêté, cinq ans plus tôt, afin de lui apprendre de vive voix la surprise qu'il avait prévue pour elle. Mais il était prêt à patienter encore un peu s'il le fallait.

— Allume-moi la télé, demanda-t-il à Vincie. Je vais regarder les informations, ça me distraira.

À pélican Bay, la télévision était devenue un élément important de sa vie. Il ne la regardait presque jamais, avant. En prison, il avait découvert un formidable outil d'évasion, au propre comme au figuré.

Vincie s'approcha de l'immense écran plat installé au-dessus de l'âtre. Il prit la télécommande posée à côté et chercha une chaîne d'informations. Au même moment, la sonnerie de l'interphone se fit entendre. Il reposa la télécommande sur la table basse qu'encadraient les canapés et rejoignit l'entrée en courant presque.

Il revint quelques secondes plus tard, l'air lugubre.

— C'est Mme Simonelli, annonça-t-il.

— Sers-toi une bière et viens donc t'installer avec moi.

— Mais, patron...

— Vincie, ne me contrarie pas, s'il te plaît.

Le ton était aimable, mais ferme. Vincie alla prendre une bouteille de Rolling Rock dans le petit réfrigérateur du bar et il vint s'asseoir à côté de Moretti. Depuis que Vincie était son second, c'était la première fois qu'ils se retrouvaient ainsi, l'un à côté de l'autre, devant un écran de télévision.

Ils regardèrent sans un mot les publicités qui précédaient le journal de 19 heures. Des céréales pour le petit déjeuner. Un cabriolet japonais. Une compagnie aérienne. Moretti entendit la porte d'entrée qui s'ouvrait, puis se fermait. Mme Simonelli, lui avait expliqué Vincie, était la discrétion même. Elle n'avait posé aucune question et avait accepté toutes les conditions de Vincie. Elle apporterait les repas qu'elle préparait chez elle, mettrait la table dans la cuisine, puis elle s'en irait.

Le journal s'ouvrit par une information locale, une spectaculaire fusillade dans une ancienne aire de loisirs située dans une zone du sud-est de San Francisco ravagée par des incendies l'année précédente. Apparemment, d'après les premières constatations des enquêteurs, il y avait eu un violent affrontement armé, au cours duquel quatre hommes avaient trouvé la mort. Les quatre victimes avaient déjà été identifiées, et leurs quatre photos s'affichèrent sur l'écran.

— Nom de Dieu..., fit Vincie dans un souffle tandis que la présentatrice révélait leurs noms.

Moretti n'eut pas besoin de lui demander ce qui se passait.

— C'étaient eux ?

Il se tourna vers Vincie, qui fixait l'écran, comme fasciné. Il secoua la tête.

— Je ne sais pas... Je veux dire, je n'en connaissais qu'un, juste de nom. J'ai appelé Benito Bassini – tu dois te souvenir de lui. Il s'est retiré des affaires et il est venu s'installer ici. Il a ouvert des salles de gym. Mais il a gardé certaines connexions. Je lui ai demandé s'il avait quelqu'un, pour un travail à la fois facile et délicat. Quand je lui ai parlé d'un enlèvement, il m'a aussitôt donné le nom de ce Delgado...

— Des Delgado, il y en a beaucoup...

— Des Juan « Billar » Delgado susceptibles de se retrouver avec trois autres flingueurs dans une fusillade, je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup. Bon sang, qu'est-ce que ça veut dire, patron ?

Moretti s'accorda une seconde avant de répondre.

— Ça veut d'abord dire qu'on n'a plus besoin d'attendre la visite de ton Delgado. Il ne viendra pas. Ça veut dire aussi qu'il a foiré le boulot pour lequel tu l'avais engagé. Mais on ne sait pas qui l'a tué. On ne sait pas si les trois autres gus travaillaient avec lui. Et on ne sait pas où est la fille, dans tout ça...

— Vous pensez qu'elle aurait pu...

Moretti posa son verre sur la table basse.

— Les buter toute seule ? Tu plaisantes ! Ou alors ces quatre mecs étaient pires que des bras cassés – et tu n'aurais pas engagé des bras cassés, Vincie, n'est-ce pas ?

— Non, patron, bien sûr que non ! Benito m'a assuré que Delgado était un gars sûr et efficace. Et la somme que je payais était assez importante pour qu'il prenne avec lui des bons. Mais il y a un truc qui me trouble, patron...

Moretti regardait l'écran sans écouter ce qui se racontait à la télévision. On parlait d'un tremblement de terre dans un coin paumé de la planète, avec des milliers de morts, des centaines de milliers de sans-abri...

— Patron ? insista Vincie.

— Hein ?

— Je me disais : imaginons que ce soit bien cette fille, qui ait buté les quatre autres. Il me semble qu'ils en parleraient, à la télé, non ? Vous voyez le truc : la super agent du F.B.I. qui se débarrasse de quatre criminels...

— Et si elle n'avait pas été seule, remarqua Moretti en sortant de sa torpeur, s'il y avait eu d'autres agents avec elle, ils en auraient aussi parlé. Tu as raison : il y a un truc pas clair, dans cette histoire...

Son cerveau, soudain, fonctionnait à toute allure. Et la bonne vieille paranoïa, qui lui avait sauvé tant de fois la vie, venait pointer le bout de son nez. Et s'ils s'étaient déjà rendu compte de la substitution, à Pélican Bay ? Moretti savait que c'était un risque : même si Renato Moro, sa doublure, connaissait bien la prison, son fonctionnement et les prisonniers, il n'était pas à l'abri d'une connerie qui alerterait tout le monde... Mais Moretti savait aussi que si les autorités découvraient son évasion, d'une manière ou d'une autre, jamais l'information ne filtrerait, du moins pas avant un certain temps. Cela ferait désordre si l'on apprenait qu'un homme avait réussi l'impossible : s'évader de la prison dont on ne s'évadait pas.

Alors qu'il s'était donné trois jours pour régler ses comptes et commencer une nouvelle vie, il s'avisait qu'il n'allait peut-être pas avoir autant de temps qu'il l'avait espéré.

Dans l'entrée, il entendit la porte qui s'ouvrait et se fermait. Il donna une tape sur l'épaule de Vincie en même temps qu'il se redressait.

— Allons goûter à la cuisine de Mme Simonelli. Et nous déciderons de la suite des événements.

*
* *

Bolan referma la porte de sa chambre d'hôtel derrière lui. Il posa sa veste sur le lit et s'approcha du bureau sur lequel il avait posé son ordinateur portable. Tout en l'allumant, il sortit son Blackberry et composa le numéro de la ligne cryptée qui le mettrait en communication avec Hal Brognola.

Son vieil ami décrocha au milieu de la seconde sonnerie.

— Tu fais la une des chaînes de télé californiennes, observa-t-il en guise de salut.

— Ça n'est pas la première fois... Ni la dernière, d'ailleurs. Et pour ce qui concerne Moretti, il n'en est qu'au début de sa petite vendetta.

— Je ne sais pas quels sont ses moyens en hommes, mais tu as fait un sacré trou dans ses réserves. Et ça dès le premier jour. Ça pourrait calmer ses ardeurs.

— Ou au contraire les exciter. Vous avez réussi à faire le lien entre ces pourris et Moretti ?

— Non. C'étaient juste des petits truands sans envergure, qui travaillaient à droite et à gauche. Aucun n'était mêlé, de près ou de loin, à une affaire de meurtre. Ce qui nous amènerait à penser qu'ils ne voulaient pas tuer l'agent Ramirez...

— L'enlever, dans ce cas ? proposa Bolan.

— C'est l'hypothèse la plus plausible.

Le Guerrier hocha la tête. Cela collait avec ce qu'il avait pu observer du comportement des flingueurs.

— Je viens de laisser Estella Ramirez et ses enfants à Jack, annonça-t-il.

Hal Brognola avait décidé que la meilleure solution pour mettre la jeune femme en sécurité était de lui faire quitter la Californie. Elle serait logée le temps qu'il faudrait en Virginie, dans une *safe house* du Black Warriors Ranch, sous bonne protection. Bolan avait bien senti qu'elle aurait préféré rester en Californie, mais pour ses enfants, elle avait consenti à écouter ce qu'on lui disait. Ils étaient partis tous les trois à bord du petit jet que pilotait Jack Grimaldi.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda Brognola.

Bolan avait le choix entre plusieurs pistes. Le juge et Paneta, qui comme Ramirez avaient été verbalement menacés, se trouvaient en première ligne. Mais Moretti pouvait aussi décider de s'en prendre aux divers intervenants de son procès, notamment l'unique témoin qui avait accepté de témoigner contre lui, ce Français qui faisait à l'époque construire un hôtel à Hollywood. En ce qui concernait Ramirez, Moretti avait tenu parole : lors du procès, il avait promis qu'il s'occuperait d'abord d'elle dès sa sortie de prison. Pour la suite, il était plus flou.

— Le F.B.I. a mis sous protection un certain nombre de personnes liées de près à l'affaire, ajouta Brognola. Et le niveau d'alerte a été élevé d'un cran – ils ne digèrent pas la mort de leurs deux agents, devant chez Ramirez. Une des difficultés, dans cette affaire, c'est le secret absolu exigé sur l'évasion de Moretti. Les hommes qu'on a envoyés devant chez le juge ou même devant chez Paneta ne savent même pas pourquoi ils sont là. Et leur présence risque de te compliquer la tâche...

— Rien de bien nouveau là-dedans.

Brognola observa un silence.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

— Me donner quelques heures de réflexion. Je ne pense pas qu'il était dans les projets de Moretti de régler sa *vendetta* en une journée.

Et en imaginant qu'il avait caressé cet espoir, la perte des quatre hommes chargés de Ramirez va le calmer un peu, en tout cas modifier son agenda. De toute façon, je ne peux pas être à plusieurs endroits en même temps...

— Le juge habite Los Angeles. Je l'ai appelé moi-même pour lui demander de quitter la ville pendant quelque temps, mais il ne veut rien entendre.

— Paneta, lui, est à Hollywood. Hollywood où se trouve aussi l'hôtel de ton Français... Essaie de te mettre à la place de Moretti, Hal. Ce type a réussi l'évasion du siècle, un coup énorme qui a dû demander des années d'élaboration. Il avait dû préparer de la même façon sa *vendetta*. Or, un grain de sable est venu détraquer sa belle machinerie. À mon avis, il est déstabilisé. Il va lui falloir un peu de temps pour retrouver sa dynamique. Ce qui m'étonne, c'est qu'il avait promis à l'agent Ramirez qu'il lui rendrait visite. Et à la place, il lui envoie quatre porte-flingues. Je ne comprends pas ce que cela signifie et ce qu'il faut en conclure.

Le Guerrier nota ce point dans un coin de son cerveau. Il baissa les yeux sur l'écran de son ordinateur portable et demanda :

— Tu m'as envoyé ce que tu as sur lui ?

— Un gros fichier de plusieurs centaines de pages, répondit la voix de Gadgets, invisible sur l'ordinateur. Il y en avait des milliers, mais on a essayé de te simplifier la tâche.

— Trop aimable. Et vous avez des débuts de pistes ?

— Son homme à tout faire, Vincenzo Salito – Vincie pour les intimes. Comme par hasard, il a mystérieusement disparu. Il venait rendre visite à Moretti tous les quinze jours, à Pélican Bay.

— On ne sait pas où il est ?

— Il s'est envolé. On essaye de retrouver sa trace.

— Je suis prêt à parier qu'en le retrouvant, on retrouvera Moretti. Bon, je me mets au travail, à plus tard.

Bolan coupa la connexion Skype et se leva. Il s'approcha de la fenêtre et laissa son regard se perdre sur San Francisco. La nuit était tombée, et du quinzième étage du Nikko, il avait une vue imprenable sur la ville. L'homme qu'il recherchait était peut-être là, à portée de main. Peut-être même se trouvait-il lui aussi à la fenêtre d'un autre immeuble, en train de s'interroger sur la suite de sa *vendetta*.

Il était un peu moins de minuit. Après plus de deux heures passées devant l'écran de son ordinateur, Bolan avait du mal à garder les yeux ouverts. Il s'étira et alla inspecter l'intérieur du minibar de la

chambre. Il en sortit une canette de Coca-Cola et un sachet de cacahouètes.

Il s'endormait à cause du temps qu'il venait de passer devant son portable, mais aussi parce que tout ce qu'il avait lu sur Moretti était parfaitement ennuyeux. Banal. Cette pourriture semblait clonée à partir de la même cellule souche qui donnait naissance aux membres de la mafia italo-américaine. Les mêmes habitudes, les mêmes défauts, les mêmes voitures, les mêmes pratiques... Dix ans, vingt ans, ou même trente ans plus tôt, il y avait déjà des Giuseppe Moretti, et rien ne semblait devoir arrêter la reproduction de ces nuisibles.

Et l'Exécuteur, lui, poursuivait sa lutte d'extermination systématique.

Il s'étira. Il sentait des picotements familiers, soudain. Il comprit qu'il n'allait pas pouvoir passer la nuit dans cette chambre d'hôtel. Il fallait qu'il bouge, qu'il agisse. Deux pistes se présentaient à lui : l'une qui menait vers Los Angeles, chez le juge ; l'autre vers Hollywood, chez Aldo Paneta. La logique voulait qu'il choisisse la première : Moretti avait promis au magistrat de s'occuper de lui après Ramirez.

Mais peut-être ses projets avaient-ils été contrariés par l'intervention de Bolan ?

Une autre idée se frayait un chemin dans les pensées du Guerrier. Et si cette histoire de *vendetta* n'était qu'un écran de fumée, une diversion destinée à cacher autre chose de beaucoup plus important ? Moretti avait déjà pris tout le monde au dépourvu en s'évadant de Pélican Bay. Il n'était pas impossible qu'il ait en réserve d'autres surprises du même genre.

CHAPITRE VII

Hollywood

— La voilà, patron !

La fille sortait de chez le coiffeur deux heures et demie après y être entrée. Moretti n'en pouvait plus. Deux heures et demie passées dans le Subaru Forester, à boire les cafés que Vincie allait acheter au Starbuck du coin et à écouter la musique de merde que diffusait une radio de merde. Évidemment, pour ne rien arranger, il avait une furieuse envie de pisser, maintenant, et aucun moyen d'aller se soulager.

Bon sang ! Il avait attendu pendant presque cinq ans dans sa cellule, mais depuis qu'il était dehors, il se sentait impatient. Il fallait que tout fonctionne, et surtout que tout aille vite.

Il avait réfléchi à ce qui s'était passé, avec la fille Ramirez, aux explications possibles de leur échec. Les hommes que Vincie avait embauchés étaient-ils tous des bras cassés ? L'agent Ramirez était-elle plus redoutable qu'il aurait cru avec une arme ? Il y avait une autre explication, plus inquiétante : qu'on ait découvert son évasion de Pélican Bay. Mais c'était peu probable. La nouvelle aurait fait la une des journaux, dans la presse comme à la télévision. En tout cas, face au fiasco de la première étape de sa campagne de vengeance, il avait décidé de passer à la deuxième, sans attendre, et de s'impliquer plus directement dans les opérations, malgré les protestations de Vincie. Ils avaient pris la route dans la soirée et fait le trajet entre San Francisco et Hollywood, où un autre appartement les attendait.

Et cette fois, Moretti avait la certitude que son plan allait fonctionner.

La copine de Paneta se rendait tous les samedis matin chez Alexis, un coiffeur français dont le salon était situé sur Wilshire Boulevard. Un salon connu, où se croisaient des actrices de premier plan. Comme à son habitude, Belinda Wells était arrivée à 9 h 55 devant chez Alexis. Il y avait tout de même un changement dans le rituel du samedi : en plus du chauffeur qui accompagnait toujours le

mannequin, celle-ci avait droit à un garde du corps, une grosse brute aux cheveux ras engoncé dans un costard noir. Il l'avait conduite à l'intérieur du salon, puis il était retourné l'attendre avec le chauffeur dans la Mercedes aux vitres teintées stationnée à deux numéros du salon, devant une boutique de prêt-à-porter de luxe.

La présence du bouledogue avait intrigué Moretti. Qu'est-ce que cela signifiait ? Se pouvait-il que Paneta soit au courant de quelque chose ? Si c'était le cas, tant mieux. Car Moretti voulait qu'il ait peur, il voulait qu'il sente de plus en plus près de lui l'odeur de la mort, qu'elle l'empêche de dormir, qu'elle lui coupe l'appétit et même les couilles.

Tout.

Plutôt que de s'en prendre directement à lui, il avait ainsi trouvé plus judicieux, et même distrayant, de l'atteindre d'abord au travers de son entourage. Vincie lui avait parlé de la jolie blonde, un mannequin, avec qui il sortait depuis quelques mois. Il s'était visiblement beaucoup attaché à elle, puisqu'elle habitait chez lui et qu'on les voyait souvent dans les soirées hollywoodiennes. Quelques mois après l'arrestation de Moretti, une des sociétés qui servaient d'écran aux activités mafieuses de la Famille D'Amato, une boîte de production cinématographique spécialisée dans les séries Z à petits budgets, avait fait la une des gazettes hollywoodiennes. Contre toute attente, l'un des navets ultra-violents et ultra-sanglants dans lesquels Doom Productions s'était spécialisée avait connu un succès mondial. En tant que dirigeant de Doom Productions, Aldo Paneta était désormais un homme très recherché.

— Préviens les deux autres.

Les deux autres, c'étaient Vito et Stefano, deux des flingueurs que Vincie avait contactés. Il avait ainsi les coordonnées d'une vingtaine d'hommes à tout faire. Leur rôle, pour cette fois, consistait à suivre la Mercedes. Vinci et Moretti, eux, la précéderaient.

Le chauffeur, un grand balèze en veste noire à col Mao, avec ses quelques cheveux coiffés en arrière et réunis en catogan, avait amené la Mercedes devant l'entrée du salon de coiffure. Il ouvrit la portière, à l'arrière, et la blonde monta. L'autre revint s'installer au volant. Le gorille qui les accompagnait avait dû rester à l'avant.

Vincie s'éloigna du trottoir et passa quelques secondes plus tard à hauteur de la Mercedes, juste avant qu'elle s'engage à son tour dans la circulation. La Subaru de Vito et Stefano se retrouva comme par magie derrière.

Les renseignements de Vincie étaient formels : après sa séance chez le coiffeur, la blonde revenait toujours chez Paneta, sans doute

pour déjeuner avec lui. Il avait reconnu avec soin le trajet que prenait chaque fois le chauffeur et il avait trouvé l'endroit idéal pour passer à l'action, à environ cinq kilomètres du salon et vers l'entrée de Bel Air : une tranquille avenue résidentielle qui paraissait aussi déserte que les maisons qui la bordaient.

Quand ils s'engagèrent dans Kelton Avenue, ils avaient pris deux cents ou trois cents mètres d'avance sur la Mercedes. Vincie roula un instant, puis il ralentit. Il manœuvra de sorte à s'engager en marche arrière vers l'entrée du garage d'une immense maison cachée par de grands arbres. On aurait pu croire qu'il sortait de la propriété.

Pendant ce temps, Moretti avait sorti du sac qui se trouvait à ses pieds un pistolet-mitrailleur, un MP5K Heckler & Koch. C'était un modèle A1, pourvu d'un réducteur de son et d'un chargeur de trente cartouches. Il vérifia le chargement de l'arme tandis que Vincie pressait le bouton qui commandait l'ouverture du toit.

La Mercedes arrivait. Alors qu'elle se trouvait à une vingtaine de mètres, Vincie s'engagea sur la chaussée. L'autre ralentit et s'arrêta en douceur pour le laisser passer. La voiture aux vitres teintées était à moins de cinq mètres de la Nissan Subaru. Vincie s'arrêta, et Moretti se leva sur son siège et sortit tout le buste de l'habitacle, braquant le canon de son arme sur la Mercedes.

Il ouvrit aussitôt le feu.

Il lui fallut deux secondes pour vider le chargeur du pistolet-mitrailleur qui vomit en une longue rafale ses trente 9 mm Parabellum. Trente ogives qui déferlèrent sur le pare-brise de la Mercedes. Celui-ci s'étoila, puis vola en éclats, et Moretti put voir l'effet des derniers projectiles sur les deux flingueurs, le chauffeur et le gorille, cisailés par le plomb brûlant au niveau du bide, qui laissa échapper des torrents de sang et de tripes.

La Subaru de Vito et Stefano s'arrêta derrière la Mercedes alors que Moretti regagnait l'habitacle de la Chrysler et que Vincie accélérât pour s'éloigner. Moretti jeta un coup d'œil par la lunette arrière. Il entrevit leurs deux hommes qui ouvraient la portière, à l'arrière, en sortaient une jeune femme aux cheveux blonds et la ramenaient vers leur véhicule.

Tout cela n'avait pris que quelques secondes. Du beau travail.

— Vous savez qui je suis ?

La blonde cligna des yeux, comme si elle ne comprenait pas la question. Elle n'était pas stupide, cela se voyait dans son regard. Mais elle ne pigeait vraiment pas ce qui lui arrivait. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que représentait Moretti.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre, séparés par une chaise. La fille avait les poignets attachés sur les côtés, au dossier de la chaise. Ils se trouvaient au milieu de l'entrepôt utilisé pour l'occasion. La voix de Moretti y résonnait curieusement.

— Je m'appelle Giuseppe Moretti. Il y a environ cinq ans, l'ordure chez qui vous habitez m'a dénoncé au F.B.I. J'ai passé ces dernières années dans la plus terrible des prisons de ce pays. Et aujourd'hui, je suis là pour régler mes comptes.

C'était un résumé rapide, mais elle n'avait pas besoin d'en savoir plus.

La fille secoua la tête. Elle avait un certain cran. Dans sa situation, d'autres se seraient mises à pleurnicher, à supplier qu'on les relâche. Elle, elle regardait Moretti avec ses grands yeux bleus et attendait visiblement qu'il lui explique vraiment ce qui se passait.

— Aldo ne vous l'a sans doute pas dit, mais il a d'autres activités que le cinéma et l'immobilier. Des activités dont on parle moins. Lui et moi, avant, on faisait partie de la même Famille. Il était sous mes ordres. Et puis, il m'a trahi. Or, il y a des règles, dans nos Familles. Nous n'avons aucune pitié pour les traîtres. Pour eux, il n'y a qu'une sanction possible. La mort.

Cette fois, il la vit tressaillir. Elle l'écoutait vraiment. Et elle commençait à comprendre.

— Vous n'êtes pour rien dans ce qu'il a fait, poursuivit Moretti. Je ne vous ferai pas de mal. Pas cette fois. Je vais simplement vous charger d'un message : vous lui direz de bien profiter des heures qui viennent. Et si j'ai un conseil à vous donner : quittez-le tout de suite, éloignez-vous de lui.

Vincie, qui avait suivi l'entretien à distance, sans un mot, s'approcha de la jeune femme. Il avait à la main une paire de grands ciseaux et une tondeuse.

— Pendant la Seconde Guerre mondiale, poursuivit Moretti d'un ton détaché, la France a été occupée par l'Allemagne. Les Allemands se sont installés, ils sont restés plusieurs années. Ce qui devait arriver est arrivé : certaines femmes ont couché avec ces occupants. Pour certaines, c'était par obligation, parce qu'on les y obligeait d'une manière ou d'un autre. Pour d'autres, c'était par intérêt. Pour d'autres encore, c'était par amour. À la fin de la guerre, lorsque la France a été libérée de l'envahisseur, beaucoup de ces femmes ont eu à subir les conséquences de ce qui s'était passé. Dans les villages, les villes, on est allé chercher celles qui s'étaient le plus affichées avec l'occupant, et on les a tondues. On les a promenées en public. Les gens leur crachaient dessus. Certaines ont été battues, lynchées, exécutées...

Moretti marqua une pause. Belinda Wells avait retenu son souffle. Elle le regardait, les yeux écarquillés et noyés de larmes.

— Vous avez couché avec un traître, Belinda. Un traître qui a pris la place d'un autre. *Ma* place.

Il n'en dit pas plus. Vincie s'approcha de la fille.

— Je vous en prie...

— Ne bouge pas, surtout, lui dit-il. Sinon, je vais te faire mal.

Il empoigna les longs cheveux blonds de la jeune femme, qui étouffa un sanglot, et il commença de donner des grands coups de ciseaux. Moretti la regarda sans ciller, il vit les larmes qui roulaient sur ses joues tandis que Vincie lui coupait grossièrement les cheveux. Les deux lames métalliques claquaient avec un bruit sinistre tandis que les mèches tombaient sans bruit sur le sol en béton.

Il troqua ensuite les ciseaux pour la tondeuse. Il fallut trois bonnes minutes, très longues, pour en terminer. Belinda Wells avait le crâne rasé, à présent. Un vrai massacre. Elle pleurait en silence. Pourtant, même ainsi, Moretti dut reconnaître qu'elle était jolie.

Restait à savoir ce qu'Aldo Paneta penserait de sa nouvelle coupe, lui.

Mack Bolan avait roulé plus de six heures quand il arriva dans le quartier d'Angelino Heights, où habitait l'ancien juge Wellington. Le soleil commençait tout juste de se lever sur Los Angeles, mais ce coin résidentiel de la ville était encore complètement endormi. Wellington possédait sur Douglas Street une jolie bâtisse de style victorien. Une voiture était stationnée devant, ce qui n'avait en soi rien d'anormal. En revanche, la présence d'une camionnette noire rangée contre le trottoir de l'autre côté de la rue était beaucoup plus insolite.

Le F.B.I. avait visiblement pris les choses en main, plus sérieusement qu'avec Estella Ramirez.

Le Guerrier décida qu'il avait besoin de repos. Il roula une dizaine de minutes et se décida pour un motel situé sur la West 3rd Street. En prenant sa chambre, il demanda à ce qu'on le réveille à midi.

La sonnerie du téléphone le sortit d'un sommeil lourd. Il resta de longues minutes sous la douche, puis il alla prendre un copieux petit déjeuner dans la salle à manger impersonnelle de l'hôtel. L'endroit était surtout fréquenté par des touristes, peu fortunés étant donné le standing très moyen de l'établissement.

Il appela Hal Brognola alors qu'on venait de lui remplir sa tasse de café.

— Je suis à Los Angeles. J'aurais besoin que tu contactes le juge

Wellington et que tu te débrouilles pour qu'il me reçoive aujourd'hui.

Il était un peu plus de 13 heures, quand Brognola le rappela.

— Striker ?

— J'écoute, Hal...

— Le juge t'attend. Mais un élément nouveau est à prendre en considération. Une fusillade a eu lieu il y a une vingtaine de minutes dans un coin résidentiel de Hollywood, tout près de Bel Air. La cible était une Mercedes 890 SL appartenant à un certain Aldo Paneta.

Bolan se tendit.

— Merde ! Alors, Moretti l'a eu ?

— Pas exactement. À bord de la Mercedes, il y avait le chauffeur et un des gardes du corps de Paneta. Ils étaient à l'avant. À l'arrière, se trouvait la petite amie de Paneta, un mannequin qui commence à être connue. Les deux hommes ont été transformés en steak haché. La demoiselle, elle, a disparu.

— Disparu ?

— Elle s'est volatilisée. On n'a aucun témoin. Ce qui retient notre attention, pour l'instant, c'est le mode opératoire.

— Tu fais allusion aux deux types ?

— Si tu as lu ce qu'on t'a envoyé, tu t'es sûrement rendu compte qu'une des marques de fabrique de Moretti, c'était la propreté. Les quelques assassinats dont on le soupçonne fortement d'être le commanditaire ont au moins un point en commun : du travail propre et sans bavure. Une balle ou deux maximum.

— Et alors ?

— Tu te souviens, du type qu'on a retrouvé sur le bord de la Highway 1 ?

Soudain, Bolan comprit où voulait en venir son vieil ami.

— Celui qui avait aussi la tête en chair à pâté ?

— Exactement. Mon idée, c'est que celui ou ceux qui ont massacré le chauffeur et le garde du corps de Paneta sont les mêmes qui ont réglé son compte à John Redbull, sur la Highway 1.

— Tu penses à Moretti, dans le rôle du bourreau ?

— J'ai peur que ses vacances à Pélican Bay ne l'aient beaucoup changé, mais dans le mauvais sens, et qu'il ait vraiment envie de faire payer au prix fort certaines personnes. Sa *vendetta* prend l'allure d'un bain de sang.

— Dont le mannequin serait la prochaine victime ?

— Je n'en sais pas plus que toi. S'il l'a bien enlevée, c'est pour atteindre Paneta, d'une manière ou d'une autre.

— Quelle est la position officielle, dans cette affaire ?

— J'ai organisé une réunion avec des représentants des autorités pénitentiaires, judiciaires et un certain nombre d'agences. Tout le monde est d'accord : pour l'instant, Moretti est toujours censé se trouver à Pélican Bay. Pour éviter les fuites, des autres prisonniers comme du personnel de la prison, on a mis son double dans le quartier de haute sécurité. Le problème, dans l'histoire, c'est le F.B.I. J'aurais pu faire en sorte que tu aies un peu plus de latitude, mais avec deux de leurs agents tués, les choses changent... Ils sont très nerveux. Avec ce qui vient de lui arriver – deux de ses hommes massacrés et sa copine enlevée –, Paneta va les avoir sur le dos vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si Moretti voulait sa peau, cela ne va pas lui faciliter la tâche...

— Reste le juge, conclut Bolan.

— Il t'attend. Ou plutôt, il attend John Belasko, émissaire spécial du *Justice Department*.

Paneta ne tenait pas en place. Il passait d'une pièce à l'autre de sa grande villa de Bel Air, engueulant sans raison le personnel de maison ou les hommes qui assuraient sa protection. Cela faisait plus d'une heure que Belinda aurait dû être rentrée. Le déjeuner du samedi, après sa séance chez le coiffeur, était un rituel auquel il tenait, elle le savait. Jamais elle ne lui avait fait faux bond. Jamais elle n'avait eu plus d'un quart d'heure de retard. Cela ne lui ressemblait pas, vraiment pas.

Il n'était pas simplement agacé : il était inquiet. Personne ne répondait au téléphone – que ce soit Belinda, Nicolai, un de ses gardes du corps, ou Sergio, son chauffeur. Là encore, cela ne leur ressemblait pas. Autant il aurait pu comprendre qu'un d'eux ait oublié ou fermé son portable... mais les trois ?

Il n'aimait pas ça. Il se passait quelque chose, il en était sûr. Et l'explication qui s'imposait à lui, de plus en plus entêtante, tenait en un mot.

Enlèvement.

Et un nom.

Moretti.

Quelles étaient ses intentions, au juste ? Allait-il froidement exécuter sa prisonnière ? La torturer, filmer la chose et envoyer le film à Paneta ? Allait-il lui couper un doigt, ou Dieu sait quoi encore, et lui...

D'un cri de rage, Paneta repoussa les images qui le rendaient fou.

Sa colère était aussi dirigée contre lui-même. Il n'avait pensé qu'à

sa petite personne. Il avait fait venir chez lui six hommes, en plus des quatre qui vivaient pratiquement à demeure dans la grande maison – dix hommes en tout pour assurer sa protection et être là si Moretti décidait de venir le défier à Bel Air. Du coup, il avait sous-estimé les risques auxquels s'exposaient ses proches, au premier rang desquels Belinda. Il n'avait plus de famille, ici : sa sœur Angela vivait à New York avec mari et enfants, et sa mère était retournée en Europe, en Sicile, après la mort de son mari.

Paneta n'avait pensé qu'à lui, et il avait laissé Belinda aller chez le coiffeur, comme d'habitude, demandant juste à Nicolaï de l'accompagner.

Il était dans le salon, une pièce immense dont les baies vitrées donnaient sur la piscine, à l'arrière de la maison, quand un de ses hommes, Mario, le rejoignit.

— Patron, il y a Tony, à l'entrée, qui vient d'ouvrir à un taxi. Mlle Belinda se trouve à l'intérieur.

Une bouffée de soulagement coupa presque le souffle à Paneta. Elle était vivante ! Et libre. Il s'était inquiété pour rien. Si ça se trouvait, elle avait pris un peu de retard chez son coiffeur, Sergio et Nicolaï avaient eu un problème de voiture, et plutôt que de faire attendre trop longtemps Belinda, et leur patron par la même occasion, ils l'avaient fait revenir en taxi. Oui, c'était sans doute ça.

Mais Paneta remarqua l'expression gênée de Mario.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, patron.

— Alors, pourquoi tu fais cette tête ?

— Je... vous devriez y aller, patron.

Qu'est-ce que c'était que ces mystères, bon sang !

Paneta gagna l'entrée à grands pas, il ouvrit la porte et s'avança sous le perron. Un taxi jaune contourna la fontaine qui se trouvait au milieu de l'allée circulaire et vint s'arrêter devant lui. Il devina une silhouette, à l'arrière. Mario, qui avait suivi Paneta, fit le geste d'aller ouvrir, mais il l'arrêta d'un geste.

— Laisse.

Il ouvrit la portière et tendit la main à Belinda. Rien ne se passa, d'abord, puis elle finit par poser la main dans la sienne et elle descendit du taxi.

Paneta eut l'impression qu'une enclume lui tombait sur la tête. Qu'est-ce qu'elle avait fait à ses cheveux, ces longs cheveux blonds et soyeux qui étaient un de ses atouts de séduction ? On aurait dit que quelqu'un l'avait tondue... Le résultat était terrible, d'une violence

insupportable, comme si elle avait été violée. Il évoqua à Paneta des images en noir et blanc, des images de femmes, dans des camps.

Et il sut tout de suite qui était responsable de cette monstruosité.

CHAPITRE VIII

Hollywood, Ivar Avenue

Vito Calpone raccrocha le téléphone de son bureau et regarda un instant par la fenêtre, sur sa gauche. Les locaux de Doom Productions se trouvaient dans un immeuble d'Ivar avenue, au septième étage, d'où on profitait d'une belle vue plongeante sur Hollywood.

Calpone aimait son bureau, un des rares endroits où il devait baisser les yeux pour regarder les gens. C'est que la nature lui avait joué un sale tour : elle avait arrêté sa croissance très tôt. Avec son mètre cinquante-huit, juste un centimètre de plus que le chanteur Prince, il souffrait d'un handicap dont il avait toujours subi, et subirait toute sa vie, les inconvénients. On ne faisait pas attention à lui, quand on ne se moquait pas ouvertement de lui ou ne le traitait pas comme une espèce de sous-homme. Longtemps il avait encaissé, encaissé, jusqu'au jour où après une plaisanterie, une humiliation de trop, il avait empoisonné, puis égorgé les deux frères Di Stefano, pour qui il travaillait depuis seulement six mois. Il avait vingt et un ans. Les Di Stefano formaient un tandem redouté à travers toute la côte californienne, louant au plus offrant leur goût pervers pour la violence et le sang.

Personne ne s'était douté que le petit Calpone, ce nain à la voix un peu nasillarde, avec ses costumes toujours trop grands, se cachait derrière le massacre de ces deux cinglés. Difficile d'imaginer que ce gnome aurait pu les tuer à l'arme blanche, puis se livrer à des horreurs qui hantaient encore ceux qui avaient approché le lieu de crime : entre autres joyusetés, l'assassin des deux hommes leur avait arraché les yeux, coupé la langue, les oreilles, puis ouvert le bide et fourré le tout dedans. Du côté de la police, comme du côté de la mafia, on avait cru à l'œuvre d'un maniaque, un cousin d'Hannibal Lecter qu'il avait été impossible d'identifier et de retrouver.

Cette affaire avait ébranlé Calpone. Il avait découvert en lui un pouvoir qu'il ne soupçonnait pas jusque-là. Il avait aussi eu comme une révélation : sa petite taille avait au moins un avantage, elle le

rendait quasiment inexistant aux yeux des autres ; inexistant, et donc inoffensif.

Une douzaine d'années plus tôt, il avait rejoint la Famille D'Amato. Là comme ailleurs, on lui avait rapidement fait comprendre que son physique était un handicap, une tare qui l'empêcherait de jouer autre chose que les seconds rôles. Calpone les avait tous laissés penser ça, croire qu'il s'était résigné à obéir à des crétins qui, s'ils faisaient quinze ou vingt centimètres de plus que lui, avaient des cerveaux beaucoup moins remplis que le sien. Pour faire son chemin, et satisfaire son ambition, il avait discrètement éliminé tous ceux qui lui barraient la route. Les uns après les autres, méthodiquement. Et cinq ans plus tôt, au moment de franchir la quarantaine, il avait eu l'idée d'un plan, tordu, à la hauteur de ses ambitions qui n'avaient cessé de grandir avec les années.

Un coup de poker qui pouvait lui permettre de devenir maître du monde – ou presque.

Paneta tambourina à la porte de la chambre.

— Ouvre-moi, Belinda. Ça ne sert à rien de t'enfermer comme ça. Et si tu n'ouvres pas, je te jure que j'enforce la porte.

Pour être franc, il aurait eu du mal : la porte de la chambre, comme celle de toutes les pièces de la maison, était en chêne massif. Il faudrait donc qu'il appelle Dino.

Derrière le battant, il entendait des reniflements et des sanglots.

— Belinda ! J'ai quand même le droit de savoir ce qui s'est passé, non ? Après, je te laisse tranquille, je te le promets.

Il laissa passer un instant, puis ajouta, d'un ton presque suppliant qui n'était pas dans ses habitudes :

— S'il te plaît...

Il attendit encore, et alors qu'il sentait l'exaspération monter en lui, il entendit la clé tourner dans la serrure. La porte s'entrouvrit. Belinda s'était passé sur la tête un foulard qui lui cachait le crâne et lui encadrait le visage. On aurait dit une madone. Paneta sentit sa gorge se serrer en voyant ce visage magnifique, ces yeux immenses noyés de larmes. Il sut qu'il allait la perdre. Qu'il l'avait déjà perdue.

— Qu'est-ce... que tu veux ? demanda-t-elle.

— Ce que je veux ? Mais je veux savoir ce qui s'est passé, bon sang ! C'est Moretti, c'est ça ?

Elle leva la tête brusquement, et il comprit qu'il avait vu juste.

— Qui est-ce, Aldo ? C'est... cet homme est un monstre !

Il chercha à lui prendre la main, et comme elle se laissait faire, il l'entraîna vers le lit et l'obligea à s'asseoir.

— Il faut que tu me racontes, ma toute belle. C'est important.

Les yeux fixés droit devant elle, vers la commode laquée ivoire et le grand miroir qui la surmontait, elle lui raconta. Le coiffeur. Le trajet de retour. Cette voiture, dans une petite rue, qui les avait obligés à s'arrêter. Et puis, cet homme qui avait brusquement surgi par le toit ouvrant, avec une arme, et qui avait tiré pendant une éternité sur Sergio, le chauffeur, et Nicolai, dont Paneta avait imposé la présence à Belinda. Nicolai avait à peine eu le temps de hurler à la jeune femme de se coucher à l'arrière de la voiture. Après, tout était allé très vite. Elle avait encore les oreilles pleines du vacarme terrifiant de l'arme automatique quand on l'avait sortie de la voiture pour la faire entrer dans une autre. Elle avait été bâillonnée, on l'avait saucissonnée et on lui avait bandé les yeux. Ses ravisseurs avaient dû rouler une dizaine de minutes, puis ils étaient rentrés dans une espèce de vieil entrepôt. Sur Santa Monica Boulevard.

— Santa Monica Boulevard ? releva Paneta. Comment est-ce que tu sais que c'était là ? Tu m'as bien dit que ces pourritures t'avaient bandé les yeux, non ?

Belinda se mordit la lèvre, comme si elle était étonnée, ou regrettait d'avoir laissé échapper ce détail.

— Je...

Elle secoua la tête.

— En fait, je suis certaine qu'ils m'ont amenée dans cet endroit que Stella – tu sais, je te l'ai présentée, il y a deux mois – avait louée pour ses vingt-cinq ans. C'est un ancien entrepôt, ou une ancienne usine, je ne sais plus... Il a été transformé. Les propriétaires la louent pour des soirées, des défilés de mode, des tournages, des séances de photos... J'ai bien reconnu l'endroit. Je me souviens même du numéro – c'était facile à retenir : 6161.

Paneta hésitait. Pouvait-il faire confiance au témoignage de Belinda ? Car si elle disait vrai, il devait réunir une dizaine d'hommes, tout de suite, et foncer vers Santa Monica Boulevard.

— Et l'homme, celui qui t'a fait ça, qu'est-ce qu'il t'a raconté ? demanda encore Paneta.

Pour la première fois, elle se tourna vers lui.

— Il m'a dit des choses terribles, Aldo. Il m'a dit que tu... tu étais un criminel, comme lui. Que tu l'avais dénoncé à la police et qu'à cause de lui, il avait passé cinq ans en prison. Il a dit aussi qu'il allait te tuer. Et qu'il me tuerait si je restais avec toi. C'est... c'est un fou !

Ça, Paneta voulait bien le croire. Ces cinq années passées à Pélican Bay avaient visiblement rendu Moretti complètement cinglé. Il fallait s'occuper de lui au plus vite et...

On frappa à la porte, qu'il avait laissée entrouverte.

— Quoi ? aboya-t-il.

Le visage couturé de Dino apparut dans l'entrebâillement.

— Il y a des messieurs pour vous, patron.

— Des messieurs ?

Dino regarda Belinda, comme s'il hésitait à parler. D'un geste agacé, Paneta lui fit signe qu'il pouvait y aller.

— Des agents du F.B.I. C'est rapport à la Mercedes, à Sergio et Nicolai. Rapport aussi à mademoiselle, j'imagine. Ils veulent vous poser des questions.

Le F.B.I. ? Ils tombaient mal, ceux-là. Vraiment mal. Paneta s'accorda quelques secondes de réflexion. Ou plutôt si, ils tombaient très bien. Il allait leur offrir la tête de l'autre salaud sur un plateau.

Le soleil brillait déjà dans un ciel de carte postale quand Mack Bolan revint dans le quartier d'Angelino Heights. Rien n'avait changé depuis la veille. La même voiture stationnée devant la maison de l'ancien juge Wellington et la même camionnette, de l'autre côté de la rue, en face. Ce coin de Los Angeles semblait tout aussi assoupi qu'en pleine nuit.

Le Guerrier vint s'arrêter deux ou trois mètres derrière la BMW. Il descendit de son véhicule. Avant qu'il ait pu atteindre le perron de la maison, un type sortit de la voiture.

— Excusez-moi...

Bolan se retourna.

— C'est à moi que vous parlez ?

— Oui, monsieur.

Le type avait une trentaine d'années. Il se crut obligé de sortir un étui contenant son insigne du F.B.I., mais il aurait pu s'en passer. Il avait le physique de l'emploi. Il aurait fait le bonheur d'une casteuse de série télé cherchant un acteur pour jouer le rôle d'un agent fédéral. Un mètre quatre-vingt-cinq, baraqué, le visage régulier, presque lisse, avec un soupçon de double menton, il avait des cheveux bruns parfaitement coupés. Il décocha un sourire étincelant à Bolan.

— Jack Bennett, F.B.I. C'est bien le juge Wellington, que vous venez voir ?

— Je viens voir James, en effet, confirma Bolan. Il y a un

problème ?

— Aucun. Est-ce que je peux vous demander une pièce d'identité, si vous plaît ?

Bolan fronça les sourcils.

— Attendez, vous me dites qu'il n'y a pas de problème et vous me demandez mes papiers. C'est forcément qu'il se passe quelque chose... Et je vois bien que vous portez un gilet pare-balles.

L'autre eut de nouveau son grand sourire.

— Le juge vous expliquera s'il le... juge nécessaire.

Le grand benêt s'interrompt, se demandant si son jeu de mots était une formidable trouvaille ou une erreur indigne d'un agent gouvernemental. Bolan le sortit de ce douloureux dilemme en tendant ses papiers au nom de John Belasko. L'autre prit le permis de conduire. Il le parcourut, leva les yeux vers Bolan, puis regarda de nouveau le document.

— Vous venez voir le juge pour des raisons personnelles ?

— Quelle autre raison ? Pas professionnelle, en tout cas : James s'est retiré des affaires depuis deux ans, maintenant. Je le connais depuis plus de cinq ans. C'était à l'époque du procès de Giuseppe Moretti.

Jack Bennett avait peut-être le physique de l'emploi, mais il manquait un peu de nerf. Bolan le vit relever la tête en sursautant à la mention du nom de Moretti.

— Pou... pourquoi me dites-vous ça ?

Un tic nerveux était apparu à son œil droit. Bolan réprima comme il put son envie de sourire.

— Pour rien, répondit-il tranquillement. Vous m'avez demandé l'objet de ma visite. Je vous explique que je connais James depuis cinq ans et que nous sommes devenus amis. Je peux y aller, maintenant ? James m'attend.

L'autre avait le plus grand mal à se remettre de ses émotions. Il prit le téléphone portable accroché à sa ceinture de pantalon et composa un numéro à trois chiffres, sans doute un raccourci.

— Monsieur Wellington ? Oui, bonjour, monsieur. C'est l'agent Bennett, à l'appareil. J'ai ici M. John...

Il dut de nouveau regarder le permis de Bolan.

— ... Belasko. Il me dit que vous l'attendez.

Les yeux fixés sur Bolan, il écouta la réponse de l'ancien juge.

— Bien, monsieur. Je vous remercie, monsieur.

Il raccrocha et tendit ses papiers à Bolan.

— Vous pouvez y aller.

Le Guerrier se contenta d'un hochement de tête. Il remarqua alors seulement le coude qui dépassait à la portière de la voiture de Bennett, côté passager. Il y avait un autre agent, dans le véhicule, qui n'avait pas bougé d'un pouce. Bolan comprit que le vrai chef était là. Bennett n'était qu'un sous-fifre.

Il n'eut pas besoin de sonner, quand il eut gravi les quatre marches du perron. La porte s'ouvrit sur un homme aux cheveux blancs comme neige, avec une fine moustache assortie et des yeux incroyablement clairs, gris ou bleus. Il avait un look très britannique, avec un pantalon en velours côtelé marron, une chemise bleu ciel ornée d'un nœud papillon au col et un gilet lie-de-vin.

— John, comment vas-tu ? lança-t-il en souriant et en tendant la main à Bolan.

— Ça va, merci, répondit le Guerrier. Et toi ? Tu ne changes décidément pas...

Le juge ferma la porte derrière eux et introduisit Bolan dans un salon qui donnait sur l'arrière de la maison. L'ameublement, tout en cuir et bois, était lui aussi très anglais. Une véranda meublée d'une table et de chaises en osier ouvrait sur le jardin. Wellington désigna un des deux fauteuils en cuir du salon, qui tournaient le dos à la bibliothèque et faisaient face à la cheminée.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Est-ce que je peux vous offrir quelque chose à boire ? Il est un peu tôt pour un whiskey, mais, avec cette chaleur, une bonne bière me paraît plus indiquée, non ? J'ai de la Caffrey's blonde. Pas facile à trouver, mais excellente.

Bolan hocha la tête. Autant que son hôte et lui soient aussi à l'aise que possible pour parler. Wellington revint quelques instants plus tard avec deux grands verres à pinte qu'il avait remplis d'une bière dorée. Il en tendit un à Bolan et s'assit en face de lui.

— J'ai reçu un coup de fil de quelqu'un de très important me prévenant de votre visite et me demandant de répondre à toutes vos questions. Alors, je vous écoute, monsieur Belasko.

Bolan décida d'aller droit au but.

— Giuseppe Moretti est sorti avec une semaine d'avance de Pélican Bay. Pour tout dire, il s'est évadé. Et il semble qu'il ait décidé de mettre à exécution la petite *vendetta* qu'il avait évoquée après sa condamnation. Je vous rappelle qu'il avait désigné l'agent Ramirez, Aldo Paneta et vous-même. Les deux premiers ont déjà eu affaire à lui. En toute logique, vous risquez donc d'avoir très prochainement sa visite. Je précise que l'évasion de Moretti est pour l'instant tenue secrète. Même les agents affectés à votre sécurité ne sont pas au

courant.

Wellington l'avait écouté sans l'interrompre, et sans vraiment manifester de surprise ou de peur. Il hocha la tête, songeur, puis but une gorgée de bière et posa son verre à côté de lui, sur une petite table ronde.

— Je me doutais bien qu'il devait se passer quelque chose de ce genre. Pour être franc, cela fait déjà quelques semaines que j'avais en tête la date de libération de Moretti. La surprise, c'est qu'il ait réussi à s'échapper de cette prison. C'est tout bonnement incroyable...

Bolan lui expliqua dans les grandes lignes le plan qui avait permis au mafieux de quitter Pélican Bay avant l'heure. Les deux hommes évoquèrent ensuite toute l'affaire Moretti, depuis le début, et les conditions de l'arrestation du mafieux. L'ancien juge apporta quelques réflexions personnelles qui ne figuraient dans aucun des documents que le Guerrier avait pu lire.

— Ce procès a été une honte, une parodie de justice qui a accéléré ma décision de prendre ma retraite. J'ai subi des pressions intolérables. Je pense que Moretti avait en sa possession des informations extrêmement sensibles qui lui ont permis d'échapper à une justice véritable. J'aurais pu me battre, mais je n'étais plus tout jeune. J'avais perdu ma femme, Mary, quelques mois plus tôt et...

Il soupira et but une gorgée de bière.

— Bref. Ce que je voulais vous dire, c'est que j'ai eu à plusieurs reprises le sentiment qu'il manquait quelqu'un d'important à ce procès. Quelqu'un qui était à l'origine de cette affaire et tirait les ficelles. Mais qui ? Pour quelles raisons ? Pour quel bénéfice ? Il y avait bien cette histoire qui circulait *off the record*, si je puis dire – Aldo Paneta qui aurait piégé Giuseppe Moretti pour le faire tomber et prendre sa place... –, mais c'était trop simple, stupide, d'une certaine manière. Je n'y croyais pas. Dans ce milieu, quand on veut se débarrasser de quelqu'un, il y a des moyens autrement plus radicaux et définitifs. Quel intérêt pour Paneta de glisser une peau de banane sous le pied de son patron, sachant que l'autre, sitôt relevé, ne le raterait pas... ?

— En envoyant Moretti à Pélican Bay, vous lui veniez en aide..., souligna Bolan. Pourquoi avoir demandé précisément à ce qu'il soit envoyé là-bas ?

— Cela ne vient pas de moi, à l'origine. Je vous l'ai dit : ce procès a été truqué de toute part, j'ai moi-même subi diverses pressions. Tout le monde a rapidement compris que Giuseppe Moretti allait une fois de plus s'en sortir sans trop de dommage. C'est un miracle, d'une certaine manière, qu'il en ait pris pour cinq ans. À côté de cela, un

certain nombre de personnes, en haut lieu, ont fait en sorte qu'il se retrouve à Pélican Bay. À première vue, la méthode était aussi radicale qu'une exécution capitale. Là encore, j'ai été contraint de m'accorder à cette idée, même si elle me gênait, déontologiquement parlant...

Bolan comprenait mieux pourquoi le juge avait pris sa retraite prématurément, après cette affaire. Entre le décès de sa femme et ce procès où il avait subi des pressions venant des deux camps, accusation et défense, son besoin de prendre ses distances s'expliquait sans problème.

Wellington secoua la tête.

— Moretti n'est décidément pas un client comme les autres. Non seulement il a survécu à son séjour de cinq ans à Pélican Bay, contre toute attente, mais voilà qu'il s'en évade, à la faveur d'un plan incroyablement complexe, qui a dû demander une préparation longue et délicate. Le plus étrange, c'est que cette évasion intervient une semaine avant sa libération. Vous ne trouvez pas cela curieux ?

— Si. Je vois deux explications. D'une part, notre homme savait qu'il allait être attendu à sa sortie de prison – beaucoup de ceux qui ont profité de son absence pour gagner en pouvoir, et s'enrichir, n'ont aucune envie de le voir revenir, et parmi eux, un certain nombre avaient sûrement prévu un comité d'accueil d'un genre spécial. En sortant avant la date prévue, Moretti échappe temporairement à cette menace. Il y a aussi la question de sa petite *vendetta* personnelle. Il est évident qu'une fois sorti, il aurait été sous haute surveillance : difficile pour lui de toucher ne serait-ce qu'à un cheveu des personnes qu'il a nommément menacées pendant le procès – avec, en première ligne, l'agent Ramirez et vous-même. En prenant tout le monde de court avec cette évasion surprise, il a les coudées franches...

Ce que Bolan avait du mal à comprendre, c'était ce que Moretti comptait faire ensuite. Impossible pour lui de rester dans le pays, sauf à y vivre jusqu'à la fin de ses jours dans la clandestinité ou à passer sous le bistouri d'un chirurgien esthétique. Impossible aussi pour lui d'espérer reprendre les rênes de la famille D'Amato. Il devait avoir des projets ailleurs. Mais où ? Et de quel ordre ?

Le Guerrier s'interrogeait encore pour savoir si le mafieux avait prévu que son évasion serait découverte aussi rapidement. Il avait forcément dû envisager l'éventualité, tout en espérant qu'il aurait plus de temps devant lui. Jusque-là, sa campagne de vengeance n'était pas le succès complet qu'il devait attendre : échec complet avec l'agent Ramirez et « réussite » avec la petite amie de Paneta. Et maintenant ? Allait-il s'en prendre au juge Wellington ? Allait-il se concentrer sur Paneta ? Ou bien allait-il passer à autre chose ?

CHAPITRE IX

Moretti et Vincie avaient troqué le Subaru contre un Ford Transit, moins luxueux, mais mieux accordé à leurs besoins. Ils atteindraient dans une vingtaine de minutes Angelino Heights, le quartier où habitait le juge Wellington.

Après avoir réglé quelques détails, ils avaient quitté l'entrepôt de Santa Monica Boulevard pour se rendre à Buena Park, dans le comté d'Orange, à une quarantaine de kilomètres au sud-est de Los Angeles. C'était là qu'ils avaient rendez-vous avec Pedro Vasquez, propriétaire d'une immense décharge de plus de dix hectares, un labyrinthe de ferraille en tout genre qui lui permettait d'exercer à l'abri des regards diverses activités incompatibles avec la loi, mais beaucoup plus lucratives que la récupération. Il avait parfaitement honoré la commande que lui avait passée Vincie. Une Ford Transit blindée, achetée à un cinglé qui jouait au groupe paramilitaire avec quelques copains. Et surtout, il leur avait trouvé un lance-grenades multiple MGL Milkor, le XRGL, dernier modèle en date avec son chargeur six projectiles, complété d'une caisse de grenades 40 mm basse vitesse. Tout ce matériel avait son prix, mais Vincie avait eu carte blanche et le compte en banque qui allait avec. Vasquez avait cru bon de lui préciser qu'il s'agissait de sa plus belle commande de l'année.

Cent cinquante mille dollars.

Quand il avait vu Moretti sortir de la Subaru, le vernis de sa belle assurance s'était un peu craquelé. Il avait reconnu le mafieux. Comme tout le monde, il le croyait toujours à Pélican Bay. Mais les deux malles que Moretti tenait avaient eu vite fait d'effacer les doutes que cette soudaine apparition avait pu éveiller. Moretti avait posé les deux attachés cases au sol, à ses côtés. Il en avait pris un, l'avait déverrouillé, avait soulevé le couvercle et avait demandé à Vincie de l'apporter à Pedro. Le Mexicain s'en était emparé et avait regardé les billets avec un sourire extatique. Il avait posé la mallette sur le capot de la camionnette Ford et fait signe à ses trois hommes de le rejoindre pour admirer les sept cent cinquante billets de cent dollars.

Moretti avait alors soulevé la seconde mallette, qu'il avait ouverte sans se presser, avec des gestes posés, et il en avait sorti le pistolet-

mitrailleur H&K, prolongé d'un réducteur de son. Il avait vidé le chargeur sur les quatre crétins absorbés par la contemplation des billets. Les autres n'avaient rien vu venir. Ils n'avaient peut-être même pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Ils étaient morts, cisailés par l'essaim quasi silencieux des 9 mm Parabellum, en contemplant la seule chose qui les intéressait probablement dans la vie : le fric.

Et c'était ce même fric qui les avait tués.

Depuis leur départ de la décharge, Moretti et Vincie n'avaient pratiquement pas échangé un mot, plongé chacun dans ses réflexions. Moretti avait passé des années à se demander comment, une fois sorti de Pélican Bay, il ferait payer les trois enfoirés qui, chacun à sa manière, avaient scellé son sort. Pas un jour sans qu'il pense à eux, à la manière dont il s'occuperait d'eux, hésitant entre une exécution pure et simple, des séances de tortures épouvantables avec la mort comme délivrance ou des actions spectaculaires, dévastatrices. Incapable de trancher, il avait fini par se décider pour un compromis. Pour cette salope de Ramirez, ce serait un enlèvement, suivi d'une petite séance de sévices et d'une exécution en bonne et due forme, une balle dans la tête. Paneta, lui, aurait droit à la formule en deux parties – pour l'instant, il n'avait eu que l'entrée. Pour ce qui était de cet enculé de juge, cette pourriture qui l'avait envoyé à Pélican Bay, Moretti voulait du spectaculaire, quelque chose qui fasse monter l'adrénaline, avant le bouquet final chez Paneta.

Jusqu'ici, le bilan de sa *vendetta* était mitigé, il était bien obligé de le reconnaître. Était-ce pour cela qu'il sentait la fièvre retomber, insensiblement ? Pour cette raison que la rage qui s'était accumulée en lui en prison, et qu'il pensait intacte en sortant, ressemblait de plus en plus à un nuage de vapeur un peu tiède ?

Possible. Plus les heures passaient, et plus il songeait déjà à la suite de ses projets, beaucoup plus importants à ses yeux que l'existence des trois crétins qu'il s'était juré d'éliminer.

Pourtant, il irait jusqu'au bout. Par principe. Car, plus que jamais, Giuseppe Moretti restait un homme de principes.

L'agent Steven Gagosian avait hâte que cette foutue mission se termine. Demain, à la même heure, il serait dans un avion avec sa petite famille. Direction l'Europe, le sud de la France, où il allait passer trois semaines. Ses premières vraies vacances depuis deux ans, à dix mille kilomètres de ses supérieurs. Il avait obtenu son samedi après-midi pour aider Gwen, sa femme, à préparer les affaires, mais on l'avait appelé d'urgence pour cette histoire d'entrepôt à la con. Il était

bien conscient qu'on lui faisait payer ainsi, assez mesquinement, son lointain voyage.

Tout ça parce que la poule de Paneta, ordure et mafieux notoire, était allée deux fois de suite chez le coiffeur. Si la première séance était des plus classiques, la seconde n'avait pas été de tout repos : la voiture qui transportait la jeune femme avait été mitraillée en pleine rue, on avait enlevé la fille et on l'avait emmenée dans cet entrepôt où elle avait eu droit à une coupe un peu spéciale. Personne, évidemment, ne s'attendait à ce que les rigolos qui avaient fait cette sale blague à Paneta soient encore sur place.

L'entrepôt, qui était d'ailleurs en réalité une ancienne usine, se trouvait au 6161 du Santa Monica Boulevard, à l'angle d'El Centra Avenue, juste à côté d'une immense boutique de prêt-à-porter branchée. C'était un grand rectangle en brique assez disgracieux d'environ mille mètre carrés, avec sur tout le tour, à environ six mètres du sol, des baies vitrées qui montaient jusqu'au toit et permettaient au soleil d'inonder de lumière l'intérieur du bâtiment. On avait contacté le propriétaire. Il disait avoir loué pour vingt-quatre heures à une société de production, pour les besoins d'un film porno. Il n'avait pas très bien compris ce que le réalisateur et surtout les acteurs allaient pouvoir faire dans ce grand machin vide, mais le paiement cash et en liquide des dix mille dollars de la location, plus un chèque de caution de cinq mille dollars supplémentaires avaient eu raison de toutes ses questions. Le F.B.I., moins crédule, avait fait une recherche sur la société de production et découvert qu'elle avait été créée trois mois plus tôt et possédait toutes les caractéristiques d'une boîte fantôme.

Pour cette mission, on avait confié à Gagosian quatre véhicules et neuf hommes. Ils étaient dix en tout, deux binômes et deux trios. Gagosian était évidemment avec son partenaire, Ralph Simons, plus bougon que jamais : cela faisait deux semaines qu'il essayait d'arrêter de fumer. Gagosian commençait à regretter ses Winston, qui empuantissaient leur Ford Crown Victoria.

L'entrepôt comptait trois accès : une grande porte basculante devant, sur le boulevard, une autre, de taille standard, sur sa gauche, et une autre encore sur le côté du bâtiment, à l'arrière, qui donnait sur un parking. Il y avait aussi quelques places de stationnement à l'avant. Gagosian avait fait apporter une échelle télescopique grâce à laquelle ils avaient déjà pu se faire une idée de ce qui les attendait à l'intérieur : un immense espace vide avec, sur le côté, aussitôt à gauche en entrant, une enfilade de pièces – des sanitaires, des vestiaires, personnels et collectifs, une cuisine, deux chambres, deux salons avec tout le confort. Tout cela était consigné clairement sur le

plan qu'on avait remis à Gagosian.

Ce qui ne figurait pas sur le plan, c'était la table et ses deux chaises, au milieu du grand vide. Et les deux cadavres, deux corps disloqués sur le béton du sol, réunis dans la même mare de sang. Dans ses jumelles Tasco, Gagosian avait aussi aperçu par terre des étuis de 9 mm Parabellum et des grosses mèches de cheveux blonds. En revanche, aucune trace d'êtres vivants. À moins que les assassins des deux cadavres, qui étaient aussi peut-être les ravisseurs de la copine de Paneta, soient en train de faire la sieste dans une des chambres, de regarder la télé dans un des salons ou de prendre une douche dans une des salles de bains...

Dire qu'on lui faisait perdre son samedi pour ça ! N'importe quel stagiaire aurait pu se charger de ce boulot. Tout était déjà froid, ici – aussi froid que les deux macchabées qui faisaient trempette dans l'hémoglobine.

Gagosian avait posté une voiture et trois hommes à la porte de derrière. Un véhicule attendait sur le boulevard, prêt à prendre en chasse d'éventuels fuyards. Et les deux autres voitures bloquaient les deux issues de devant. Mais, encore une fois, ces précautions étaient inutiles : il n'y avait plus aucun danger. Quelqu'un avait déjà fait le ménage à l'intérieur. Qui, ça c'était un autre problème...

Gagosian se tourna vers Ralph, qui mâchouillait à s'en faire craquer les mâchoires un chewing-gum à la nicotine.

— On prend quelle porte ? Celle de devant ou celle de derrière ?

Ralph se contenta de hausser les épaules.

— Devant, alors, décida Gagosian.

Son Glock 23 en main, il s'approcha de la porte métallique, pensant de nouveau à la France, au soleil de la Méditerranée, au pastis au bord de la piscine, au crissement des cigales...

Le paradis.

Il poussa le battant métallique, à tout hasard, et il sentit que la porte s'ouvrait sans résistance. Il poussa à fond. Il eut à peine le temps d'entendre comme un sifflement, et le monde explosa dans un déferlement de feu qui s'apparentait plus aux flammes de l'enfer qu'au soleil du paradis.

Mack Bolan sortit de chez le juge Wellington. Il avait passé un moment intéressant avec cet homme d'une intelligence rare, mais il n'avait rien appris de vraiment nouveau, rien qui puisse en tout cas lui servir pour retrouver Moretti. À présent, il hésitait sur la suite des opérations. Il pouvait rester ici, chez le juge, ou à proximité, et

attendre l'éventuelle visite de Moretti. Il pouvait aussi aller voir du côté de chez Paneta. Il ne savait pas. Il manquait un peu de visibilité, et il n'aimait pas ça.

Quand il descendit les marches du perron de la maison, il vit trois hommes en compagnie de l'agent Bennett. Trois autres agents du Bureau, cela ne faisait aucun doute. Comme il n'y avait pas de nouveau véhicule, il en déduisit qu'il devait s'agir des hommes de la camionnette Chrysler et sans doute du partenaire de Bennett, la BMW étant vide. Ils étaient en grande discussion et semblaient très agités. Ils se turent tout net en voyant le Guerrier.

Celui-ci se crispa légèrement. C'était un euphémisme que de dire que l'Exécuteur n'était pas en odeur de sainteté avec les autorités du pays, à tous les niveaux. Beaucoup rêvaient d'ajouter son nom à leur tableau de chasse – et d'épingler à côté celui de Hal Brognola en raison du lien étroit qui les unissait. À chaque fois qu'il devait les côtoyer, il ne pouvait faire autrement que se méfier et rester prudent.

— Un problème, messieurs ? lança-t-il d'un ton dégagé.

— Rien qui vous regarde, j'en ai peur.

L'agent qui lui avait répondu, un grand type au teint bronzé et aux cheveux argentés, avait les yeux cachés derrière des lunettes de soleil réfléchissantes. Bolan sentit qu'il devait être habitué à ce qu'on ne lui réponde pas et à ce qu'on ne discute pas ses ordres ; habitué aussi à ce que les gens soient intimidés, face à lui. Bolan, lui, était cuirassé. Il décida même de titiller un peu ce crétin.

— Ah oui ? Et pourquoi ça ?

L'autre, qui était déjà revenu à ses copains, se figea. Il devait lui sembler inconcevable que quelqu'un à qui il avait signifié son congé revienne à la charge. Il se tourna vers le Guerrier, ôta ses lunettes et planta un regard gris plus tranchant qu'une lame de couteau dans les yeux de Bolan. Celui-ci esquissa un grand sourire, aussi faux que la ceinture Gucci qui tenait le pantalon de l'agent.

— On peut savoir qui vous êtes ?

— Un ami du juge Wellington, expliqua Bolan en s'approchant du petit groupe. Vous le savez, vous étiez dans la voiture, tout à l'heure, quand je suis arrivé. Et vous, qui êtes-vous ?

Le visage du Terminator se crispa insensiblement et il croisa le regard de Bennett, qui se contenta de baisser les yeux. Bennett ne devait pas rigoler tous les jours, avec un partenaire pareil. Et puis, contre toute attente, ce dernier tendit la main à Bolan, un début de sourire aux lèvres.

— Agent Spécial Riverson. Je serais prêt à parier que vous êtes avocat. Il n'y a que ces casse-couilles d'avocats pour avoir un tel

aplomb.

— John Belasko, répondit Bolan en lui serrant la main. Vous n'êtes pas trop loin. Il se passe quelque chose en rapport avec James ? Il m'a dit que vous étiez là pour le protéger, mais il n'a pas su me dire pourquoi. Il paraît que c'est... top secret.

Riverson hocha la tête.

— En effet. Mais nous venons d'apprendre qu'une sale affaire venait de se produire, dans Hollywood. Trois de nos collègues ont trouvé la mort. Et deux sont grièvement blessés.

— Trois morts ? répéta Bolan. Bon sang, que s'est-il passé ?

— On n'a pas tous les détails. C'est arrivé il y a moins d'une heure. Un entrepôt piégé. Visiblement, l'équipe a ouvert la porte et tout a explosé.

Riverson se tourna vers un des agents, de type mexicain, qui semblait particulièrement effondré.

— Raul... enfin, l'agent Esteban est le beau-frère d'une des victimes, Steven Gagosian.

Esteban secoua la tête.

— Il devait partir demain en vacances avec Gwen et les enfants, expliqua-t-il. Trois semaines en France. Il ne parlait que de ça...

Il secoua de nouveau la tête.

— C'est le patron qui lui a collé cette histoire d'entrepôt cet après-midi. Steve m'a appelé, il était furax. Il était rentré à la maison pour aider Gwen à préparer les bagages, mais Cornwell a insisté pour qu'il reprenne du service et aille s'occuper de cet endroit. Une histoire d'enlèvement bidon, ou je ne sais quoi.

Bolan fronça les sourcils.

— Un enlèvement bidon ?

Riverson intervint de nouveau.

— Écoutez, monsieur... Belasko, on va s'en tenir là. Nous venons de perdre des collègues, des amis. Vous comprenez certainement...

Bolan comprit surtout qu'il valait mieux ne pas insister. Mais la mention de cet enlèvement avait éveillé un écho en lui. Au même moment, alors qu'il saluait d'un geste le quatuor du F.B.I., il sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Il le sortit et vit un numéro familier sur l'écran. Il s'éloigna vers sa voiture.

— Hal ? Est-ce que par hasard tu m'appelleras pour la mort de trois agents du F.B.I. ? Une explosion dans un entrepôt ?

— Tu es au courant ?

— Par les cerbères qui surveillent la maison du juge Wellington,

oui. Ils sont sous le choc.

— Et malheureusement, on en est à quatre morts, maintenant.

Bolan regarda vers les quatre agents, à côté de la BMW, et grimaça. Il s'installa au volant de sa voiture.

— Plutôt lourd, comme bilan.

— Très lourd, oui. Et on a la confirmation de ce que l'on soupçonnait : c'est bien Moretti qui est derrière tout ça. Belinda Wells, l'amie de Paneta, est réapparue il y a quelques heures. Elle a raconté son histoire, expliqué que son ravisseur était Giuseppe Moretti – qui ne l'aurait enlevée que pour lui tondre les cheveux, symboliquement, comme on l'a fait à certaines femmes en Europe, après la Seconde Guerre mondiale. Ce type est un dément. Ce que Moretti n'avait peut-être pas prévu, c'est que Mlle Wells connaissait l'endroit où il l'a retenue seulement quelques instants. Quand le F.B.I. s'est présenté chez Aldo Paneta, suite au massacre de son chauffeur et de son garde du corps, il leur a livré l'adresse de l'entrepôt. Une équipe de quatre voitures a été envoyée sur place. Mais ça s'est mal passé...

— Qu'est-il arrivé ?

— Les trois portes de l'entrepôt étaient piégées. Un des agents en a ouvert une, apparemment sans trop de précaution, et tout a explosé. On ne sait pas encore quel genre de charge et quel type de dispositif ont été utilisés. Ah ! et il y avait deux cadavres à l'intérieur du bâtiment.

— Moretti ?

— Pas lui, non, mais deux types qui portaient la nouvelle signature de ce salaud. Abattus à bout portant par une rafale de pistolet-mitrailleur. Le fait de devoir garder le secret sur l'évasion de Moretti commence à devenir problématique. Quand Paneta a parlé de lui au F.B.I., on lui a gentiment fait comprendre que sa copine avait dû mal saisir, que Giuseppe Moretti était en ce moment même dans la prison de Pélican Bay. Les hommes qui se sont présentés chez lui ne savaient rien de l'évasion. Pas plus que les agents qu'on a envoyés visiter cet entrepôt. S'ils avaient eu toutes les cartes en main, et au moins su à quel genre de fou dangereux ils avaient affaire, ils auraient été plus prudents...

Bolan hocha la tête. Devant lui, les quatre hommes du F.B.I. continuaient de discuter sur ce qui venait de se passer. L'un d'eux venait d'allumer une cigarette et tirait dessus comme un malade. Il était clair qu'ils n'avaient pas été informés de la raison pour laquelle ils planquaient devant chez le juge Wellington. Le mot d'ordre était de cacher la nouvelle aussi longtemps que possible. Mais ils sentaient qu'il se passait quelque chose.

Le regard du Guerrier se porta sur une camionnette qui venait d'apparaître au bout de la rue et roulait lentement dans sa direction. Un Ford Transit bleu marine. Il baissa les yeux sur son téléphone, songeur.

Que devait-il faire, maintenant ? Un coup de frein, suivi du bruit d'une porte latérale qui s'ouvrait brusquement, le sortit de ses pensées. Bolan leva la tête. Il eut à peine le temps d'entrevoir le canon d'un pistolet-mitrailleur qui se mit à vomir en silence ses projectiles. De façon irréaliste, le Guerrier vit les quatre agents s'écrouler, touchés pour certains au visage et au cou. Il se pencha pour sortir le Desert Eagle de la boîte à gants et ouvrit la portière de la Toyota. S'abritant derrière, il braqua le gros pistolet vers l'ouverture au moment où un autre canon apparaissait, expulsant dans une flamme un projectile en direction des fenêtres du juge.

Un autre projectile jaillit du lance-grenades en même temps que Bolan tirait. Une explosion retentit à l'intérieur de la maison. La balle du Guerrier se perdit dans l'arrière de la camionnette, sans résultat puisqu'une autre grenade jaillit au moment où la précédente explosait. L'arme vomissait ses projectiles à une cadence de deux grenades par seconde. Bolan dirigea son arme vers le chauffeur du Ford et tira. Malgré la puissance du Desert Eagle, le pare-brise résista. Il tira de nouveau, sans plus de résultat.

Une cinquième grenade explosa à l'intérieur de la maison du juge. L'Exécuteur dirigea de nouveau le gros pistolet vers l'intérieur de la camionnette. Le lance-grenades venait d'expulser un sixième projectile, et la porte coulissante se ferma brusquement en même temps que le véhicule bondissait en avant.

Bolan vida ce qui restait de balles dans son chargeur en direction du Ford qui passait devant lui, puis s'éloignait. Il regarda en direction de la maison de Wellington.

Devant, quatre corps étaient étalés sur le trottoir.

La maison, elle, était en flammes.

Un vrai carnage.

CHAPITRE X

L'hésitation de Mack Bolan dura moins d'une seconde. Une seconde durant laquelle son ordinateur interne eut le temps de se livrer à toute une série d'évaluations.

D'abord, il y avait les quatre hommes étalés sur le sol. Aucun ne bougeait. Bolan refusait l'idée même qu'ils aient pu être tous tués, sous ses yeux, sans qu'il ait pu intervenir. Ils portaient probablement des gilets, comme Bennett. Mais le tireur avait visé la partie supérieure du buste...

Le juge, ensuite. Sauf erreur, c'était six grenades qu'on avait balancées chez lui depuis l'intérieur de la camionnette. Une épaisse fumée, mélange de poussière et de suie, s'échappait de ce qui restait de la grande fenêtre du salon en bow-window donnant sur l'avenue. Tout dépendait de l'endroit où se trouvait Wellington lorsque les grenades avaient explosé – s'il était dans le salon, il n'avait eu aucune chance.

Enfin, la camionnette. Un Ford Transit bleu, immatriculé en Californie, qui roulait à pleine vitesse en direction du West Sunset Boulevard.

Bolan prit sa décision.

Il sortit son téléphone et composa le raccourci d'un numéro en même temps qu'il faisait démarrer son moteur et effectuait un demi-tour dans un hurlement de pneus. Il fit ensuite rugir son moteur tandis qu'il se lançait à la poursuite de la camionnette bleue. Elle était à une centaine de mètres devant lui.

— Striker ? fit la voix de Brognola.

— Hal, je n'ai pas beaucoup de temps. Ça vient de canarder à coups de pistolet-mitrailleur devant chez le juge. J'ai peur qu'il y ait des agents touchés. Je...

Il aperçut la camionnette qui tournait sur la droite, dans le West Sunset Boulevard. Il ignorait si le conducteur du Ford l'avait repéré.

— Striker ?

— Oui, je suis toujours là. Envoie des secours là-bas. Pour ce qui

est du juge, j'ai peur qu'il y ait encore plus de casse : ces enflures ont carrément canardé sa maison au lance-grenades. Je...

Il arrivait au carrefour où la camionnette avait tourné sur la droite. Il fut contraint de ralentir. La main plaquée sur le Klaxon, il se força un passage en obligeant une grosse Range Rover, et la Mustang qui la suivait, à lui laisser la priorité. Il se retrouva sur la grande avenue, chargée d'une circulation assez dense dans les deux sens. Il aperçut la camionnette, loin devant, qui était visiblement parvenue à slalomer entre quelques véhicules.

Il récupéra le téléphone sur le siège passager.

— Hal, tu es toujours là ? demanda-t-il.

— Toujours là, oui. On est en train d'appeler secours et renforts. Que se passe-t-il ?

— J'essaye de suivre la camionnette. Je te laisse le signalement : Ford Transit bleu marine, plaque californienne. Je n'ai rien de plus pour l'instant. Je vais essayer de... Merde !

— Mack ?

Mais Bolan avait de nouveau laissé tomber son portable sur le siège passager. Il freina de toutes ses forces et évita à quelques centimètres près la Hyundai qui le précédait. Devant eux, à une cinquantaine de mètres, une explosion venait de soulever l'avant d'une voiture, l'envoyant percuter d'autres véhicules. Il s'ensuivit une cacophonie de freinages, de froissements de tôle, de Klaxon, dominée un court instant après par une nouvelle explosion.

Bon sang ! Ces malades étaient en train de semer des grenades sur la chaussée pour bloquer la circulation – et aussi, imagina Bolan, pour empêcher quiconque de les suivre. Les vies humaines n'avaient aucune espèce de valeur pour ces malades. Il en avait eu un premier aperçu un peu plus tôt devant chez le juge, quand l'occupant de la camionnette Ford, à l'arrière, avait vidé le chargeur de son pistolet-automatique sur des hommes désarmés, avant de balancer six grenades chez le juge. Ce coup-ci, ces ordures s'en prenaient à des innocents, en pleine rue, au hasard.

Le Guerrier descendit de sa voiture. Il vit la camionnette bleue qui tournait sur la droite et sortait de son champ visuel. Ces salauds avaient réussi leur coup. Ils avaient complètement bloqué le boulevard et pouvaient maintenant tranquillement prendre la fuite. Il donna un coup de poing rageur sur le toit de la Toyota.

Il regagna l'intérieur de la voiture et récupéra son téléphone. Hal Brognola était toujours en ligne.

— Striker, c'est toi ? fit la voix du Fédéral. Ça va ? Que s'est-il passé, bon sang ? Tous ces bruits... on n'y comprenait rien, ici.

Bolan lui expliqua rapidement.

— On dirait que Moretti monte en puissance, maugréa le numéro Un du *Justice Department*. Je n'ai toujours pas de nouvelles du juge et des agents du F.B.I... Mais si jamais il y a des victimes là-bas, et aussi là où tu te trouves, il va être difficile de cacher plus longtemps la cavale meurtrière de Moretti. Et lorsque les médias s'empareront de cette histoire, on aura droit à une crise majeure – qui risque de remonter jusqu'au Président. Et je ne parle pas de moi...

L'Exécuter resta silencieux. Il pensait à Wellington, aux quatre agents qui étaient sans doute morts, ou gravement blessés. Il était furieux contre lui-même. Il se reprochait de ne pas être resté chez le juge – il savait pourtant que Moretti lui rendrait visite, tôt ou tard. Mais qu'aurait-il pu faire face aux grenades dont le mafieux avait arrosé le salon du juge ? Sans doute pas grand-chose. Il aurait été pris par surprise et il y serait peut-être même passé. Là, il était toujours en vie et donc en mesure de traquer l'autre enflure et de le mettre définitivement hors d'état de nuire.

— Écoute, Hal, je crois savoir à qui M. Moretti va réserver sa prochaine visite. Et cette fois, je serai là pour l'accueillir. Voici ce que j'aimerais que tu fasses pour moi...

Vincenzo Salito suivait l'itinéraire qui avait été soigneusement préparé à l'avance. Il avait les mains crispées sur le volant. Crispées à s'en faire péter les phalanges. Il y avait la tension, bien sûr, la peur, mais surtout la rage qui bouillonnait en lui et menaçait de le faire exploser.

Il haïssait Giuseppe Moretti. Ou plutôt, il haïssait le malade mental qui se trouvait à l'arrière de la camionnette, un malade mental qui avait le nom de Giuseppe Moretti, qui avait son physique et sa voix, mais qui n'avait plus rien à voir avec l'homme à qui il avait juré fidélité et pour ainsi dire fait don de sa vie. Moretti n'avait rien d'un patron facile. Il était intransigeant, trop rigide, disaient certains. Il ne tolérait pas les écarts et savait se montrer impitoyable envers ceux qui s'écartaient de la ligne qu'il avait tracée. Mais jamais il n'avait recours à la violence de façon gratuite.

Alors qui était vraiment le fou sanguinaire qu'il avait aidé à s'évader de Pélican Bay ? Depuis sa sortie, Giuseppe semblait prendre un certain plaisir à assassiner de sang-froid, avec une violence inouïe, tous ceux qui se trouvaient sur son chemin et pouvaient, d'une manière ou d'une autre, contrarier ses projets. Il y avait eu John Redbull, un des hommes qui lui avaient permis de réussir son évasion de Pélican Bay. Le chauffeur et le garde du corps de Paneta. Vito et

Stefano, qui les avaient aidés à enlever Belinda Wells. Pedro Vasquez et ses hommes, à Buena Park. Et aujourd'hui, les agents du F.B.I. postés devant la maison du juge, qui avait lui-même été atomisé à coups de grenades... Le bilan était lourd. La *vendetta* ciblée que Vincie avait soigneusement préparée pour son patron pendant que celui-ci était en prison prenait l'allure d'un massacre à grande échelle, qui lui laissait un goût désagréable dans la bouche.

Et maintenant ?

Normalement, ce devait être le dernier acte : Aldo Paneta, qui selon Giuseppe était à l'origine de ce qui lui était arrivé. Depuis le début, Vincie avait des doutes sur la culpabilité de Paneta – il avait d'ailleurs reçu des informations qui semblaient prouver qu'on avait voulu faire croire à sa trahison. Il avait parlé de tout cela à Giuseppe, mais celui-ci n'avait rien voulu savoir. C'était Paneta qui l'avait vendu aux Fédéraux, Paneta qui avait pris sa place, Paneta qui devait mourir.

Vincie s'engagea dans le parking où les attendait un nouveau véhicule, au troisième niveau. Une idée, qui ne l'avait jamais effleuré jusque-là, venait de s'imposer à lui comme un coup de massue, lui coupant presque le souffle. S'il avait toujours respecté son patron, il n'avait jamais eu peur de lui. Ils avaient des relations de hiérarchie basées sur la confiance, le respect, mais en aucun cas la peur. Pourtant, Vincie se demandait à présent quels projets Giuseppe avait vraiment pour lui ? Allait-il lui verser les trois millions de dollars promis sitôt qu'ils en auraient terminé, juste avant que leurs chemins se séparent ? Ou bien cette récompense promise de longue date allait-elle être remplacée par des balles 9 mm tirées à bout portant ?

Vincie était incapable de décider. Mais la crainte nouvelle qui enflait en lui, bien trop tangible, était la preuve que le danger était réel.

— Comme d'habitude, Tony.

Installé à l'arrière de la BMW, Vito Calpone croisa le regard d'Antonio Vespiani, son chauffeur et homme à tout faire. Cela faisait maintenant plus de deux ans qu'Antonio l'amenait tous les mardis en tout début de soirée chez Bonito, un restaurant italien de Las Palmas Avenue.

Calpone avait bien conscience que pour certains, avec cette habitude, il singeait Giuseppe Moretti. Avant de se retrouver derrière les murs infranchissables de Pélican Bay, Moretti se rendait également tous les mardis chez Bonito, mais au déjeuner, et il y mangeait toujours des *linguine alle vongole*, les meilleures de Californie, affirmait-il. C'était d'ailleurs au Bonito's qu'il avait été arrêté. Si

Calpone avait choisi le même jour – mais pas la même heure – pour dîner dans ce restaurant napolitain, c'était à cause du plat du jour : les *linguine alle vongole*. Était-ce sa faute s'il adorait ces pâtes, qui lui rappelaient son unique voyage en Italie, à Naples, des années plus tôt ? Était-ce sa faute si les *linguine alle vongole* étaient depuis toujours ou presque le plat du jour le mardi, chez Bonito, et qu'elles étaient aussi d'un avis quasi unanime les meilleures de la ville, voire du pays ?

Non, évidemment. Mais s'il voulait être totalement honnête, il devait reconnaître que ces pâtes aux fruits de mer, en plus du plaisir gustatif qu'il en tirait, avaient valeur de symbole.

Le symbole de sa réussite, de son pouvoir.

Officiellement, ça n'était pas lui qui se trouvait à la tête de la Famille D'Amato. C'était Aldo Paneta. La chute surprise de Moretti l'avait mis à une place qu'il avait longtemps lorgnée avec convoitise, pour ensuite s'en désintéresser. Depuis le succès inattendu de *The Hell Executioner* (« L'Exécuteur de l'Enfer ») et la réussite que connaissait depuis Doom Productions, les activités criminelles de la Famille étaient passées pour lui au second plan. Moretti l'avait déjà compris quand, juste avant son arrestation, il avait chargé Paneta de s'occuper de cet hôtel français : il voulait tester celui qui était longtemps resté son petit favori, quitte à le mettre sur la touche s'il ne lui donnait pas satisfaction. Il n'avait pas prévu qu'une intervention du F.B.I. viendrait contrarier ses plans, l'envoyant pour plusieurs années derrière les barreaux.

Moretti était persuadé que c'était Paneta qui l'avait trahi. Paneta, lui, n'avait toujours pas compris ce qui s'était passé. Quant à Calpone, il était le seul à connaître la vérité.

La Famille D'Amato possédait trois activités écran pour abriter ses branches criminelles : la société Doom Productions, un petit réseau de magasins d'usure et quatre sex-shops. Chacune de ces branches « légales » avait son dirigeant, qui était aussi en charge d'une branche « illégale ». Du temps de Moretti, Paneta dirigeait Doom Productions et tout le racket. Vito Calpone était son second dans les deux cas, même si dans les faits, c'était qui dirigeait le racket. Le succès de la maison de production avait tourné la tête à Paneta, que plus rien d'autre n'intéressait, à commencer par les à-côtés du métier – les paillettes, les grandes soirées avec stars et jolies filles, etc. Du coup, il avait laissé Calpone prendre les rênes des activités de racket, puis après le départ de Moretti, celles de la Famille. L'accord était plus ou moins tacite, entre eux : aux yeux des autres, c'était Paneta qui dirigeait la Famille ; dans la réalité, c'était Calpone.

Tout le monde y trouvait plus ou moins son compte.

La voiture s'arrêta devant chez Bonito. L'endroit se trouvait à une dizaine de minutes des bureaux de Doom Productions. Tony contourna le véhicule pour venir ouvrir à Calpone, qui descendit de la voiture et le laissa aller stationner la BMW dans le parking voisin. Calpone fit son entrée dans le restaurant. La décoration vaguement rustique ressemblait à celle de centaines d'autres restaurants italiens à travers le monde. Un poste de télévision, accroché au mur, diffusait un match de football. Gianni, le patron, qui fixait l'écran, s'en détourna pour venir accueillir Calpone. Dégarni, bedonnant, Gianni était à peine plus grand que lui.

Calpone prit la même place que d'habitude, sur le côté, au fond, contre le mur. Il accaparait une table de quatre, mais Gianni ne pouvait pas refuser ce privilège à Calpone. Le prix n'était pas si élevé pour bénéficier d'un traitement privilégié dans la politique de racket que pratiquait la Famille D'Amato avec la quasi-totalité des restaurants de cuisine européenne d'Hollywood.

Tony le rejoignit quelques instants plus tard et s'installa à son côté. Ils ne s'adressaient pratiquement pas la parole pendant le repas, en général, sauf pour échanger quelques banalités. Il n'était jamais question de travail, que ce soit de Doom Productions ou de la Famille D'Amato. Sans qu'on ait à lui demander quoi que ce soit, Gianni apporta sur la table des *gressini* au cumin, des olives à l'ail et une bouteille de vin blanc toscan. Il servit Calpone. Tony, lui, n'eut droit qu'à du Coca Cola.

Quelques minutes plus tard, les deux assiettes de pâtes arrivèrent, et Calpone sentit comme toujours la salive lui emplir la bouche. Il noua sa serviette autour du cou. Se penchant au-dessus de l'assiette, et des pâtes fumantes, il s'imprégna du savant parfum qui s'en dégageait. Il avait l'impression de voyager.

— Vito ?

Il était surtout sensible aux arômes maritimes, qui se mêlaient délicatement aux herbes, à l'huile d'olive et à...

— Vito ?

Calpone se tendit. Tout le monde savait qu'il ne fallait *absolument* pas le déranger lorsqu'il était chez Bonito – surtout lorsqu'il avait devant lui ses *linguine alle vongole*. *Sous aucun prétexte* il ne fallait venir troubler son rituel du mardi. Un serveur du restaurant, un nouveau, avait été viré sur-le-champ pour avoir eu le malheur de lui demander en cours de dégustation si tout se passait bien.

Levant les yeux, Calpone reconnut Andy Velozio, un de ses lieutenants.

— Je... je suis désolé de te déranger, Vito, mais... mais il faut

vraiment que je te parle.

— *Maintenant*, Andy ?

Veloizio hocha la tête. Andy était un gars sérieux. Pas une flèche, mais un gars sérieux, qui suivait fidèlement Calpone depuis bientôt près d'une dizaine d'années. S'il était là, c'est qu'en effet quelque chose se passait.

— Assieds-toi, Andy, dit Calpone en désignant la chaise qui lui faisait face.

L'autre se troubla un peu plus.

— Je... je veux pas te déranger.

— Tu m'as déjà dérangé, répliqua Calpone d'un ton sec.

Il leva la main, et Gianni se matérialisa dans la seconde à côté de la table.

— Apporte-lui la même chose, dit-il, avant de reporter son regard vers Veloizio : Je t'écoute.

Il prit sa fourchette, la plongea dans les pâtes et la fit tourner. Il enfourna le tout, les yeux fermés. C'était parfait. Soudain, alors qu'il avalait les *linguine*, il s'avisa que Veloizio n'avait toujours rien dit. Il leva la tête.

— Vas-y, bon sang ! Accouche !

— C'est... c'est Moretti, Vito.

Calpone, qui tournait de nouveau sa fourchette dans les pâtes, ralentit son mouvement.

— Qu'est-ce qu'il y a, avec Moretti ?

— Il... il n'est plus à Pélican Bay.

Cette fois, Calpone posa sa fourchette. Il fronça les sourcils.

— Il n'est pas censé sortir dans quelques jours ?

— Si, mais... il semblerait qu'il se soit évadé.

Calpone sentit un mélange d'agacement et de colère l'envahir. Qu'est-ce que c'étaient que ces conneries ?

— Tu sais très bien qu'on ne s'évade pas de Pélican Bay, Andy.

— Je sais, patron, je sais. Mais depuis hier, il se passe des choses. Il y a des infos, des rumeurs, des bruits... Et là, ça se précise sérieusement. La copine d'Aldo aurait été enlevée, son chauffeur et un de ses gardes du corps butés... Le juge qui avait jugé Moretti a été atomisé à la grenade, lui et quatre agents du F.B.I. Et la fédérale qui était venue le coffrer ici même...

Veloizio regarda autour de lui.

— ... eh bien, il semblerait qu'elle ait eu des embrouilles.

Il observa un moment de silence.

— Voilà, patron. Je me suis dit qu'il valait mieux que je vous prévienne, parce que là, ça devient chaud. Aldo aurait eu des infos venues de la prison, comme quoi Moretti se serait fait la malle. Il aurait échangé sa place avec un type qui lui ressemble comme un double. Un so... Un so...

— Un sosie ?

— Oui, c'est ça.

Calpone poussa un long soupir, comme s'il avait retenu son souffle sans s'en rendre compte.

— Bon Dieu ! Tu as bien fait de venir, Andy. Tu as bien fait.

Gianni apporta l'assiette de Velozio. Il fronça les sourcils en voyant que Calpone, tout comme son voisin, n'avaient pratiquement pas touché à ses *linguine*. Il hésita, puis posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Il y a un problème ? Elles... ne sont pas bonnes ?

Calpone leva la tête vers lui. Il était comme hébété.

— Hein ? Si, si, c'est parfait. Comme toujours. C'est juste que je viens d'apprendre une drôle de nouvelle. Oui, une drôle de nouvelle.

Il avait imaginé de nombreux scénarios, des plus optimistes aux plus pessimistes, des plus raisonnables aux plus absurdes, mais dans aucune de ces projections il n'avait envisagé la possibilité que Giuseppe Moretti puisse s'évader de Pélican Bay. Elle ne l'avait même pas effleuré. C'était typiquement le genre d'idée farfelue qu'on retrouvait dans les films pour débiles mentaux grâce auxquels Doom Productions engrangeait les millions.

Sauf qu'ici, apparemment, la fiction était devenue réalité.

Calpone n'avait rien à craindre, il le savait. Jamais Moretti ni Paneta n'iraient le soupçonner de quoi que ce soit. Il était le gnome servile et malléable, inoffensif, quasiment invisible. Impossible pour eux de concevoir qu'il les avait piégés, manœuvrant tout en finesse pour que Moretti se retrouve entre les mains de la justice et Paneta accusé de trahison, le crime suprême.

Qu'ils s'entretuent, et quelle que soit l'issue de l'affrontement, il n'y aurait qu'un gagnant, au bout du compte : lui.

CHAPITRE XI

Mack Bolan se trouvait dans une des *safe house* californiennes du Black Warriors Ranch, une petite maison discrète noyée parmi des centaines d'autres dans le quartier de Manhattan Beach.

L'ami Herman lui avait donné cette adresse aussitôt après la chasse avortée qui avait suivi l'attaque du domicile du juge Wellington. Le Guerrier s'y était installé, tâchant comme il pouvait de contenir l'impatience qui bouillonnait en lui. À la volonté de débarrasser la surface de la Terre d'un certain nombre de nuisibles s'était ajoutée la détermination de venger le juge Wellington et tous les agents fédéraux qui avaient perdu la vie dans cette histoire.

La nuit était tombée quand, moins d'une heure et demie après son arrivée dans la maison de Dufour Street, une perpendiculaire au Manhattan Beach Boulevard, une jeune femme blonde, en tailleur strict, les cheveux tirés en chignon sur la nuque, se présenta à la porte. Elle portait un grand sac et une mallette, qu'elle déposa dans le salon, avant de présenter une enveloppe contenant une feuille à Bolan.

— C'est bien ce que vous attendiez ?

Le Guerrier parcourut des yeux le papier et reconnut l'équipement qu'il avait demandé à Kurtzman. Un M14, la version DMR des Marines, avec un silencieux OPS. Il ne s'agissait pas d'une arme de sniper, mais d'un intermédiaire. Le fusil fonctionnait avec des chargeurs de vingt cartouches 7.62 OTAN, des M118LR. Kurtzman lui avait adjoint une lunette Leupold Mark TS-30 et un système de vision nocturne AN/PVS-17. Quatre chargeurs étaient fournis avec le fusil. Ça, c'était pour la mallette. Dans le grand sac devaient se trouver un assortiment de grenades à fragmentation et flash-bang, des cartouches pour le Desert Eagle et le Beretta, ainsi qu'un gilet Dragon Skin et un harnais.

— C'est bien ça, oui, dit Bolan en relevant les yeux. Merci.

La jeune femme s'attardait. Il était évident qu'elle brûlait de faire durer le moment, qu'elle aurait bien voulu savoir ce que contenaient le sac et la mallette. Sauf qu'on avait dû lui demander d'effectuer sa livraison sans poser de question. Bolan eut la certitude qu'il ne

s'agissait pas d'un agent fédéral.

Comme elle ne s'en allait pas d'elle-même, il se dirigea vers la porte et l'ouvrit. La jeune femme, comme à regret, le rejoignit et sortit.

— Merci, répéta Bolan.

Il ferma derrière elle et éteignit aussitôt le plafonnier de l'entrée. Par la petite fenêtre qui se trouvait à côté de la porte, il vit la blonde qui regagnait sa Hyundai d'un pas lent. Juste avant d'ouvrir sa portière, elle jeta un coup d'œil vers la maison.

Quelques secondes plus tard, elle s'en allait.

Avec des gestes précis, le Guerrier entreprit de vider la mallette et le sac, pour en vérifier le contenu et examiner rapidement les armes. Tout était parfait. Il les remit en place. Il revêtit sa combinaison noire, passa le gilet pare-balles, puis le harnais. Il y accrocha trois grenades, glissa des chargeurs dans les poches. Le Desert Eagle trouva sa place naturelle à sa ceinture, et il glissa le Beretta 93-R sous son aisselle. Un coupe-vent, ample et long, dissimulait le tout aux regards indiscrets.

Sans surprise, Paneta habitait dans les beaux quartiers : une imposante villa posée au milieu d'un grand jardin et dotée sur l'arrière de l'inévitable piscine. Si n'importe qui pouvait désormais obtenir sur internet des vues satellites de n'importe quel point de la planète, Bolan avait reçu du Ranch une image aérienne très haute définition de la maison et de ses environs.

Elle se trouvait dans une rue de Bel Air, à la limite de Beverly Crest, encadrée par trois autres propriétés, sur les côtés et sur l'arrière. Une vingtaine de mètres, tout en pelouse, la séparaient de la rue. Bolan n'avait évidemment pas la moindre idée de la façon dont Moretti comptait attaquer Paneta – s'il devait en effet l'attaquer –, mais il serait difficile de prendre ses occupants par surprise. Le Guerrier n'avait qu'une certitude : Moretti aurait besoin d'une petite armée sous ses ordres, et pas simplement de trois ou quatre porte-flingues dans le genre de ceux que Bolan avait affrontés à San Francisco.

Il récupéra son téléphone sur le comptoir de la cuisine et composa le numéro raccourci qui lui permettait de joindre Hal Brognola, via un réseau complexe de lignes ultra-sécurisées.

— Du nouveau ? demanda-t-il à son vieil ami.

Celui-ci lui répondit par une autre question :

— Tu as reçu ta commande ?

— Tout est O.K. La jeune femme chargée de la livraison semblait

très intriguée...

— Elle s'est montrée un peu trop curieuse ?

— Ça allait. Mais elle avait toutes les raisons d'être intriguée, non ? Je me demande d'où elle sortait.

— C'est la fille de la personne qui m'a fourni ton matériel. Il m'a assuré qu'elle avait l'habitude de ce genre de mission. Passons... Pour en revenir à ta question, on estime qu'il doit y avoir une douzaine de personnes chez Paneta, en plus de lui et de son personnel habituel – sa cuisinière, une femme de chambre et deux gardes du corps. Belinda Wells est partie s'installer chez une amie. Elle a été interrogée par le F.B.I. Elle est formelle : Moretti lui a promis qu'il allait s'en prendre à Paneta, très vite. Il lui aurait même suggéré de se trouver un nouveau petit ami.

— Quand tu parles d'une douzaine de personnes, j'imagine que ce ne sont pas des invités ?

— Plus des trois quarts de ces messieurs sont fichés. Ils sont arrivés en plusieurs fois, sans doute pour ne pas attirer l'attention. C'est raté. La maison est sous haute surveillance – surveillance et rien de plus. Si ça pète, il n'y aura aucune intervention du F.B.I. : le Président refuse qu'il y ait un mort de plus dans les rangs de l'agence fédérale. Il m'a demandé de prendre les choses en main, le plus discrètement possible. Par mesure de sécurité, on a fait évacuer pour la nuit les trois propriétés immédiatement voisines. Et il a été recommandé au voisinage proche de ne pas sortir jusqu'à demain matin. Cette histoire prend un tour de plus en plus déplaisant...

— Tout à fait mon avis. Écoute, au vu de ce que nous a réservé Moretti jusque-là, je ne sais vraiment pas à quoi m'attendre. Je constate simplement qu'il y a une montée en puissance de ses actions. Pour Paneta, qu'il soupçonne de l'avoir donné pour prendre sa place, j'imagine qu'il va vouloir mettre le paquet. Et ensuite...

— Ensuite ?

— C'est bien la question qui me titille, avoua Bolan. Je me demande ce qu'il va devenir une fois qu'il en aura fini avec sa vendetta. Il n'y a plus d'avenir pour lui dans ce pays. Je suis à peu près certain qu'il a déjà un petit nid qui l'attend, quelque part dans le monde, avec un oreiller, ou plutôt un matelas, plein de dollars.

— Gadgets est en train de travailler sur la société bidon qui a loué l'entrepôt. C'est une première piste. On soupçonne fortement son homme à tout faire, Vincenzo Salito, d'avoir tout préparé depuis l'extérieur pour son patron. Comme par hasard, il a disparu de la circulation depuis l'évasion de Moretti. On essaye de suivre sa piste. Pour monter cette histoire, il lui a fallu des sommes importantes – à

nous d'en trouver la trace.

— En attendant, j'ai rendez-vous pour une petite sauterie du côté de Bel Air, conclut l'Exécuteur. Je n'ai pas reçu de carton d'invitation, mais je devrais me débrouiller.

— Patron ?

Paneta sursauta. Il était dans sa chambre, allongé sur le lit, et regardait en boucle les bulletins des chaînes d'informations locales. L'incontestable vedette du jour n'était autre que Giuseppe Moretti, même si son nom n'était évidemment jamais cité. Les autorités n'avaient toujours pas révélé son évasion de Pélican Bay. Le grand public n'avait donc aucune raison de penser que c'était une seule et même personne qui était à l'origine des événements dont tout le monde parlait. L'explosion de cet entrepôt, sur Santa Monica Boulevard, qui avait causé la mort de quatre agents du F.B.I. – et l'hospitalisation de plusieurs autres. L'attaque sauvage du domicile d'un ancien juge, un carnage au cours duquel le juge avait trouvé la mort, ainsi que trois autres agents du F.B.I. Un quatrième était entre la vie et la mort.

Cette brutalité sanguinaire ne ressemblait pas au Giuseppe Moretti que Paneta avait côtoyé pendant des années. Moretti savait user de la violence quand il le fallait, mais jamais il ne faisait couler plus de sang que nécessaire. Là, ça tournait au massacre. La prison était censée changer les gens ; elle avait visiblement changé Moretti, mais pas dans le bon sens.

Et à présent, Paneta était le prochain sur la liste, il en était certain.

— Patron ?

C'était Dino, qui se tenait sur le seuil de la chambre, hésitant.

— Quoi ? fit Paneta. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un coup de fil. Pour vous.

— J'ai pas été assez clair ? Je ne suis pas là. Pour personne. Et tu n'as aucun moyen de me joindre.

— Je sais bien, patron, mais...

Paneta donna un coup de poing rageur à côté de lui, sur le lit.

— Ça suffit, bon Dieu ! Je suis déjà assez à cran. Alors, tu obéis aux ordres, un point c'est tout. On ne peut pas se permettre le moindre flottement, alors que qui-tu-sais risque de se pointer !

— Justement.

— Quoi, justement ?

— C'est lui... au téléphone.

Paneta sursauta comme si on avait fait circuler une décharge de courant sur le lit. Il regarda le téléphone sans fil que Dino avait en main et écarquilla les yeux.

Moretti ? Au téléphone ? Le cauchemar presque virtuel qu'il contemplait depuis près d'une heure à la télévision devenait soudain réalité. Mais pourquoi l'appelait-il ? Pour le provoquer ? Pour jouer avec lui, comme un chat joue avec une souris avant de la tuer ? Pas question de lui laisser ce plaisir ! Il devait se reprendre. Montrer à l'autre fou qu'il ne lui faisait pas peur. D'un geste, il ordonna à Dino de lui apporter le téléphone.

Il le prit, inspira profondément, expira, puis déclara :

— Allô ?

Sa voix lui avait paru un peu haut perchée, mais il était trop tard pour revenir en arrière.

— Comment ça va, Aldo ?

Malgré lui, il sentit les poils de ses bras se hérissier en entendant cette voix surgie des profondeurs du passé. Elle n'avait pas changé. Et en même temps, elle était différente.

— J'espère que la nouvelle coupe de cheveux de ton amie t'a plu. En tout cas, elle est très jolie. Tu as toujours aussi bon goût.

Moretti marqua une pause. Attendait-il une remarque, une réaction ? Si c'était le cas, il en serait pour ses frais.

— Elle est très courageuse, aussi, reprit Moretti. Et visiblement intelligente. J'espère donc qu'elle m'a écouté et qu'elle n'est plus chez toi. Parce que j'ai l'intention de te rendre visite, Aldo. Pas plus tard que cette nuit.

Le cerveau de Paneta était en pleine déroute. Il cherchait désespérément quelque chose à dire. Mais dire quoi, bon sang ? Qu'est-ce qu'il pourrait bien raconter au malade mental qui se trouvait à l'autre bout de la ligne ?

— Tu ne parles pas, Aldo ? Il y a un souci ? Cela t'ennuie, que je vienne ?

— Pourquoi ? coassa Paneta. Pourquoi tu m'en veux autant, Giuseppe ? Et si on parlait tranquillement ?

Le rire de Moretti le glaça.

— Parler tranquillement ? Elle est excellente, celle-là ! Sauf erreur de ma part, tu ne t'es pas donné la peine de venir me *parler* une seule fois, ou même de m'écrire, pendant mes vacances à Pélican Bay. Tu veux connaître le fond de ma pensée, Aldo ? Je pense que c'est toi qui m'as donné aux Fédéraux. Je t'avais chargé de cette putain d'affaire

d'hôtel, et tu m'as baisé, tu m'as fait porter le chapeau. Tout ça, pour venir récupérer mon fauteuil... C'est malin, et en même temps, c'est très stupide, très primaire... à ton image. Tu devais bien t'imaginer qu'à ma sortie, je ne serais pas très content.

Paneta comprit que ses pires cauchemars étaient en train de se réaliser.

— Tu t'es laissé abuser par des saloperies de rumeurs ! se défendit-il. Je sais que beaucoup d'éléments sont contre moi, mais je t'assure que...

Il s'interrompit net. Moretti avait raccroché. Il posa les yeux sur Dino, qui le fixait, puis il regarda le téléphone, dans sa main. Il poussa un cri de rage et balança le combiné à travers sa chambre. L'appareil alla se fracasser contre la porte de la salle de bains.

Il se leva. Dans son sang, circulait un mélange de peur et de rage qui était pareil à une drogue. Il était comme galvanisé.

— Rassemble-moi tous les hommes dans le salon. On va avoir de la visite. Autant que l'accueil soit à la hauteur... Ce serait dommage de décevoir M. Giuseppe Moretti.

Une lune pleine et brillante luisait dans le ciel sombre, sans nuages. Elle se reflétait sur l'océan et éclairait d'une lumière argentée la plage bordée de palmiers. La maison donnait directement sur le rivage. C'était une villa de plain-pied, moderne lorsqu'elle avait été construite des décennies plus tôt, et aussi démodée que décatie aujourd'hui. On racontait qu'un peintre assez connu y avait habité, qu'il s'y était pendu. Sa veuve n'avait pas eu le cœur de se débarrasser de la bâtisse, et une agence la louait pour elle à la semaine à des vacanciers et des touristes.

Les douze hommes réunis dans le salon face à Moretti et Vincie n'avaient rien de touristes. Ou alors des touristes d'un genre spécial.

Pour l'assaut chez Paneta, opération à laquelle Moretti voulait donner une efficacité quasi militaire, Vincie avait chargé Juan « Nacho » Francisco de gérer le recrutement. Francisco était un ancien officier nicaraguayen des Contras exilé aux États-Unis et reconverti, du moins pour l'apparence légale, dans la protection des personnes. Le résultat était une petite armée hétéroclite formée pour l'essentiel de mercenaires et d'anciens militaires sud-américains.

Deux mercenaires ukrainiens, des brutes épaisses qui travaillaient pour Nacho, complétaient le casting.

Tout ce petit monde avait été équipé de façon uniforme. Ils portaient des treillis noirs, complétés par des gilets pare-balles et des

cagoules assortis. Chaque homme serait armé d'un pistolet-mitrailleur CZ Skorpion chambré en 9 mm Parabellum, un Heckler & Koch Mark 23 chambré en .45 ACP et un poignard Ontario SP1, avec une lame de plus de 17 centimètres. Des grenades défensives et trois lance-roquettes RPG7 complétaient l'arsenal.

Le spectacle de ces douze hommes, quasiment au garde-à-vous devant lui, était impressionnant. Chacun de ces visages portait les stigmates d'années de violence vécue au quotidien – ils étaient couturés, brisés, fracassés, entaillés. Ils étaient également impassibles, fermés, dépourvus de la moindre expression. Leurs regards frappaient, aussi : des yeux qui en avaient trop vu et que plus rien ne pouvait émouvoir. Moretti songea qu'un seul de ces types aurait sans doute suffi pour anéantir la petite garde de porte-flingues de Paneta, pulvériser sa maison, et lui avec. La conjugaison de ces douze tueurs promettait un massacre qui resterait durablement dans les mémoires.

Moretti venait de leur exposer le déroulement de l'attaque, s'aidant d'un rétroprojecteur connecté à un ordinateur portable. Il fit signe à Vincie de rallumer. Il devait donner ses ultimes instructions, former les équipes et livrer une dernière information d'importance. Il était lui aussi en treillis, pour se mettre du côté de ses troupes et leur donner le sentiment qu'il était parfaitement dans son élément.

— Comme je vous l'ai dit, la vitesse d'exécution est un des paramètres fondamentaux de la réussite de votre assaut. Selon mes calculs, entre le premier projectile et la mort du dernier ennemi, vous ne devrez pas dépasser les dix minutes. Pour le quartier de Bel Air, la maison n'est pas très grande : un peu plus de deux cents mètres carrés sur chacun des niveaux. Il n'y a pas de sous-sol. Le ménage devrait donc être fait rapidement.

Les équipes avaient été formées par Vincie et Juan « Nacho » Francisco, qui connaissait l'expérience et les compétences de chaque homme, ainsi que leurs éventuelles affinités et expériences communes. Moretti baissa les yeux sur la feuille de papier qu'il avait en main.

— Je vais vous appeler et vous irez prendre vos armes. Rodriguez, Navarro et Moroz, vous serez chargés du flanc droit. Cabanas, Garrido et Ivanenko, sur le flanc gauche. Juarez, Pietri et Rivera, à l'arrière. Les trois derniers, vous avez l'honneur de frapper l'avant de la maison.

Moretti inspira, se tournant vers Vincie.

— Et c'est Vincenzo Salito, ici présent, qui supervisera l'assaut. Contrairement à ce qui était prévu, je ne vous accompagnerai pas. Je vous attendrai ici. Vous serez payés dès votre retour, et nos chemins se sépareront. Des questions ?

C'était une question de pure forme. Ces types étaient pour la

plupart des militaires ou anciens militaires, habitués à exécuter les ordres sans discuter. Ils continuèrent comme si de rien n'était à s'occuper de leurs pistolets-mitrailleurs dans le râtelier improvisé que Vincie avait installé dans un coin du salon.

Vincie, lui, était comme pétrifié. Pas besoin d'être médium pour savoir ce qui se passait dans sa tête. Depuis le début, il était prévu que ce serait lui, Moretti, qui irait chez Paneta. Pas pour participer activement aux combats, mais pour être présent, dans une des camionnettes, et s'assurer que les douze mercenaires faisaient correctement leur boulot.

— Mais...

— Oui, Vincie ? fit Moretti en feignant l'étonnement. Quelque chose ne va pas ?

— C'est que... je pensais que vous aviez envie d'être là-bas. Vous avez répété plusieurs fois que vous teniez à buter vous-même Paneta et...

— Tu as raison, j'en avais envie. Mais j'ai changé d'avis. Je crois que j'ai eu ma dose de morts violentes, ces derniers temps. Comme je l'ai dit, je préfère rester ici et vous attendre. Tu as fait un bon choix, avec cette maison. On s'y sent bien. Mais j'y pense... peut-être que tu ne désires pas les accompagner. Ou peut-être que tu as peur... Ce n'est pas ça, au moins ?

Vincie le regarda une seconde en silence. Cacher ses émotions n'avait jamais été le fort de ce brave Vincie. Là, il était très contrarié – il en voulait à Moretti de l'envoyer sur le front et surtout, il avait la trouille. Cela se voyait à la façon dont il se tassait imperceptiblement sur lui-même.

Les autres s'étaient soudain immobilisés et écoutaient leur échange. Quand il s'en rendit compte, Vincie se troubla un peu plus. Moretti crut presque qu'il allait se mettre à pleurer.

— J'y suis ! s'exclama-t-il. J'ai compris ce qui te gêne : vous êtes treize. Ça n'est pas bon, ça, quand on est superstitieux. Tu es superstitieux, Vincie ?

L'intéressé resta sans réaction, puis haussa vaguement les épaules.

— Je te sens contrarié, Vincie, insista Moretti, qui s'avança vers lui.

Il passa la main sous sa veste et en sortit le Smith & Wesson 1911 rangé dans son holster, à l'épaule.

— Tu sais ce que je te propose ? Tu n'as qu'à abattre un de ces hommes. Vous ne serez plus que douze, comme ça. Et cela nous fera des économies.

Si les douze mercenaires restèrent impassibles, Vincie se décomposa un peu plus. Son regard passa de l'arme au visage de Moretti, plusieurs fois, comme si son cerveau refusait d'accepter ce qui se passait. Il finit par détourner les yeux, vaincu.

— Crois-moi, reprit Moretti, tu n'as rien à craindre. Tu les attendras dans le camion, à l'avant de la maison, et tout se passera bien. Dix minutes, Vincie. Dix petites minutes.

Il se tourna vers les autres.

— Messieurs, je vous le confie. Je compte sur vous. Cet homme s'est entièrement dévoué à moi, ces dernières années. Je lui dois tout. Prenez-en soin, comme s'il s'agissait d'un objet précieux. Un tableau ou ce que vous voudrez.

Les douze types se mirent à rigoler.

— Tu vois, il n'y a pas de quoi s'inquiéter, dit Moretti en revenant à Vinci. Allez, dépêche-toi, maintenant. Il va bientôt être l'heure.

CHAPITRE XII

Pour l'Exécuteur, la configuration de cette bataille ne manquait pas d'intérêt. Il comptait profiter de l'affrontement entre ses deux adversaires pour les éliminer l'un et l'autre. Il avait le choix de la tactique : rester en retrait, les laisser s'entretuer, puis finir la besogne avec les survivants ; ou bien se mêler aux hostilités et faire le ménage, discrètement, sans que les autres soupçonnent la présence d'un intrus au sein des hostilités.

Il pouvait aussi combiner ces deux stratégies, leurs avantages, et en récolter les fruits.

Comme Brognola l'avait indiqué, les propriétés dont les terrains jouxtaient directement celui de Paneta avaient été discrètement évacuées – on avait conseillé aux propriétaires d'aller passer au moins une nuit à l'hôtel. Hal Brognola, avec l'appui du Président, avait obtenu que les policiers, le F.B.I. et même l'armée restent à l'écart de l'histoire. Le Président avait lui-même justifié cette mesure étonnante : les événements récents avaient déjà causé assez de victimes dans les rangs du F.B.I., et il n'était pas question d'en ajouter ne serait-ce qu'un seul. En outre, l'opinion publique était encore sous le choc. Il laisserait donc les deux camps rivaux s'affronter, si affrontement il y avait, et il déciderait ensuite des mesures à prendre. Plus officieusement, il s'agissait de laisser Bolan régler l'affaire : il interviendrait, mais en toute discrétion, sans qu'aucun éventuel observateur ne puisse soupçonner sa présence. Sa mission consistait à ne laisser aucun survivant.

Le Guerrier avait choisi de se poster dans la villa qui se trouvait derrière celle de Paneta. Le jardin, un parc en forme de haricot, était immense. La maison, de style Tudor, comptait trois niveaux, et Bolan s'était posté dans une des chambres du deuxième étage, à une fenêtre, sous une avancée du toit en ardoise. De là, il avait une vue plongeante sur la propriété voisine, en particulier l'arrière et les côtés de la maison de Paneta.

Il avait préparé le M-14 et monté dessus la lunette Leupold. Le système de visée nocturne serait inutile : tous les appareils d'éclairage du jardin avaient été allumés, qui ne laissaient pratiquement pas un

centimètre carré du terrain dans l'ombre. Des arbres et des haies séparaient les deux jardins, puis une grande pelouse déroulait son vert insolent jusqu'à la piscine, illuminée elle aussi. Des meubles de jardin étaient disposés sur un côté tandis qu'un autre était délimité par une pool-house. L'œil collé à la lunette, Bolan fit le tour de la partie du jardin qui lui était visible, mais il ne repéra aucune trace de présence humaine. À croire que tous les hommes de Paneta se trouvaient à l'intérieur. Il examina la façade arrière de la maison de style californien, sur deux niveaux. Elle était entièrement plongée dans l'ombre.

Il avait réfléchi aux plans de bataille que l'assaillant pouvait adopter. Les options étaient nombreuses. Ce qu'il avait vu devant chez le juge l'inclinait à pencher pour le pilonnage d'un front – suivi d'un assaut sur ce même front – ou bien d'un assaut sur plusieurs côtés à la fois. Moretti n'était visiblement pas un adepte de la nuance.

L'Exécuteur n'avait plus qu'à attendre.

Vincenzo Salito se sentait trahi. En l'espace de quelques secondes, Giuseppe Moretti avait balayé d'un revers de main des années de fidélité ; les années, aussi, que Vincie avait passées à préparer son évasion, puis sa vengeance. Pour récompense de sa loyauté, il se retrouvait à la tête d'une bande de mercenaires, seul, pour aller massacrer des hommes avec lesquels, pour certains, il avait travaillé. Décidément, la prison avait bien changé son patron – s'il pouvait encore considérer Moretti comme son patron. L'homme de principes qu'était le Giuseppe Moretti qu'il connaissait serait allé lui-même au bout de sa *vendetta* ; il aurait mis un point d'honneur à tuer l'homme qu'il soupçonnait de l'avoir livré aux gens du F.B.I. Il n'aurait pas envoyé à sa place, en l'humiliant, quelqu'un qui lui avait consacré plus de dix années de sa vie.

Vincie, qui était au volant de la camionnette, un gros véhicule FedEx volé la veille, porta la main à sa radio.

— Vendetta 1, ici Vendetta 0, nous arrivons à destination, annonça-t-il. Arrivée estimée dans une minute. Vous me recevez ?

— Je vous reçois 4 sur 5, Vendetta 0.

— Tout le monde est prêt ?

— Tout le monde est prêt.

— Vendetta 2, vous me recevez ?

— Je vous reçois, Vendetta 0. Tout le monde est prêt, ici.

— Vendetta 3 ?

— Tout le monde est prêt, Vendetta 0. À vous.

Le gros camion s'engagea dans la rue où se trouvait la maison de Paneta. À l'arrière les trois hommes étaient déjà équipés, prêts à entrer en action dès que Vincie donnerait l'ordre. Jamais il n'avait mené une opération pareille, de type militaire, qui s'annonçait dévastatrice. Malgré la déconvenue qu'il venait de connaître avec Moretti, il devait admettre qu'il éprouvait une certaine excitation. En vérité, Paneta allait aussi payer la trahison de Moretti : la rage que Vincie éprouvait à l'encontre de son ancien patron allait se retourner contre lui.

Dino Belluno sentait l'appréhension monter en lui. Armer les hommes, leurs affecter des postes, leur donner des instructions précises : tout cela avait été facile. D'une certaine manière, cela l'avait rassuré.

Mais à présent, il sentait des poisons familiers l'envahir lentement.
L'appréhension.

Le doute.

La peur.

Il se demandait s'ils avaient pris assez d'hommes. S'ils seraient à la hauteur. S'ils avaient été correctement répartis à travers la maison. Il n'avait laissé personne dehors. Le jardin avait été inondé de lumière et la maison noyée dans l'ombre. Lui-même s'était posté à l'avant, au premier étage. Le patron était convaincu que les autres connards allaient attaquer par là. Moretti, quelles que soient les circonstances, n'était pas du genre à agresser un homme par-derrière. Il disait les choses en face, frontalement.

Cinq fenêtres, celles de deux chambres et du couloir, donnaient sur le jardin avant de la maison. Au-delà, Belluno apercevait la rue tranquille et cossue, éclairée par les réverbères. Un homme avait été posté dans chaque chambre. Ici, sur le front de la villa, ils étaient armés d'une petite mitrailleuse M249. Belluno, lui, se trouvait à la fenêtre du couloir qui traversait l'étage de part en part.

La maison était silencieuse. D'ailleurs, tout le quartier était silencieux, comme s'il retenait son souffle. C'était la première fois que Belluno se trouvait dans une configuration quasi militaire. Il travaillait depuis trois ans pour Aldo Paneta. Avant, il avait été chauffeur et garde du corps pendant presque cinq années à Las Vegas. Il avait perdu son boulot le jour où son patron, spécialisé dans le blanchiment d'argent, avait été retrouvé pendu par les pieds et vidé de tout son sang dans sa chambre. Dino avait préféré quitter Las Vegas pour Hollywood, où il avait appris qu'Aldo Paneta cherchait un chauffeur. Un an plus tôt, il était monté en grade, devenant son chargé de sécurité.

Un travail assez tranquille. Et puis, quelques mois plus tôt, M. Paneta lui avait parlé de Giuseppe Moretti, de sa sortie de prison et des mesures qu'il allait falloir prendre à ce moment-là. Dino avait tout préparé. Sauf que ce même Moretti avait apparemment pris les devants et s'apprêtait à leur rendre visite sans y avoir été invité. Belluno n'aimait pas cela. Paneta était nerveux. Beaucoup trop nerveux.

Il se trouvait à une cinquantaine de mètres de la rue. Il vit soudain, en même temps qu'il entendait le grondement de son moteur, un camion arriver à hauteur de la maison et s'arrêter soudain. On aurait dit un camion FedEx. En soi, cela n'avait rien de suspect. Les deux portes, à l'arrière, s'ouvrirent soudain et plusieurs silhouettes sortirent du véhicule. Belluno se tendit.

Presque aussitôt, alors que ses mains se crispaient sur son P.-M., il entrevit les silhouettes qui se tournaient vers la maison. Il y eut trois éclairs, trois énormes détonations presque simultanées. Belluno eut vaguement conscience qu'un des projectiles filait droit vers lui. Puis, une boule de feu, plus brûlante qu'un soleil, désintégra l'univers.

*
* *

Bolan entendit les trois grosses détonations, le son familier de lance-roquettes, à coup sûr des RPG-7. Cela venait apparemment de la rue. Trois explosions suivirent, à l'intérieur de la maison. Quelques pistolets-mitrailleurs répliquèrent, dérisoires. Et une poignée de secondes plus tard, trois nouvelles roquettes partirent. Impossible pour Bolan de voir exactement d'où elles provenaient : la maison de Paneta lui cachait la rue.

Trois explosions secouèrent de nouveau la maison.

Au même moment, le Guerrier aperçut des silhouettes qui traversaient le jardin à l'arrière, en provenance de la propriété où il se trouvait. Il les compta. Un, deux, trois... Trois flingueurs tout en noir, des pistolets-mitrailleurs à la main, qui avançaient en direction de la piscine. Il réprima un juron. Bon sang, il ne les avait même pas vus ! Il dirigea aussitôt son fusil vers l'un des hommes, tout en réfléchissant. Les assaillants portaient certainement des gilets. Il visa les jambes, avec soin, et pressa la détente du M14. Le flingueur tomba, comme s'il avait trébuché contre une grosse pierre. Devant, trois autres roquettes partirent vers la maison.

Curieusement, personne ne tirait sur les assaillants depuis l'intérieur de la villa. Les roquettes avaient dû faire des ravages et totalement désorganiser les hommes de Paneta. Bolan entrevit deux

silhouettes qui arrivaient de chaque côté de la maison. L'ennemi avait décidé d'attaquer sur tous les fronts.

Le Guerrier visa une autre silhouette, à sa gauche, un des hommes qui arrivaient sur les flancs de la villa. Le type s'était arrêté en voyant son copain trébucher. Profitant de ce court instant d'immobilité, Bolan lui expédia une 7.62 en pleine tête. Dans sa lunette, il vit le crâne du flingueur s'ouvrir à moitié, dans un geyser de sang. Le pourri s'écroula à son tour. Sur sa droite, un autre tueur avait lui aussi stoppé net sa course, au bord de la piscine. Il avait compris ce qui se passait : on leur tirait dessus. Sauf que, jusque-là, il n'avait dû entendre aucun coup de feu. Il cherchait de tous les côtés d'où on pouvait leur tirer dessus. L'Exécuteur le capta dans sa lunette au moment où le type tournait la tête dans sa direction. Il n'eut sans doute pas le temps d'en comprendre plus : presque sans un bruit, une ogive à pointe creuse lui fit exploser la tête en pénétrant au niveau de l'œil droit.

Il y eut deux nouvelles explosions. Mais cette fois, il ne s'agissait pas de roquettes. Des grenades à main, Bolan en était pratiquement sûr. Tout comme il était pratiquement sûr qu'elles avaient été lancées par les assaillants qu'il avait vus arriver sur les flancs de la villa. L'attaque avait été bien préparée et ne faisait pas dans la finesse. Mais elle était efficace. De la fumée s'élevait dans le ciel.

Le Guerrier revint au flingueur qu'il avait blessé au pied. Il avait dû l'atteindre au tendon d'Achille, car le type ne parvenait pas à se tenir debout. Il rampait pour tenter de récupérer son pistolet-mitrailleur, qui lui avait échappé au moment de sa chute. Sans qu'il ait entendu la moindre détonation, une balle lui perfora l'oreille et l'immobilisa définitivement.

Le dernier membre du trio de flingueurs chargés de l'arrière avait choisi de ne pas s'arrêter alors que ses copains tombaient les uns après les autres. Il était arrivé au niveau des baies vitrées qui donnaient sur la terrasse bordant la piscine. Il s'arrêta et vida le chargeur de son P.-M. sur les fenêtres, dans un mouvement de gauche à droite. Les portes-fenêtres volèrent en éclats. Bolan vit le pourri décrocher une grenade de sa ceinture, la dégoupiller et la lancer à l'intérieur, par une des ouvertures qu'il avait créées. Il recula aussitôt pour se mettre à l'abri.

Il dut avoir une drôle de surprise : car au moment où sa grenade partit, une 7.62 OTAN arriva à près de 900 mètres seconde sur lui. Elle le repoussa violemment contre le mur en même temps qu'elle lui sectionnait l'artère jugulaire. Un geyser de sang jaillit sur le crépi blanc. Le flingueur roula sur la terrasse, secoué de convulsions qui l'accompagnèrent jusqu'à la mort.

D'autres grenades explosèrent, ici et là. Bolan s'apprêtait à quitter

son perchoir et descendait déjà son fusil de son épaule, quand il aperçut une fenêtre qui s'ouvrait sur l'arrière, à l'étage, sur la droite. Il épaula de nouveau le M14 et distingua dans sa lunette une tête qui se noyait presque dans l'ombre de la pièce. Un homme, qui observait ce qui se passait dans le jardin. En voyant les trois corps dans les environs de la piscine, il oublia toute prudence et s'avança légèrement. Le Guerrier eut tout le temps de viser, le doigt enroulé autour de la détente. Il retint son souffle, expira à moitié l'air de ses poumons, et il fit feu. L'homme disparut aussitôt de l'encadrement de fenêtre.

Au même moment, le staccato des armes automatiques retentit à l'intérieur de la maison. Le véritable affrontement avait commencé. Bolan n'avait qu'une vague idée des forces en présence. Une chose était certaine : les roquettes, puis les grenades avaient dû faire des ravages.

Il posa le M14 au sol, sous la fenêtre, et il récupéra le Beretta 93-R. Puis, sans bruit, il se détourna et gagna la porte de la chambre.

Aldo Paneta comprit qu'il avait sous-estimé la détermination, et surtout la folie de Moretti. Quand il entendit les trois premières explosions, terrifiantes, et sentit la maison trembler, il eut l'impression qu'elle allait s'effondrer. Il comprit aussi que cinq ans de prison avaient définitivement fait de Giuseppe Moretti un autre homme. Le Moretti qu'avait connu Paneta avait toujours été un modèle d'ordre et de principes, qui savait employer la violence à bon escient et dans une juste mesure, quand elle était nécessaire. Et voilà qu'il s'attaquait à Paneta à coups de roquettes. Une espèce de bombardement en règle. On se serait presque cru dans une série B de Doom Productions, un de ces films d'action ultra-fauchés qui lui rapportaient des millions.

Sauf qu'il ne s'agissait plus de cinéma : c'était la réalité.

Un des hommes de Dino, un petit brun au teint olivâtre que les autres surnommaient Smoothie, fit irruption dans sa chambre, un pistolet-mitrailleur en main. La seule source de lumière était la télévision, que Paneta avait laissée allumée, sans le son. C'était assez pour voir que l'autre avait du plâtre sur son costume et que du sang dégoulinait sur toute la droite de son visage. Il avait un regard affolé.

— C'est la merde ! lança-t-il. Ils sont en train de...

Un trio d'explosions l'interrompit. Il n'avait pas besoin d'en dire plus.

— Et Dino ? demanda Paneta. Qu'est-ce qu'il en pense ?

L'autre, curieusement, se mit à rire.

— Dino ? Mais il est mort, Dino, bordel ! Il s'est pris la première roquette en pleine tronche !

Dino... mort. L'info fit le même effet qu'une roquette sur Paneta. Qu'est-ce qu'il allait devenir ? Il n'était absolument pas préparé à ce qui se passait. Il y avait un décalage complet entre la vie qu'il menait depuis quelques années et le déferlement de violence dont il était la cible.

Paneta récupéra son Glock sur sa table de nuit alors qu'un pistolet-mitrailleur rafalait dans le jardin, à l'arrière. Le porte-flingue de Dino s'approcha d'une des fenêtres de la chambre, qui donnait sur l'arrière, justement et sur la piscine. Il sursauta quand le fracas d'une explosion secoua les murs. Ce n'était plus à l'avant, mais juste au-dessous de sa chambre.

Smoothie entrouvrit la fenêtre, jeta un coup d'œil dans le jardin.

— Qu'est-ce que tu vois ? lui chuchota Paneta d'une voix à peine audible.

— Des corps. Mais... pas des nôtres.

Il s'avança, pour mieux voir. Comme dans un cauchemar, Paneta le vit soudain projeté vers l'arrière. On aurait dit qu'un poing invisible venait de le frapper. Un poing invisible qui lui aurait arraché la moitié du visage.

Paneta se mit à trembler violemment. Des pistolets-mitrailleurs, au rez-de-chaussée, se mirent à rafaler affreusement. Il allait mourir, c'était désormais une certitude. L'image de Moretti s'imposa à lui. Il pensa à ce qu'il avait fait à Belinda. C'était un fou. Paneta n'avait pas envie de tomber entre ses mains. Il ne lui laisserait pas ce plaisir.

Sans se donner plus de temps pour réfléchir, il rentra le canon de son Glock dans sa bouche et pressa la détente.

Le Beretta en main. Bolan sortit de la maison sans croiser personne. Il traversa la partie de jardin qui s'étendait à l'arrière de la bâtisse où il s'était posté et rejoignit la haie qui séparait les deux propriétés. Il aperçut un trou dans la végétation, sur la gauche, et put passer d'un terrain à l'autre. La fusillade continuait, à l'intérieur de la villa de Paneta.

Le Guerrier arriva sur elle par la droite. De la fumée s'échappait des portes-fenêtres explosées du salon. Il vit des flammes ; il entendit des coups de feu en provenance du haut et du bas de la maison. Il longea la piscine, puis une fois dépassée la terrasse qui la bordait, il rasa la façade. Par une des fenêtres du salon donnant sur le côté, il entrevit à la faveur des flammes de quelques meubles qui brûlaient un

spectacle de dévastation. Il continua jusqu'à la pièce suivante, une immense cuisine dernier cri qui avait elle aussi souffert des grenades qu'y avait balancées un des hommes de Moretti avant d'entrer.

Le Guerrier y pénétra et sentit aussitôt ses poumons attaqués par l'air saturé de fumée et de vapeurs de matières plastiques brûlées. Il distingua aussi, derrière, l'odeur familière de la chair grillée. Il scruta des yeux le sol et distingua un cadavre disloqué et à moitié déchiqueté, brûlé en de multiples endroits. Le flingueur avait dû se prendre au moins deux grenades.

Bolan rejoignit la porte, ouverte, et il jeta un coup d'œil dans un immense hall qui s'étendait sur près de vingt mètres, de l'entrée dans le salon, coupé par un escalier qui permettait de rejoindre l'étage. À première vue, une des fonctions de ce hall était de mettre en valeur une collection de tableaux contemporains, dont on ne distinguait plus grand-chose, et de statues, au centre, qui avaient également souffert. Les tirs de roquettes donnaient l'impression qu'un tremblement de terre avait eu lieu. Au milieu des gravats qui jonchaient le sol, le Guerrier crut repérer deux cadavres. L'un à gauche de la porte d'entrée ; l'autre à quelques mètres de la porte de la cuisine. Le type portait une combinaison et une cagoule noires, ainsi qu'un gilet pare-balles assorti. La partie gauche de sa cagoule avait été en partie arrachée par la balle qui l'avait atteint en pleine tête.

Les coups de feu, plus sporadiques, provenaient toujours de l'étage. L'escalier, spectaculaire, se trouvait immédiatement sur la gauche de Bolan. Droit, d'un seul tenant, il se trouvait dans le prolongement direct de la porte d'entrée. Il fallait passer sur ses côtés pour accéder dans le salon. Sauf qu'il était sérieusement amoché. Bolan sortit dans le hall et rejoignit la pièce suivante. Elle était plongée dans l'obscurité, éclairée seulement par les lumières du jardin. À mesure que ses yeux s'habituèrent, le Guerrier comprit qu'il s'agissait d'une salle à manger, là encore dévastée en partie par des grenades. Un flingueur, en costard, était allongé du côté des portes-fenêtres. Sans aucun doute mort, puisqu'il lui manquait la tête.

La visite de la pièce voisine lui révéla le même spectacle : il s'agissait cette fois d'un bureau, avec sa bibliothèque, ravagés par des grenades et une des roquettes passées par les fenêtres qui donnaient sur l'avant. C'était un vrai désastre, dans lequel Bolan ne perdit pas son temps à chercher un cadavre. Il y en avait un, il en était presque sûr. Paneta avait dû poster un flingueur dans chacune des pièces du rez-de-chaussée.

Alors que le Guerrier sortait, il distingua au même moment un mouvement, de l'autre côté du hall, dans l'unique porte du long pan de mur qui lui faisait face.

L'autre dut aussi sentir sa présence. Mais trop tard. Presque en silence, un essaim de trois projectiles le cueillit avant qu'il ait eu l'idée de presser la détente de son pistolet-mitrailleur ; les deux premières balles l'atteignirent au niveau de son gilet et la troisième juste sous le menton. Il bascula vers l'arrière, sans tomber : un autre homme en noir, cagoulé, arrivait derrière. Il le recueillit dans ses bras, involontairement, et se trouva les mains occupées, dans l'incapacité d'utiliser son arme.

Bolan en profita pour faire trois pas vers lui, en évitant au sol des morceaux d'une statue et un bloc du plafond tombé du premier étage. Il put ajuster son tir. L'autre écarquilla les yeux, et comprenant qu'il n'en avait plus que pour quelques fractions de secondes, il ouvrit la bouche pour crier tandis qu'il lâchait rageusement le corps de son copain. Le trio de balles lui charcuta la mâchoire et transforma son beuglement avorté en un affreux gargouillement. Il s'effondra à son tour, sur l'autre flingueur.

À l'étage, il n'y avait plus aucun coup de feu. Le Guerrier rejoignit les deux cadavres qu'il venait d'ajouter à son tableau de chasse. Dans le grand hall, le sol était parsemé de débris plus ou moins importants. La plupart des toiles suspendues aux murs étaient décrochées, certaines, se consumaient lentement ; même punition pour les sculptures. Bolan franchit la porte, qui pendait sur ses gonds, et il se retrouva dans un couloir étroit qui distribuait sur sa droite un certain nombre de pièces. Là encore, des gravats encombraient le sol. Il essaya d'ouvrir la première porte, mais ne réussit qu'à la pousser d'un ou deux centimètres : elle était bloquée. De la fumée s'échappa de l'entrebâillement.

Bolan avança jusqu'à la deuxième porte et se heurta au même problème. La troisième, en revanche, céda. La fenêtre était ouverte, et grâce à l'éclairage du jardin, il comprit qu'il s'agissait d'une chambre – sans doute celle d'un membre du personnel de Paneta. Le matelas brûlait doucement, dégageant une fumée épaisse. Bolan distingua un corps, sur le sol, à moitié déchiqueté par une grenade. Il comprit qu'il n'avait pas besoin d'aller plus loin, dans cette partie de la maison : le ménage avait été fait.

Il revint sur ses pas. Il y avait trop de fumée, et ses poumons le brûlaient désagréablement. Il lui fallait lutter contre un besoin de plus en plus pressant de tousser. Il allait franchir la porte pour rejoindre le hall, quand il entendit des voix. Des types qui parlaient en espagnol. Il risqua un coup d'œil. Ils étaient cinq, en train de palabrer. Ils portaient tous la même tenue : treillis et cagoule noirs, avec gilet pare-balles assorti. Ils avaient dû finir leur sale besogne, à l'étage, et ils attendaient que leurs copains du rez-de-chaussée les rejoignent.

Bolan se recula, sans bruit, et récupéra une de ses grenades, à sa ceinture. Il la dégoupilla et attendit jusqu'au dernier moment. Puis il s'avança et lança le projectile en direction du groupe. S'il eut à peine le temps de se mettre à l'abri, les autres n'eurent même pas celui de crier : la grenade explosa au moment où elle arrivait sur eux, libérant de tous les côtés un déluge de shrapnel brûlant.

Le Guerrier passa en partie la porte et mitrilla l'endroit où se trouvaient l'instant d'avant les flingueurs. Visant le sol, il vida le chargeur de son Beretta et le remplaça aussitôt. Alors que la poussière et le plâtre retombaient lentement, il s'efforça de dénombrer les corps. Il en vit trois, totalement immobiles ; un autre bougeait légèrement en gémissant. Il en manquait un, qui avait visiblement eu le temps de se mettre à l'abri.

Pour le savoir, Bolan avait un moyen simple.

Il dégoupilla une autre grenade et la balança aussitôt, un peu au-delà des quatre corps. Elle rebondit sur le marbre, puis contre un des lustres qui s'était décroché du plafond. Comme il s'y attendait, le Guerrier surprit un mouvement. C'était sur sa droite, derrière un bloc imposant, dont il ne parvenait pas à déterminer s'il s'agissait d'une sculpture ou d'un amoncellement d'éboulis. Il distingua une silhouette qui se traînait sur une jambe pour échapper à la grenade. Il se remit aussitôt à l'abri.

La grenade explosa. Une fois passé le sinistre sifflement du métal dans l'air, l'Exécuteur sortit. Le Beretta devant lui, il s'approcha et vit le type en noir, sur le dos, sa combinaison déchiquetée par le shrapnel. Il était tombé sur un pic, le fragment d'une hideuse statue en fer forgé qui lui avait transpercé le cou.

C'était terminé.

*
* *

Il avait fallu un moment à Vincie pour se rendre compte qu'il tremblait violemment. Il était sous le choc de ce qu'il venait de vivre. Il y avait eu ces fous furieux qui avaient balancé pas moins de six roquettes sur la maison, creusant des trous énormes dans la façade de la villa, visant d'abord l'étage, puis le rez-de-chaussée. Ces malades mentaux rigolaient et parlaient en rechargeant les RPG7, ils les épaulaient tranquillement, puis... boum ! ils balançaient leurs projectiles de mort vers la maison. Il avait été soulagé quand ils étaient partis, abandonnant les lance-roquettes pour leurs pistolets-mitrailleurs.

Jamais il n'avait pensé qu'il participerait à une telle dinguerie. Il

n'avait rien d'un saint, d'accord, mais il ne se sentait absolument rien de commun avec ces dégénérés, des types dont le métier, et visiblement le plaisir, était de tuer. Pour Vincie, la violence n'était pas un moyen en soi ; c'était juste un outil comme un autre pour obtenir ce qu'on voulait des gens. C'était aussi, parfois, la seule façon de se charger efficacement des traîtres, des gêneurs ou des concurrents trop agressifs.

Vincie inspira pour tenter de se calmer et il jeta un coup d'œil à sa montre. Comme prévu, l'opération n'aurait pas duré dix minutes – six minutes, très exactement. Qu'est-ce qu'ils foutaient, maintenant ? Avec tout le ramdam qu'ils avaient fait, on n'allait pas tarder à voir rappliquer les flics. C'était même étrange qu'il n'entende pas encore les sirènes, au loin. Dans ce quartier de riches, les habitants devaient appeler la police au moindre coup de Klaxon.

Il redoutait le moment de retourner dans la maison du bord de plage. Il avait eu un peu le temps d'y réfléchir, et il n'arrivait pas à trouver un sens au revirement soudain de Moretti, à la raison qui l'avait poussé à l'envoyer ici à sa place. Malgré lui, il sentait une déplaisante appréhension monter en lui. Car depuis sa libération de Pélican Bay, chaque fois qu'était arrivé le moment de payer quelqu'un pour services rendus, cela s'était terminé de la même façon : une exécution impitoyable, au pistolet ou au P.-M. Mais Moretti oserait-il agir de la même façon avec douze flingueurs professionnels en face de lui ? Irait-il aussi jusqu'à tuer celui qui lui avait été fidèle depuis des années, celui qui avait consacré tout son temps, toute son énergie à préparer son évvasion de prison, sa *vendetta* californienne, mais aussi la suite ? Avec l'ancien Giuseppe Moretti, Vincie aurait répondu sans hésiter non. Avec le « nouveau », celui qu'il avait vu tuer de sang-froid plusieurs hommes avec un plaisir sadique évident, il était moins sûr de lui.

Il se tourna vers la maison, avec sa façade éventrée dont s'échappaient ici et là des traînées de fumée épaisse. Il distinguait l'intérieur, malgré la distance, et les flammes des petits foyers allumés ici et là. Qu'est-ce que les autres fabriquaient ?

Il sursauta. Alors que les détonations avaient cessé depuis déjà un moment, il y avait eu une explosion, comme celle d'une grenade. Des rouleaux de fumée passèrent par la porte d'entrée vitrée qu'une des roquettes avait pulvérisée en grande partie. Vincie, qui croyait que tout était terminé, se crispa de nouveau. Quelques secondes plus tard, une autre explosion le fit de nouveau tressaillir.

Il en avait assez, bon sang ! Il allait partir, les planter tous, les mercenaires aussi bien que Moretti. Il avait quelques économies ; il pouvait même vider l'un des comptes de son patron, ces ressources

quasi illimitées auxquelles il avait eu accès pendant des années, et disparaître. Il était peut-être là, son salut. Il lui restait une poignée de secondes pour réfléchir.

Soudain, il aperçut quelqu'un qui franchissait ce qui restait de la porte d'entrée de la villa. L'homme était habillé tout en noir, comme les mercenaires. Mais il portait un grand coupe-vent. En voyant cette haute silhouette fantomatique sortir au milieu de la filmée de cette maison dévastée, Vincie frissonna violemment. Il s'était passé quelque chose, il le sentait. Quelque chose qui n'était absolument pas au programme.

Il sortit le Glock qu'il avait sous l'aisselle et le posa à côté de lui. Puis il se pencha et tourna la clé de contact. Le moteur fit entendre une espèce de chevrottement, mais ne partit pas. Vincie répéta son geste. Rien. Il tourna la tête vers la maison. L'homme avait disparu. Affolé, il tourna encore une fois la clé, plusieurs fois, mais ce foutu moteur ne voulait rien savoir.

C'était comme dans un cauchemar.

Vincie prit son flingue et ouvrit sa portière. Personne. Il descendit du camion et se mit à courir sur la chaussée, sans trop savoir où il allait. Il lui sembla entendre comme un crachotement, tout juste audible, et une douleur cuisante au mollet lui arracha un cri en même temps qu'elle le faisait tomber. L'autre salaud lui avait tiré dessus. Grimaçant de souffrance, il se tourna vers l'arrière et tira, plusieurs fois, au hasard. Ses détonations firent un bruit assourdissant dans la nuit, dans cette rue si calme de Bel Air. Et de nouveau, il eut l'impression que des frelons brûlants lui pénétraient dans le corps, au niveau du bras, de l'épaule et du cou.

Il se retrouva allongé sur le bitume, les yeux tournés vers les millions d'étoiles qui parsemaient le ciel. Il sut qu'il allait mourir. Le sang et la vie s'échappaient de lui. Il n'avait pas peur, pourtant. Il était presque soulagé.

Soudain, il ne vit plus les étoiles. Elles étaient masquées par la silhouette de l'homme en noir.

Il semblait si grand...

— Où est Moretti ?

Vincie se demanda s'il avait bien entendu. Cette voix grave, qui semblait venir de très loin, n'était peut-être qu'une illusion.

— Moretti, où est-il ?

Moretti ? Quelle importance ? Où il était ? Vincie ne savait plus. Il ne savait plus lui-même où il était. Moretti... Il se retrouverait bientôt sur une île de rêve, au soleil, au bord d'une eau chaude et transparente, avec des femmes rien que pour lui...

Le Paradis.

— Malhiné, chuchota-t-il.

Et il mourut en espérant que le Paradis qui l'attendait était au moins aussi agréable que celui qu'il avait préparé pour Giuseppe Moretti.

CHAPITRE XIII

Deux semaines plus tard, île de Malhiné, Maldives

Giuseppe Moretti venait de faire sa sieste. Il avait trop dormi, plus de deux heures, et il se sentait tout engourdi de sommeil. Il longea la piscine et suivit le chemin de bois qui menait de la grande maison à la plage, distante d'une cinquantaine de mètres. La petite allée passait entre des massifs de fleurs colorées et les palmiers. Moretti s'était dit plusieurs fois que si le jardin d'Éden avait existé, il devait ressembler à cela.

Un vrai paradis.

Il sourit en arrivant sur la plage, une bande de sable blanc tournée sur l'intérieur de l'atoll et son eau translucide. Eva la bien nommée était là. Eva était une des deux Ukrainiennes qui avaient accepté de passer plusieurs mois sur l'île, moyennant un salaire mensuel de cinq mille dollars et une prime à la fin de chaque trimestre. Eva et sa copine Luba passaient leurs journées à la piscine ou à la plage, plongées dans des revues féminines ou en train d'écouter de la musique sur leur iPod. Moretti avait couché avec chacune d'elles, pour le principe, mais sans plaisir ni conviction. Renouer avec le sexe, après les années de chasteté forcée à Pélican Bay, n'était pas évident. Si cela devait se faire, ce ne serait pas forcément ici. Il gardait quand même les deux filles, au cas où.

Eva était une belle et grande blonde d'une vingtaine d'années à la plastique parfaite. Elle était arrivée aux États-Unis par les voies classiques de la prostitution et du cinéma porno, et elle avait été plutôt contente de pouvoir s'en sortir sans trop de dommage en acceptant le contrat qui leur était proposé. Luba et elle devaient rester sur l'île à demeure, avec la possibilité de se rendre une fois par trimestre en Ukraine. Vincie avait pensé à tout.

Vincie.

C'était plus fort que Moretti. Chaque fois qu'il pensait à son fidèle homme de main, il éprouvait comme une violente bouffée de culpabilité et de regret. Il n'avait pas le choix, pourtant : il savait dès

le départ qu'il ne laisserait pas de traces derrière lui. Vincie, comme les douze tueurs qu'il avait envoyés chez Paneta, ne devaient pas sortir vivants de l'histoire. Le destin avait voulu qu'ils se fassent tous massacrer chez Paneta. Moretti avait trouvé cela surprenant, avant de ne considérer que l'aspect positif de la chose : il était définitivement libre.

Avec le recul, il se rendait compte qu'il n'avait pas été lui-même, durant les quelques jours qui avaient suivi sa sortie de prison. Il en voulait au monde entier, alors. Il y avait en lui comme un démon assoiffé de violence, et son ressentiment envers les autres s'était manifesté par une brutalité presque effrayante. Il avait laissé des dizaines de cadavres dans son sillage. Mais ce carnage était nécessaire : c'était pour lui un passage obligé pour franchir l'étape suivante. Pour commencer son autre vie, il devait faire table rase du passé.

Vincie lui manquait, pourtant. Sans lui, Moretti se sentait seul. Il était arrivé aux Maldives une quinzaine de jours plus tôt, et le paradis que son ancien homme de main lui avait trouvé commençait sérieusement à lui porter sur le système. Il s'ennuyait. Il se demandait même s'il n'était pas en train de déprimer. Il avait pourtant tout ce dont un homme pouvait rêver : une maison au bord de l'océan, une belle et grande villa avec tout le confort moderne possible, avec du personnel à ses ordres, un petit harem de deux filles prêtes à répondre à tous ses désirs, de l'argent à ne plus savoir qu'en faire... Et après ? Il passait ses journées à manger et boire, à surfer sur internet, à mater des séries sur sa télévision écran géant : c'était à peu de choses près, le confort en plus, ce qu'il avait fait pendant près de cinq ans, en prison, à Pélican Bay.

C'était à se demander, au bout du compte, s'il n'avait pas quitté une prison pour une autre. Idée absurde, évidemment, puisqu'il n'avait jamais été aussi libre. Il s'était lui-même donné un an, un an de réclusion volontaire dans cette île prétendument paradisiaque, le temps de se faire oublier et de préparer la suite. À quarante-sept ans, il était encore jeune. Il n'était pas question pour lui de renouer avec l'existence qu'il menait avant de se retrouver en prison. Il savait qu'il devait passer à autre chose. La prison lui avait permis de réfléchir, de se documenter discrètement sur certains sujets. Il n'avait toujours pas pris de décision. Lorsqu'il avait été arrêté, il disposait de presque vingt millions de dollars amassés au fil des années, sur des comptes à l'abri des curieux et du fisc. Les événements récents, s'ils lui avaient coûté un peu d'argent, n'avaient fait qu'entamer ses économies...

En l'apercevant, Eva se leva de sa serviette de plage. Elle était nue. Parfaite. En la voyant dans ce décor de paradis, avec ses seins

lourds, son sexe épilé pareil à un fruit, n'importe quel homme se serait évanoui de bonheur. Moretti, lui, n'éprouvait qu'une vague indifférence. Inquiet de son état, il avait passé une bonne partie de la soirée de la veille sur internet. Il avait rageusement éteint son ordinateur en découvrant qu'il avait certains symptômes d'une dépression.

C'était absurde ! La dépression, c'était pour les cadres surmenés, les crétins qui se faisaient virer de leur boulot, divorçaient, perdaient quelqu'un de cher.

Ça n'était pas pour Giuseppe Moretti !

Eva le rejoignit et lui prit la main.

— Tu veux te baigner avec moi ?

Moretti secoua la tête.

— Luba et moi, nous avons parlé. On sent bien que quelque chose ne va pas. On t'a fait une surprise, pour ce soir. Un menu spécial, un petit spectacle rien que pour toi, et ensuite on ira se coucher. Tous les trois. Ça va te plaire, tu verras.

Moretti fut tenté de lui dire qu'il ne voulait rien de tout ça. Mais l'enthousiasme de la fille, son sourire franc, le retinrent. Elle semblait sincère dans son souci de lui faire plaisir. Il n'y avait aucune hypocrisie dans son attitude. Pourquoi la décevoir ?

Il lui sourit.

— D'accord. Et... je crois que je veux bien aller me baigner, tout compte fait.

Black Warriors Ranch, Virginie

Mack Bolan but une gorgée de café et grimaça. Le café du Ranch avait toujours été mauvais, et il le serait sans doute toujours. C'était ainsi. Mais cette constance avait quelque chose de rassurant : dans cette guerre interminable qu'il menait contre le Crime organisé, ce combat sans fin qui faisait de sa vie un périple incessant à travers le pays, et parfois l'étranger, le café du Black Warriors Ranch était comme un point stable et rassurant. Chaque fois qu'il le goûtait, tout son corps se détendait : il savait qu'il avait droit à un moment de pause et de sécurité.

Mais un moment seulement. Car sa guerre reprenait aussitôt qu'il quittait les installations ultrasecrètes de Virginie.

Hal Brognola arriva dans la salle de réunion en compagnie de Hermann « Gadgets » Schwarz, l'expert en informatique et réseaux du

Ranch. Eux non plus ne changeaient pas. Hormis les quelques traces, inévitables, que le temps laissait sur leur visage, ils conservaient dans leur regard la même intensité, la même résolution à combattre l'hydre protéiforme du Crime organisé et son frère adoptif, le terrorisme. Hal Brognola s'assit à la même table que Bolan, un mug de café en main, tandis que Schwarz passait dans la cabine technique adjacente, séparée de la pièce par une cloison vitrée.

— *Malhiné*, dit-il à Bolan.

C'était le mot énigmatique que Vincenzo Salito avait laissé échapper avant de mourir.

— Vous avez trouvé ? interrogea le Guerrier.

Brognola hocha la tête.

— Montre-lui, Gadgets.

Les lumières baissèrent d'intensité dans la salle, et une image aérienne, sans doute prise par un satellite, apparut sur l'écran.

— Ce joli bleu est celui de l'océan Indien, expliqua Schwarz.

On se rapprocha, et des îles apparurent de plus en plus nettement. Bolan reconnut l'archipel des Maldives, à un peu moins de cinq cents kilomètres au sud de l'Inde. L'image se fixa sur un de ses vingt-deux atolls, situé au sud.

— Voici l'atoll de Rashifu, qui compte une dizaine d'îles, dont celle de *Malhiné*, ici. Deux kilomètres carrés. *Malhiné* est coupée en deux par une petite piste d'atterrissage privée qui permet le transport des personnes, une fois par jour, mais aussi un approvisionnement régulier de produits frais. D'un côté un hôtel de luxe de trente bungalows sur pilotis – rien à moins de mille dollars la nuit, si ça t'intéresse. De l'autre, un domaine privé, qui appartient au même groupe, et qui est loué à la semaine ou au mois à une clientèle ultra-privilegiée. Une maison principale de deux cent cinquante mètres carrés, une maison d'invités et un bâtiment à l'écart pour le personnel – cuisinière, serveurs, femmes de chambre, jardinier, etc.

La photo satellite permettait en effet de voir assez précisément les installations que décrivait Brognola.

— Le groupe hôtelier pratique une politique du secret et il est impossible de savoir qui se rend sur *Malhiné*, expliqua Brognola. Enfin, impossible pour la plupart des gens. Pas pour Gadgets...

— Ça n'a pas été simple, confirma l'intéressé, car ils accueillent des personnalités ultra-sensibles. Des chefs d'État, des personnalités présentes dans le classement de *Fortune*, un peu de show-biz. Sans compter quelques personnalités un peu troubles, soupçonnées d'activités mafieuses. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas la partie

hôtel, mais le petit domaine privé. Il est actuellement occupé pour une durée indéterminée par une personne qui a réservé il y a plus d'un an et demi.

— Moretti ? interrogea Bolan.

— C'est plus que probable. Même si le seul moyen d'en avoir la certitude, c'est encore d'aller sur place. On a pu obtenir un certain nombre d'informations sur le locataire de la moitié de Malhiné. Il a un passeport au nom de Vernon Savage, un Américain de quarante-cinq ans originaire de Sacramento. De fait, on a bien un Vernon Savage qui a pris l'avion à Sacramento jusqu'à Colombo, au Sri Lanka, puis est venu à Malhiné par le jet privé de l'île. Il existe bien une Savage Inc., créée l'an dernier. À en croire le site, il s'agit d'une multinationale spécialisée dans la fabrication d'instruments médicaux. Il y a même la photo du P.-D.G. : le portrait craché de Moretti.

Sur l'écran, à la place de l'île de Malhiné, Bolan vit apparaître la page d'accueil d'un site – celui de Savage Inc. Puis ce fut la « page du président », illustrée par une photographie d'un homme qui aurait en effet pu être Moretti.

Le Guerrier fronça les sourcils.

— Je ne pige plus rien, là...

— Tout est pipeau, lui expliqua Brognola. Le site est un *fake*, un faux, réalisé pour tromper une recherche rapide sur internet. Vernon Savage a même un faux compte Facebook. On trouve sur quelques sites des informations bidon sur son entreprise. Mais derrière tout cela, il n'y a que du vent. La Savage Inc. n'a jamais gagné le moindre dollar, pour la bonne raison qu'elle n'existe pas.

Il marqua une pause.

— Notre M. Savage est là-bas avec deux jeunes femmes et quatre gardes du corps.

Brognola regarda un instant la photo satellite de l'île, qui occupait de nouveau l'écran.

— Si tu n'as rien d'autre de prévu, dit-il à Bolan, je te propose un petit séjour à Malhiné.

Deux jours plus tard, dans l'océan Indien

Mack Bolan n'était pas parti seul à Malhiné. Il avait préféré venir avec Jack Grimaldi, qui assurerait pour lui une grande partie de la logistique. La mission de l'Exécuteur ne consistait pas à se rendre là-bas et à éliminer Moretti, ce qui aurait été la formule la plus simple. Il

devait ramener le mafieux vivant aux États-Unis. L'ancien Parrain de la Famille D'Amato réintégrerait aussitôt la prison de Pélican Bay.

En attendant d'être jugé.

Car le Président avait hésité, puis fini par trancher. Impossible de laisser passer la mort d'une dizaine d'agents fédéraux, sans compter les victimes collatérales, sans qu'un coupable soit livré non seulement aux familles, mais aussi à l'opinion publique. La possibilité de tuer Moretti sur son île de rêve, et de laisser impunis ses crimes récents avait été envisagée : le F.B.I. craignait l'impact que pourrait avoir sur le public la nouvelle qu'un homme avait réussi à s'évader de Pélican Bay, puis qu'il avait laissé tout un sillage de mort derrière lui, aussi bien d'autres truands que des agents fédéraux. En quelques jours, son tableau de chasse approchait les vingt victimes. Le Président avait décidé de jouer la transparence plutôt que l'opacité et le mensonge. Rien ne serait caché aux médias, Moretti serait jugé pour ses crimes – et cette fois, il ne s'en prendrait pas pour cinq ans.

Bolan et Grimaldi avaient atterri en fin d'après-midi à bord d'un Challenger sur le petit aéroport de Gan, sur l'atoll d'Addu, distant d'une trentaine de kilomètres seulement de l'atoll de Rashifu, où se trouvait Malhiné. Il était à présent 2 heures du matin, et le Sea Ray 360 Sundancer qu'ils avaient loué emmenait les deux hommes à plus de 23 nœuds dans la nuit. L'embarcation, ultramoderne, possédait tous les appareils permettant de naviguer sans risque dans l'obscurité. Ils approcheraient Malhiné par l'ouest, à hauteur de la piste d'atterrissage qui coupait l'île en deux. Grimaldi jetterait l'ancre à cinquante mètres du rivage et attendrait le Guerrier. La maison de Moretti se trouvait à un quart d'heure à pied.

Bolan comptait agir discrètement. Il avait choisi des armes légères, équipées de réducteurs de son : son fidèle Beretta 93-R, mais aussi un Steyr Scout, avec sa lunette. Il avait encore un couteau Bowie Marine Raider. Inutile de s'encombrer plus : il n'aurait en face de lui que quatre hommes et Moretti lui-même. Le plus délicat, peut-être, ce seraient les caméras installées dans le domaine où se trouvait la villa. Gadgets lui avait confié un détecteur qui lui permettrait de les éviter. Le Guerrier avait aussi des lunettes de vision nocturne pour se repérer dans l'obscurité.

— On y est dans cinq minutes, lui dit soudain Grimaldi en tendant le bras.

Bolan fixa la direction qu'indiquait son doigt.

Plissant les yeux, il distingua en effet quelques points de lumière. Nombreux sur leur gauche, avec la partie « hôtel » de l'île, ils étaient difficiles à distinguer de l'autre côté. Au milieu, deux lignes parallèles de lampes de signalisation indiquaient l'emplacement de la piste

d'atterrissage.

L'Exécuteur descendit dans la cabine du hors-bord pour terminer de se préparer.

CHAPITRE XIV

Giuseppe Moretti se retourna dans son lit. Impossible de se rendormir. Il s'était réveillé une demi-heure plus tôt, sans savoir pourquoi, et il n'arrivait plus à retrouver le sommeil. Il était dans l'immense lit de sa chambre, immense elle aussi, décorée dans un style colonial. Eva et Luba étaient avec lui. Il devait reconnaître qu'il avait passé grâce à elles une bonne soirée. Il avait été touché par la candeur qu'elles avaient mise à le contenter : il avait eu droit à un menu napolitain, suivi du petit spectacle promis – deux chansons interprétées en italien, un strip-tease et de quelques attouchements saphiques qui avaient sérieusement échauffé Moretti. Ils avaient ensuite gagné tous les trois sa chambre. Là, il avait laissé les deux jeunes filles s'occuper de lui, jusqu'à ce qu'il décide de prendre à son tour les choses en main. Pour la première fois depuis une éternité, Moretti avait vraiment eu du plaisir.

Le sexe avait toujours été un paramètre très secondaire, dans sa vie. Les femmes aussi, du reste. Il ne s'était jamais marié. Il n'avait jamais vraiment eu de liaison sérieuse. Sans que cela choque qui que ce soit : c'était en logique avec son idée de la façon dont il fallait gérer les choses, la vie comme les affaires.

Il se leva et rejoignit le réfrigérateur, derrière le comptoir du minibar. Il prit une petite bouteille d'eau minérale, à l'intérieur, et la vida sans reprendre son souffle. Il enfila un short, une chemise à manches courtes, puis quitta la chambre et suivit le couloir qui menait dans le salon. Il sortit sur la grande terrasse éclairée par la piscine qui la prolongeait. Au-delà, derrière une haie, à une cinquantaine de mètres, on devinait la plage.

Kilmer, un des quatre hommes censés assurer la surveillance de la propriété, était affalé dans une chaise longue, son pistolet-mitrailleur posé à côté de lui. À sa respiration régulière, et au léger ronflement qui le ponctuait, Moretti comprit qu'il dormait. Pour la sécurité, il faudrait repasser !

Mais Moretti n'avait pas d'inquiétude réelle : impossible pour qui que ce soit de venir le retrouver ici, dans cet îlot perdu au milieu d'un atoll, perdu lui-même dans un archipel, perdu ou presque au milieu de

l'océan Indien. La seule personne qui aurait pu établir un lien entre Vernon Savage, sa nouvelle identité, et lui était Vincie. Et Vincie, paix à son âme, était mort.

Il s'avança vers la piscine illuminée. Aucune nuit ne ressemblait à une autre, ici. C'était tantôt le calme et le silence, tantôt un vent entêtant dont le souffle et la plainte absorbaient tout le reste. Ce soir, une tranquillité presque irréelle régnait, à peine troublée par quelques cris d'oiseaux, des froissements dans la végétation et le murmure des petites vagues qui venaient s'échouer sur la plage. Des gens payaient des fortunes pour venir profiter de ce coin de paradis – du moins de l'idée qu'ils se faisaient du Paradis.

Moretti tourna la tête sur la droite. Il lui semblait percevoir le bourdonnement lointain d'un moteur. Un bateau. C'était la première fois qu'il en entendait un de nuit, depuis son arrivée ici. Et après ? Il lui arrivait parfois d'oublier qu'il n'était pas tout seul, sur cette île. Que l'unique ressource de l'atoll était le tourisme. La pêche de nuit était une des activités auxquelles s'adonnaient les gens pour tromper leur ennui.

Le bruit du moteur cessa brusquement, laissant le silence reprendre ses droits. De nouveau, il n'y avait plus que les oiseaux, les bruissements dans la végétation, les vaguelettes sur le rivage... et les ronflements légers du crétin qui était censé assurer sa sécurité. Dans un autre contexte, Moretti aurait été très énervé. Kilmer aurait sans doute douloureusement regretté son assoupissement. Mais ici, en cet instant, après la soirée qu'il avait passée, Moretti se sentait d'humeur magnanime. Il attendrait le matin pour dire à l'autre sa façon de penser.

Les quatre gardes à demeure sur l'île tournaient par binômes et par tranches de douze heures. Un homme était posté à l'extérieur, mais la surveillance, ici, était avant tout l'affaire de la petite armée de caméras réparties un peu partout sur cette moitié de l'îlot. Une impressionnante batterie d'écrans occupait une pièce située dans le grand bungalow où résidait le personnel. Un des deux hommes de garde devait s'y trouver en permanence.

Sachant qu'il ne se rendormirait pas, Moretti décida d'aller lui rendre visite, dans la salle de surveillance. Histoire de s'occuper et de vérifier que l'autre ne roupillait pas, lui aussi.

L'eau était peu profonde, dans l'atoll, et Bolan avait parcouru en marchant une bonne partie de la distance qui séparait le bateau du rivage. Il avait finalement renoncé à mettre une combinaison, se contentant d'un pantalon de plongée. Il était torse nu et portait un

grand sac à dos étanche dans lequel se trouvaient ses armes et son matériel.

Il se repérait aux balises lumineuses de la piste d'atterrissage qui coupait pratiquement l'île en deux, droit devant lui. Sur la droite, il ne distinguait aucune lumière : d'où il était, la maison de Moretti était invisible. Il s'arrêta et sortit de son sac à dos la poche en plastique contenant les lunettes de vision nocturne et le détecteur de caméras. Il chaussa les premières, les alluma, et l'île, devant lui, devint presque aussi nette qu'en plein jour, mais toute teintée en vert : une bande de sable, des palmiers, et sur sa gauche, la piste d'atterrissage.

Il releva les lunettes sur son front et reprit son avancée, allumant le détecteur de caméras. Il le tendit à bout de bras et balaya le paysage. L'appareil était capable de repérer des caméras avec ou sans fil. Sa portée était d'environ cent cinquante mètres. Un point lumineux apparut sur l'écran de contrôle : il y avait une caméra juste en face de lui, à environ soixante-quinze mètres.

Bolan réprima un juron. Les autres savaient peut-être déjà qu'il était là. Il franchit en courant les quelques mètres qui lui restaient pour être bien à sec. Il se défit de son sac à dos et en sortit le Steyr, avec sa lunette Trijicon et son réducteur de son. Il lui fallut quelques secondes pour retrouver l'arbre sur lequel était fixée la caméra et repérer celle-ci. Elle était minuscule. Il retint son souffle, expulsa en partie l'air de ses poumons et tira.

Il récupéra le détecteur, posé sur le sac, et balaya de nouveau le paysage, devant lui.

La caméra étant devenue inopérante, il pouvait reprendre sa progression.

On frappa à la porte de la pièce, et Jason Cerrada se réveilla en sursaut. Il jeta un coup d'œil à la grosse pendule murale. 2 h 10. Il était de service depuis un peu plus de deux heures. Cela faisait presque trois semaines qu'il était sur cette île, deux semaines que son « protégé » était arrivé, et c'était la première fois qu'on le dérangeait pendant sa garde – il commençait à minuit et terminait à midi.

Il fronça les sourcils. C'était peut-être la première fois que quelqu'un lui rendait visite, mais pas la première fois qu'il roupillait en plein service. Et après ? Il ne se passait strictement rien sur cette île. Qu'est-ce que leur client craignait, au juste ? On leur avait vaguement expliqué que cet « homme d'affaires » avait décidé de se retirer du monde durant quelques mois pour « faire le point ». Cerrada en avait parlé avec les autres, et personne ne croyait trop à cette histoire. Ron, un des gardes du jour, qui avait la plus grande

expérience de toute l'équipe, était convaincu que Vernon Savage était une huile de la mafia italo-américaine de la côte Ouest. D'après lui, certains signes ne trompaient pas. Il n'en avait pas dit plus, mais il semblait sûr de lui.

On frappa de nouveau. Cerrada se leva et marcha jusqu'à la porte. Il allait déverrouiller et ouvrir, quand une petite voix lui souffla qu'un peu de prudence s'imposait.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— C'est M. Savage. Ouvrez.

Cerrada jeta un nouveau coup d'œil à la pendule. Bon sang ! Qu'est-ce qu'il venait foutre là à une heure pareille ?

— Oui... je vous ouvre.

Vernon Savage se tenait devant lui, en short et chemisette. Cerrada faillit éclater de rire. Lui, un ponte de la mafia ? Les parrains portaient des chemises de soie et des costards sur mesure. Et des chaussures en cuir, pas des tongs.

— Rien à signaler ? interrogea Savage.

— Non, monsieur. Les nuits sont calmes, ici. Très calmes.

— J'ai remarqué. Ça doit être pour cette raison que Kilmer, votre collègue de garde à la villa, s'est endormi.

— Hein ?

— Il est au bord de la piscine, et il ronflote. Il fera ses valises demain matin, et je demanderai à votre patron de m'envoyer quelqu'un d'autre. Quelqu'un en qui on puisse avoir confiance.

Cerrada déglutit péniblement. Cinq minutes plus tôt, il était lui aussi en train de roupiller. Il n'avait pas envie de perdre ce boulot. S'il était d'un ennui mortel, il était très bien payé ; et la vie sur cette île paradisiaque n'avait rien de désagréable. Ça le changeait des petites combines minables, parfois dangereuses, avec lesquelles il gagnait péniblement sa vie.

Savage s'était avancé vers la pièce et posté devant les écrans des caméras de surveillance.

— Pourquoi il ne marche pas, celui-là ?

— Hein ?

Savage se tourna vers lui, avant de pointer le doigt vers un écran noir, qui faisait tache au milieu des autres.

— Cet écran, là, c'est normal qu'il n'y ait rien dessus ?

— Je... Non. C'est...

L'autre se tourna encore vers lui. Il avait un regard terrible. Cerrada repensa à ce qu'avait dit Ron sur leur client.

— Je pense que vous accompagnerez M. Kilmer, demain, annonçait-il d'une voix tranchante. Maintenant, répondez à ma question : Est-ce normal qu'il n'y ait rien sur cet écran ?

— Non, monsieur.

— Et cela fait longtemps, qu'il n'y a rien dessus ?

— Je... je ne sais pas, monsieur.

— Je vois. Et à quelle caméra est-il relié ?

Cerrada regarda mieux. C'était la caméra 7, soit celle qui se trouvait en bordure de plage, tout près de la piste d'atterrissage. Il le dit à Savage. L'autre ne réagit même pas.

— Très bien, dit-il simplement. Vous allez réveiller vos deux autres collègues et aller voir ce qui se passe. J'espère pour vous qu'il ne s'agit que d'une panne. Je l'espère pour vous.

Bolan marchait depuis quelques minutes au milieu d'une petite forêt, et il n'avait trouvé aucune autre caméra sur son chemin. Aucune trace de présence humaine non plus. Tout était si calme, ici, apparemment si inoffensif, qu'une impression étrange l'avait traversé : celle de se trouver dans une espèce de parc de loisirs, en train de jouer à la guerre. Impression dangereuse, car sur cette partie de l'île, il y avait bel et bien quatre flingueurs, armés, pour tenir compagnie à Vernon Savage, alias Giuseppe Moretti.

Il se figea. Il venait d'entendre un bruit de voix, droit devant lui, sur la gauche, à une cinquantaine de mètres. Il scruta la forêt dans cette direction à travers ses lunettes et aperçut un trio. Trois hommes, armés pour deux d'entre eux, le troisième éclairant leur progression avec une grosse lampe torche.

Le Guerrier éteignit ses lunettes et les remonta sur son front. Il s'agenouilla. Les voix se rapprochaient.

Les autres allaient passer à une vingtaine de mètres de lui. Il posa le Steyr à côté de lui, sans bruit, et fit passer le Beretta dans sa main droite. Ces types étaient évidemment trois des quatre flingueurs chargés de la sécurité de Moretti. À ce titre, ils étaient à éliminer. Eux n'hésiteraient pas à tirer à vue s'ils tombaient sur lui.

La voix de celui qui parlait lui parvint distinctement.

— ... gros connard. Il m'a fait comprendre que j'étais viré. Qu'est-ce qu'il craint au juste ? Il n'y a personne ici.

— Et moi, je vous dis depuis le début que ce type, il est pas clair. J'ai même mon idée : il ressemble comme un frère à Giuseppe Moretti. Il y a quelques années, j'ai travaillé pour un type qui travaillait pour lui et...

Il s'arrêta soudain de parler. Bolan sut que l'autre avait senti sa présence, sans savoir comment il avait fait.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le garde qui tenait la lampe.

— Y a quelqu'un, répondit son copain dans un souffle.

Bolan remit les lunettes de vision nocturne. Il prenait un risque. Si jamais on lui braquait la lampe dessus, il risquait d'être aveuglé assez longtemps pour que ses adversaires prennent le dessus. Mais, dans l'immédiat, c'était lui qui avait le plus d'atouts en main. Il tendit le bras et braqua le canon du Beretta sur le flingueur qui tenait la lampe. Il l'avait fait passer dans sa main gauche et avait récupéré le Glock qu'il avait sous l'aisselle, dans son holster. Il tournait lentement sur lui-même, éclairant les arbres qui l'entouraient.

— Éteins ça, bordel ! lui chuchota un des deux autres.

En même temps qu'il lui tapait sur le bras gauche, trois 9 mm arrivèrent sur lui, au niveau de la gorge. Il tressauta, comme si un violent courant le traversait, puis tomba à la renverse. Les deux autres, privés de lumières, se retrouvèrent dans la pénombre des arbres, pivotant fébrilement sur eux-mêmes à la recherche de l'ennemi invisible qui les prenait pour cible. L'un d'eux semblait affolé. Le trio de Parabellum que crachota le Beretta le cueillit en plein torse, alors qu'il faisait face à l'Exécuteur. Il n'avait pas eu le temps de presser la détente de son MP5, qu'il laissa échapper.

Son copain, celui qui avait cru sentir la présence de Bolan, dut repérer le crachotement du Beretta. Il se tourna vers le Guerrier, et son P.-M. vomit ses 9 mm à une cadence de 800 coups par minute. Le staccato du pistolet-mitrailleur déchira la paix de la forêt. Bolan eut à peine le temps de se jeter sur le côté, sur le sol jonché de feuilles de cocotier. Il entendit et sentit les balles qui cisailaient l'air et la végétation tout autour de lui.

Au bout de deux secondes, le silence se fit de nouveau. Le type avait dû vider son chargeur. Il écoutait. À sa place, Bolan aurait d'abord rechargé le MP5, puis il aurait écouté. L'autre comprit peut-être son erreur quand le Beretta crachota sa triple rafale. Les trois balles remontèrent de son ventre à son cou, et il s'écroula à son tour sur le sol.

L'Exécuteur se redressa et reprit sa progression vers la villa.

Giuseppe Moretti n'aimait pas cela. Il était persuadé à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'il ne se passait rien de sérieux, mais le un pour cent de doute qui restait ne lui laissait aucun répit. La méfiance était parfois une vertu. Tout en se gardant de sombrer dans la paranoïa, il fallait rester en permanence sur le qui-vive, à l'écoute de

tout ce qui se passait autour de soi. C'était ce qui lui avait permis de survivre, dans l'enfer de Pélican Bay. Ici, dans le paradis de Malhiné, c'était exactement la même chose.

Alors que Jason Cerrada et les deux autres étaient partis jeter un coup d'œil à la caméra en rade, de l'autre côté de la propriété, il revint près de la piscine et s'approcha de Kilmer. Il était réveillé et faisait mine de scruter les environs, son MP5 en bandoulière. En apercevant Moretti, il singea une espèce de garde-à-vous. Ce type était vraiment un abruti.

— Rien de spécial ? lui demanda Moretti.

— Rien, monsieur. C'est une belle nuit.

— Oui, une belle nuit.

Au même moment, le staccato d'un pistolet-mitrailleur claqua, une longue rafale qui dura au moins deux secondes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia Kilmer.

— C'est ce qui se passe quand des connards de ton genre roupillent au lieu de monter la garde, répliqua Moretti.

L'autre accusa le choc. Il le regarda, la bouche grande ouverte, sans trouver quoi répliquer.

— Tu restes ici, lui ordonna Moretti. Je vais chercher une arme. Et tu ne t'endors pas, sinon je te jure que tu ne te réveilleras jamais plus. Je me suis bien fait comprendre ?

L'autre ne répondit toujours pas, mais Moretti sut qu'il avait très bien saisi ce qu'il voulait dire.

Bolan arriva à proximité d'une construction. Elle lui parut petite, et il devina qu'il devait s'agir de la maison d'invités qui se trouvait sur le côté de la grande villa principale. De l'autre côté, presque symétriquement, s'élevait la bâtisse dans laquelle logeait le personnel ; elle abritait aussi le bureau de la sécurité.

Si la maison d'hôtes était vide et plongée dans la pénombre, ce n'était pas le cas de la villa elle-même. Le Guerrier remonta de nouveau ses lunettes de vision nocturne sur son front. Il continua d'avancer, sans bruit, et passa entre les deux bâtiments, guidé par la lumière qui illuminait tout l'avant de la villa. Il découvrit l'extrémité d'une piscine et s'avança encore, en ralentissant l'allure, puis en s'immobilisant net.

Un type se trouvait au bord du bassin éclairé, un MP5 en main, visiblement fébrile. Il piétinait surplace en se tournant de tous les côtés, comme un pantin déglingué. Il se retrouva brusquement face à Bolan, qui pressa aussitôt la détente du Beretta. Trois ogives filèrent

droit sur le flingueur, lui perforant l'épaule gauche et le torse, avant de le faire tourner et partir à la renverse. Il tomba dans la piscine, où il se mit à flotter sur le ventre, sans mouvement. Du sang rouge sombre se mélangea lentement à l'eau bleutée du bassin.

Et de quatre, songea Bolan. Normalement, Moretti se retrouvait seul ici, avec le personnel de maison, sans doute endormi, et les deux putes qui lui tenaient compagnie.

Il s'avança lentement sur la terrasse qui bordait la piscine. De grandes baies vitrées donnaient dessus, à travers lesquelles le Guerrier découvrit une immense pièce meublée dans le style colonial, et qui devait faire office de salon, de salle à manger et de cuisine. Il s'avança vers l'ouverture, et alors qu'il allait entrer dans la maison, un coup de feu claqua, assourdissant, venu du grand escalier qui permettait de rejoindre l'étage. La balle passa à au moins cinquante centimètres de Bolan, mais elle fit partiellement voler en éclats la porte-fenêtre qui se trouvait à côté de lui.

Il se jeta sur la droite et alla s'abriter derrière un canapé. Là-haut, le pistolet se fit de nouveau entendre, trois fois de suite. Bolan se débarrassa de son sac, longea le canapé et risqua un coup d'œil vers l'escalier. Le haut des marches était dans la pénombre et il ne put rien distinguer de précis, sauf quand l'autre ouvrit encore le feu, à deux reprises. Cette fois, il sentit les balles passer à quelques centimètres de lui. Mais il avait aussi aperçu la flamme du canon.

Il se concentra mentalement sur ce point et, passant le Beretta par-dessus le dossier du canapé, il vida le chargeur vingt coups de son pistolet. Il le changea aussitôt et balança deux triples rafales, avant de se lever et de courir vers l'escalier. Il entendit des cris, à l'étage, et commença de gravir les marches deux à deux. Arrivé en haut, il se figea.

Dans l'encadrement d'une porte qui se trouvait sur le palier, à quatre ou cinq mètres de lui, se tenait une jeune femme entièrement nue, éclairée par la lumière provenant de la pièce dont elle sortait. C'était une jolie blonde au corps parfait. Elle avait un regard affolé : un homme se tenait derrière elle, la ceinturant et lui tenant le canon de son pistolet contre le cou.

Moretti.

— Pose ton arme, dit-il à Bolan.

C'était une option évidemment inacceptable pour le Guerrier.

— Pose ton arme, ou je la tue, répéta Moretti.

— Ce serait inutile. Je suis venu te chercher pour te ramener aux États-Unis. Tu dois être jugé pour les crimes que tu as commis. Tu retourneras à Pélican Bay, et cette fois, je peux t'assurer que tu n'en

sortiras plus. Ou alors, ce sera dans un cercueil.

L'autre fit entendre un rire léger, qui sonnait faux.

— Jamais on me renverra là-bas ! Je ne sais pas qui tu es, ni pour qui tu travailles exactement, mais j'ai peur que tu te sois un peu surestimé. L'aventure va se terminer ici, pour toi.

Bolan devait gagner du temps. Moretti était presque entièrement caché par la jeune femme qui lui servait de bouclier. Impossible de l'atteindre sans risquer de la toucher elle aussi. Il songea à un mouvement de diversion : plonger sur le côté, pour obliger l'autre à lui tirer dessus et surtout décoller son arme de la blonde. Il envisageait sérieusement cette possibilité quand son regard fut attiré par un mouvement, derrière le mafieux.

— Allez, dépêche-toi ! gronda Moretti. Je compte jusqu'à trois. Un... deux...

Alors qu'il allait prononcer le « trois », une bouteille se fracassa sur son crâne. Un coup partit, et il s'écroula en lâchant la jeune femme qu'il ceinturait. Bolan découvrit alors une autre fille, aussi jeune et aussi nue que l'autre, les restes de la bouteille entre les mains.

Il se précipita sur Moretti et son otage. Le mafieux était K.O. Le Guerrier se pencha sur la blonde, qui gémissait doucement en pleurnichant. Elle avait du sang sur l'oreille, dont la balle de Moretti avait sectionné le haut. Elle s'en sortait bien.

L'Exécuteur fit signe à l'autre fille de s'occuper de sa copine tandis qu'il sortait son téléphone pour appeler Grimaldi sur le bateau. Ils avaient récupéré leur colis ; il ne leur restait plus qu'à le rapatrier aux États-Unis.

ÉPILOGUE

Vito Calpone s'essuya la bouche avec sa serviette et but une dernière gorgée du vin blanc de Campanie que Gianni lui avait servi avec ses *linguine alle vongole*. Il claqua de la langue avec satisfaction. La petite salle de chez Bonito était presque pleine, le volume des conversations enflait peu à peu. À la télévision, la Juventus de Turin rencontrait les joueurs de Naples.

Calpone se tourna vers Tony, à ses côtés.

— Tu peux aller chercher la voiture sur le parking, je te rejoindrai devant.

Tony quitta la table sans un mot et gagna la porte du restaurant. Calpone leva la main pour appeler Gianni, qui accourut aussitôt. Sa petite moustache frétillait au milieu de son visage poupin.

— Ça s'est bien passé ? demanda-t-il comme d'habitude.

— Non, justement.

La mine de Gianni se défit d'un coup. Il pâlit. Ses lèvres se mirent à trembler.

— Que... qu'y avait-il ? bredouilla-t-il. Les *linguine* étaient trop cuites ? Trop salées ? Il y a eu un problème avec le service ? Il faut me dire...

Son ton, qui s'était fait suppliant, dégoûta un peu Calpone. Il n'aimait pas ces démonstrations de servilité. Il aurait pu faire durer les choses, mais il décida d'abréger.

— Tout était parfait, Gianni, assura-t-il avec un grand sourire. Comme toujours. Je voulais juste te faire marcher...

L'autre scrutait son visage, indécis. Il hésitait à le croire. Puis il comprit que Calpone plaisantait vraiment.

— Ce n'est pas bien, de me faire ce genre de blague. Je ne suis plus tout jeune, moi, j'ai le cœur fragile. Je vous apporte votre *espresso* ?

Calpone répondit d'un hochement de tête. Il se laissa aller contre le dossier de la banquette. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. En moins d'un mois, toute la tête de la Famille D'Amato

avait été proprement tranchée, et c'était presque naturellement qu'il avait pris les rênes de l'organisation. Il y en avait bien quelques-uns que cela faisait grincer des dents de voir un « nain » aux affaires, mais Calpone avait déjà réduit au silence deux de ces grincheux. Il était important de montrer rapidement qui commandait, et ce qui attendait les récalcitrants.

Le plus incroyable, dans toute cette affaire, c'était le cas Moretti. Les autorités avaient visiblement choisi le parti de la transparence, et le grand public avait pu découvrir dans les médias le récit d'une histoire incroyable, depuis l'évasion de Pélican Bay jusqu'à l'arrestation de l'ancien parrain de la Famille D'Amato dans une île lointaine. Avec entre les deux, un parcours sanglant ponctué d'une vingtaine de victimes au moins, du côté des autorités aussi bien que dans le camp adverse. Il avait été remis dans la prison californienne, dans une unité d'isolement, et il serait jugé. Il risquait la peine de mort, qui revenait en force dans l'État de Californie.

En attendant, Calpone se retrouvait seul aux affaires ou presque.

Il se leva, et Gianni accourut de nouveau pour lui tirer la table. Calpone laissa un billet de cinquante dollars sur la table. C'était un tarif forfaitaire qu'il avait lui-même fixé, deux ans plus tôt.

— Vous m'avez bien eu, lui dit Gianni, qui n'était visiblement pas complètement revenu de sa frayeur. Oui, vous m'avez bien eu...

— Tant que tes *linguine* seront aussi bonnes, tu n'as rien à craindre. Allez, je te laisse, maintenant. À la semaine prochaine.

— À la semaine prochaine, monsieur Calpone.

Gianni alla lui ouvrir la porte. Tony était allé chercher la voiture, stationnée devant le restaurant. D'ordinaire, il l'attendait à côté de la BMW et il lui ouvrait la portière. Cette fois, il n'y avait personne. Calpone chercha à distinguer la silhouette de son chauffeur, à l'intérieur, mais à cause des vitres teintées, il n'y voyait rien. Tony devait être au téléphone.

Il se chargea lui-même d'ouvrir la portière.

— Et alors ? lança-t-il. On ne vient plus m'ou...

Il s'interrompit en même temps qu'il claquait la portière.

L'homme qui se trouvait au volant n'était pas Tony. Et il braquait sur lui un pistolet prolongé d'un réducteur de son. Calpone n'était pas un expert en matière d'arme, mais il lui sembla reconnaître un Beretta.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en essayant de garder une voix posée. Où est Tony ?

Calpone, qui s'était d'abord intéressé à l'arme dirigée sur lui, leva

les yeux sur l'homme qui la tenait. Il eut une impression désagréable, qui lui amena un goût tout aussi déplaisant dans la bouche. Le visage était buriné par les intempéries, façonné par une vie qu'on imaginait dure et violente, marqué par des cicatrices. Un soldat. Un combattant. Un guerrier. Les lèvres, bien dessinées, formaient une ligne aussi coupante qu'une lame de rasoir. Et ce regard, gris-bleu, acier, pénétrant, en avait trop vu pour qu'on puisse le croiser sans avoir la chair de poule.

Calpone sentit un frisson désagréable le parcourir.

— Ton chauffeur a eu un petit malaise, Vito. J'ai bien peur qu'il ne s'en remette pas.

Au même moment, un claquement sec fit violemment sursauter Calpone. L'inconnu venait de verrouiller les quatre portières de la BMW.

— Tu as l'air nerveux, remarqua l'inconnu d'une voix profonde.

Calpone savait que s'il ouvrait la bouche, il ne parviendrait à émettre qu'un balbutiement haut perché. Il garda donc le silence. L'homme reprit la parole.

— Il y a quelques jours à peine, j'étais sur l'île de Malhiné, dans les Maldives. Un petit paradis de l'océan Indien. C'était là que ton ancien patron était parti s'installer. Ça n'a pas été facile de retrouver sa trace, je ne te le cache pas. Mais quand je veux retrouver quelqu'un, je le retrouve toujours. C'est moi qui l'ai ramené. J'imagine que tu lis les journaux, ou au moins que tu regardes la télévision ; tu sais donc qu'il est de nouveau à Pélican Bay en attendant d'être jugé. Cette fois, crois-moi, il sera *vraiment* jugé. Et condamné à la mesure des crimes qu'il a commis.

L'homme marqua une pause. L'arme qu'il braquait sur Calpone n'avait pas bougé d'un millimètre. Son regard non plus.

— Pour ce qui te concerne, Vito, tu as déjà été jugé. Condamné. Et je suis venu te chercher pour exécuter la peine.

S'il avait été surpris, Calpone aurait eu une réaction. Mais voilà : il n'était pas surpris. Ce qui arrivait était sans doute écrit depuis longtemps. Simplement, il ne l'avait pas vu arriver assez tôt. Il était soudain fatigué, résigné, et en même temps, il sentait monter en lui, venu de très loin, un sentiment de révolte face au mauvais tour que lui jouait le destin. Pourquoi tout devrait-il finir ainsi, alors qu'il était enfin arrivé au bout de ses rêves ?

— Vous... vous allez me tuer ici, dans cette voiture ?

L'autre demeura impassible.

— Tu préférerais que je t'emmène ailleurs ? Quel intérêt ? Gagner

quelques minutes de vie ? Non, l'aventure se finit ici, pour toi.

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait ? s'exclama Calpone. Je ne vous connais même pas.

— Je ne suis pas sûr que tu aies vraiment envie de me connaître. Tu n'en as pas besoin. Là où tu iras, souviens-toi juste de moi comme ton... exécuter.

Une terreur sans nom inonda Calpone comme un poison glacé. En même temps, il vit l'index posé sur la détente du Beretta se crispier. Et l'instant d'après, dans un silence presque parfait, un éclair illumina le monde, juste avant qu'un voile noir tombe à jamais dessus.